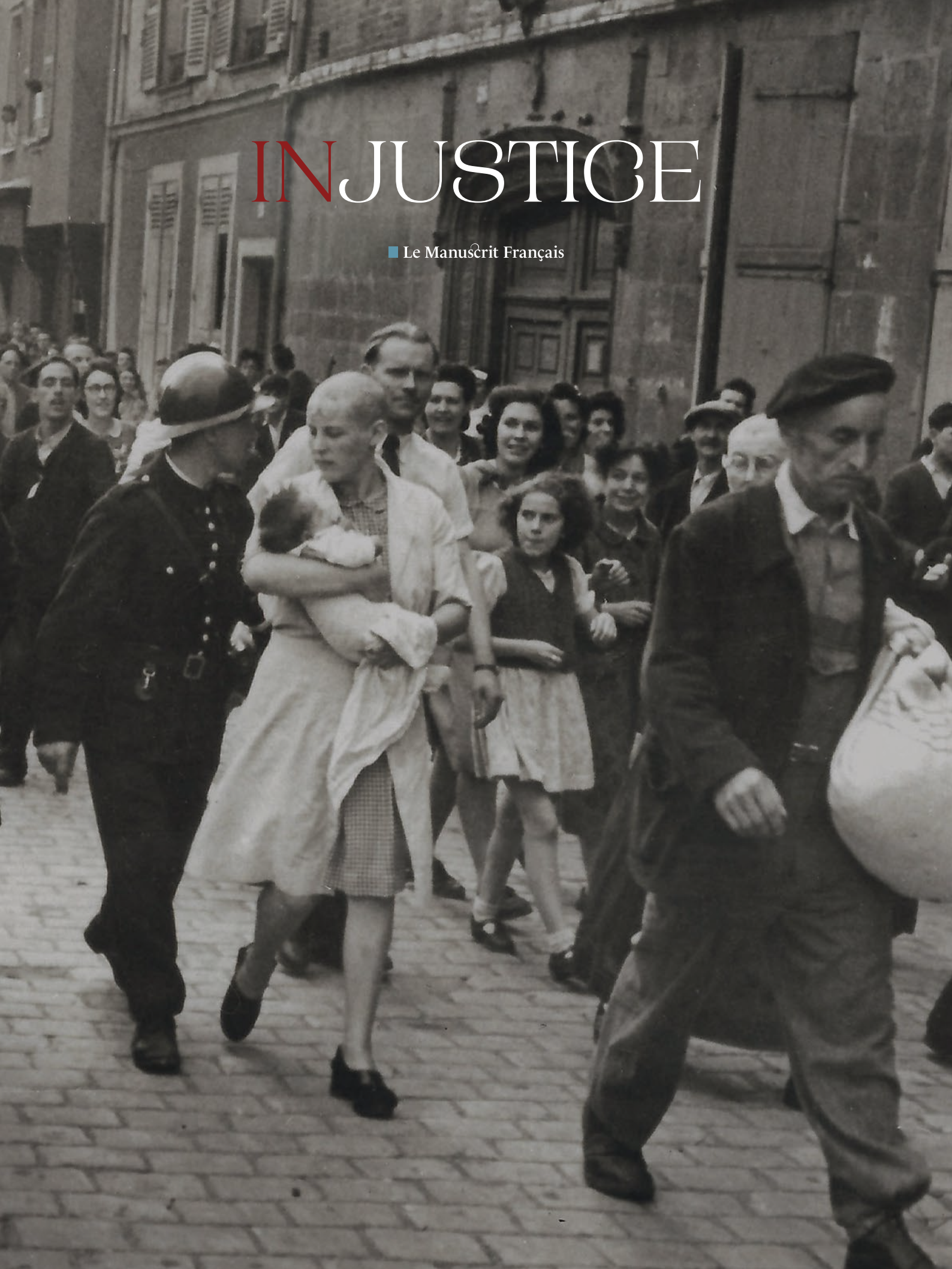
INJUSTICE

Le Manuscrit Français



Le Manuscrit Français

English descriptions are available on our website

INJUSTICE

JUIN 2025
LISTE DES PRIX EN EUROS

1.	[AFFAIRE DREYFUS] Alfred DREYFUS	3.900,-
2.	[AFFAIRE DREYFUS] Jules SOURY	2.900,-
3.	[AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA	5.000,-
4.	Louis ARAGON	8.500,-
5.	Louis ARAGON	1.400,-
6.	Henri BERGSON	950,-
7.	Léon BLUM	1.500,-
8.	Robert BRASILLACH	1.900,-
9.	Gustave CHARPENTIER	850,-
10.	François-René de CHATEAUBRIAND	2.900,-
11.	Sidonie-Gabrielle COLETTE	1.500,-
12.	Sidonie-Gabrielle COLETTE	500,-
13.	Sidonie-Gabrielle COLETTE	2.000,-
14.	Sidonie-Gabrielle COLETTE	500,-
15.	Salvador DALÍ	3.900,-
16.	Marceline DESBORDES-VALMORE	1.500,-
17.	Paul ÉLUARD	5.500,-
18.	[ÉPURATION] Robert CAPA	12.500,-
19.	[ÉPURATION] Paul ÉLUARD	30.000,-
20.	Gustave FLAUBERT	2.800,-
21.	Gustave FLAUBERT	3.000,-
22.	Serge GAINSBOURG	3.800,-
23.	Serge GAINSBOURG	6.500,-
24.	Serge GAINSBOURG	28.000,-
25.	Théophile GAUTIER	4.900,-
26.	Jean GENET	4.000,-
27.	André GIDE	1.500,-
28.	Juan GRIS	2.500,-
29.	Victor HUGO	1.200,-
30.	Victor HUGO	4.800,-

31.	[HUGO] Auguste VACQUERIE	3.900,-
32.	Victor HUGO	8.500,-
33.	[HUGO] Juliette DROUET	5.500,-
34.	[HUGO] Juliette DROUET	2.300,-
35.	[HUGO] Marceline DESBORDES-VALMORE	1.500,-
36.	Joris-Karl HUYSMANS	4.500,-
37.	[HUYSMANS] ANONYME	850,-
38.	Max JACOB	800,-
39.	Max JACOB	1.400,-
40.	Claude LÉVI-STRAUSS	800,-
41.	Marie-Thérèse de France, dite MADAME ROYALE	950,-
42.	Édouard MANET	3.000,-
43.	Guy de MAUPASSANT	2.500,-
44.	[MAUPASSANT] Gustave de MAUPASSANT	1.200,-
45.	[MAUPASSANT] Laure de MAUPASSANT	850,-
46.	François MAURIAC	1.200,-
47.	Charles MAURRAS	4.500,-
48.	Conrad Ferdinand MEYER	3.000,-
49.	Frédéric MISTRAL	1.200,-
50.	Jean MOULIN	3.900,-
51.	[NAPOLÉON] Charles-Tristan de MONTHOLON	4.000,-
52.	Philippe PÉTAIN	950,-
53.	Pablo PICASSO	3.900,-
54.	Marie PLEYEL	450,-
55.	Francis POULENC	1.500,-
56.	Jacques PRÉVERT	6.800,-
57.	Pierre-Joseph PROUDHON	1.900,-
58.	Marcel PROUST	7.000,-
59.	[PROUST] Alphonse DAUDET	2.500,-
60.	Marcel PROUST	15.000,-
61.	Félicien ROPS	1.500,-
62.	Charles-Augustin SAINTE-BEUVE	400,-
63.	George SAND	3.000,-
64.	George SAND	1.200,-
65.	Jean-Paul SARTRE	1.600,-
66.	Jean-Paul SARTRE	4.500,-
67.	Jean-Paul SARTRE	1.600,-
68.	Henri de TOULOUSE-LAUTREC	8.500,-
69.	Paul VALÉRY	1.500,-
70.	Jules VALLÈS	1.900,-
71.	Paul VERLAINE	1.600,-
72.	Émile ZOLA	4.800,-

Le Manuscrit Français

Laurent Auxietre
+33.6.77.77.99.99
lemanuscritfrancais@gmail.com

Sur rendez-vous
10, rue Jacques Lemercier
78000 Versailles
TVA: FR 26 801 39 31 82

www.lemanuscritfrancais.com

L'authenticité de tous nos documents est garantie
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne

ILAB LILA
INTERNATIONAL LEAGUE OF ANTIQUARIAN BOOKSELLERS
LIGUE INTERNATIONALE DE LA LIBRAIRIE ANCIENNE

SLAM

Nouvelle adresse
10 rue Jacques Lemercier, 78000 Versailles

Voici un nouveau catalogue qui, fidèle aux précédents, se veut multithématique. Suivant une trajectoire sinueuse, il compte soixante-douze documents choisis, certains permettant sans doute de justifier son titre.

Cette sélection s'ouvre par l'incontournable affaire Dreyfus, illustrée par trois lettres permettant de prendre la mesure d'une société française polarisée à l'extrême autour du jugement du capitaine Alfred Dreyfus.

Cinq décennies plus tard, une autre quête de justice suscite toutes les passions sous le prisme de l'épuration. Nous dévoilons à ce titre deux documents majeurs résumant en partie cette période si complexe du récit national, à commencer par une rarissime épreuve d'époque de « La Tondue de Chartres » de Robert Capa, l'une des photographies les plus marquantes du siècle. Face à l'image, le verbe de Paul Éluard et son poème tant consacré « Comprenne qui voudra », dénonçant avec virtuosité le supplice des femmes tondues, dont nous présentons ici un manuscrit de travail.

L'injustice sociale ensuite sous la plume de Sartre, dont l'un des trois manuscrits proposés aborde sans détour l'histoire et la réalité du monde paysan, thématique pleinement actuelle s'il en est une.

D'autres documents inédits d'après-guerre viennent jalonner cette sélection, parmi lesquels une lettre de Brasillach écrite de prison, peu avant son exécution, ou encore un manuscrit en premier jet de Mauriac sur le procès Maurras. De ce dernier, vous retrouverez une très longue lettre inédite de jeunesse de 1894, dans laquelle le futur chef de file de L'Action française pose un regard déjà radical sur le peuple Juif, préfigurant son concept d'antisémitisme d'État. De la même année, nous présentons une très touchante et rare lettre de jeunesse de Léon Blum, dandy parisien et chroniqueur à la *Revue blanche*, avant son engagement en politique.

La poésie, aux côtés de l'Histoire, de la musique et des Arts, garde une place de choix dans cette sélection : Louis Aragon, Marceline Desbordes-Valmore, Victor Hugo ou encore Huysmans avec un surprenant sonnet pornographique promis à l'Enfer des bibliothèques.

Bonne lecture
Laurent Auxietre

« Si j'ai connu bien des vilenies, bien des lâchetés, j'ai au moins eu la consolation de rencontrer quelques hommes courageux »

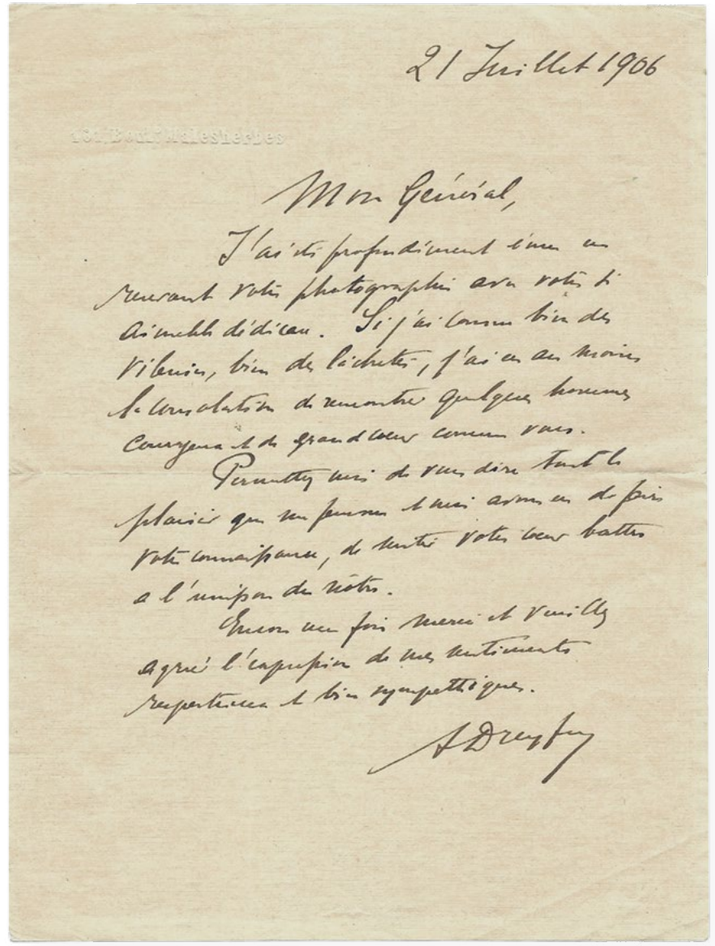
1. [AFFAIRE DREYFUS] Alfred DREYFUS

Lettre autographe signée « ADreyfus » [au général Percin]
[Paris], 21 juillet 1906, 1 p. in-8°
Papier à en-tête, à son adresse du 101, Boulevard Malesherbes

Lettre historique du capitaine Dreyfus écrite au lendemain de la cérémonie de remise de ses insignes de chevalier de la Légion d'honneur et une semaine après la fin de son terrible marathon judiciaire, marqué par l'arrêt de la Cour de cassation

> *« Mon Général,*
> *J'ai été profondément ému en recevant votre photographie avec votre si aimable dédicace.* ***Si j'ai connu bien des vilenies, bien des lâchetés, j'ai eu au moins la consolation de rencontrer quelques hommes courageux et de grand cœur comme vous. Permettez-moi de vous dire tout le plaisir que ma femme et moi avons eu de faire votre connaissance, de sentir votre cœur battre à l'unisson des nôtres.*** *Encore une fois merci et veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux et bien sympathiques.*
> *ADreyfus »*

Alfred Dreyfus est déclaré pleinement innocent par la Cour de cassation le 12 juillet 1906, soit 12 ans après s'être vu condamné à l'unanimité pour trahison par le Conseil de guerre. S'en suivront sa dégradation militaire du 5 janvier 1895 dans la cour d'honneur de l'École militaire de Paris devant une foule hostile, puis la déportation dans une enceinte fortifiée au large des côtes Guyanaises. La découverte du bordereau par Marie-Georges Picquart, la lettre ouverte d'Émile Zola « J'accuse…! » au président Félix Faure, l'indéfectible soutien de ses proches et les nombreux rebondissements judiciaires permettront au capitaine de retrouver espoir.
Le 13 juillet 1906, Dreyfus est réintégré dans l'armée. Le 20 juillet, à la veille de cette lettre, il est fait chevalier de la Légion d'honneur « lors d'une cérémonie qui sembla refermer l'affaire sur un acte éminemment symbolique et politique, dans l'institution même où il avait été dégradé douze ans auparavant » (V. Duclert, *Alfred Dreyfus. L'Honneur d'un patriote*. Editions Pluriel, 2016, p. 571). À la demande de Dreyfus, la cérémonie a lieu dans "la petite cour des jardins" et non dans la grande cour où avait eu lieu sa dégradation douze ans auparavant. « Tout cela était si émouvant, écrivit Dreyfus dans ses *Carnets*, que les mots sont impuissants à en donner la sensation » (p. 264).
Malheureusement, la rapidité avec laquelle cette cérémonie est organisée empêche certains dreyfusards de premier plan d'être avertis et d'y assister. Le 27 mars 1912, Alfred Dreyfus enregistre cette déclaration : « Ce 20 juillet 1906, c'est une belle journée de réparation pour la France et la République. Mon affaire était terminée. Elle aura marqué un tournant de l'humanité, une étape grandiose vers une ère de progrès immense pour les idées de liberté, de justice et de solidarité sociale ».


21 Juillet 1906

101 Boul. Malesherbes

Mon Général,

J'ai été profondément ému en recevant votre photographie avec votre si aimable dédicace. Si j'ai connu bien des vilenies, bien des lâchetés, j'ai eu au moins la consolation de rencontrer quelques hommes courageux et de grand cœur comme vous.

Permettez moi de vous dire tout le plaisir que ma femme et moi avons eu de faire votre connaissance, de sentir votre cœur battre à l'unisson des nôtres.

Encore une fois merci et veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux et bien sympathiques.

ADreyfus

Le destinataire de cette lettre est selon toute vraisemblance le général Percin, présent le 20 juillet à la cérémonie de remise des insignes de chevalier de la Légion d'honneur au commandant Dreyfus (voir supra). Il envoie au capitaine le 21 juillet une photographie dédicacée le représentant de profil en uniforme. Actuellement conservée au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (don des petits-enfants du capitaine Dreyfus), cette photographie porte cette dédicace : « Au Commandant Dreyfus / chevalier de la Légion d'honneur / témoignage de profonde sympathie / Gal Percin / 21 juillet 1906 ».

Provenance :
Collection M. Vlahakis
Puis collection M. Gaito, par descendance

« Douze balles de peloton d'exécution pour le traître Juif Alfred Dreyfus »

2. [AFFAIRE DREYFUS] Jules SOURY

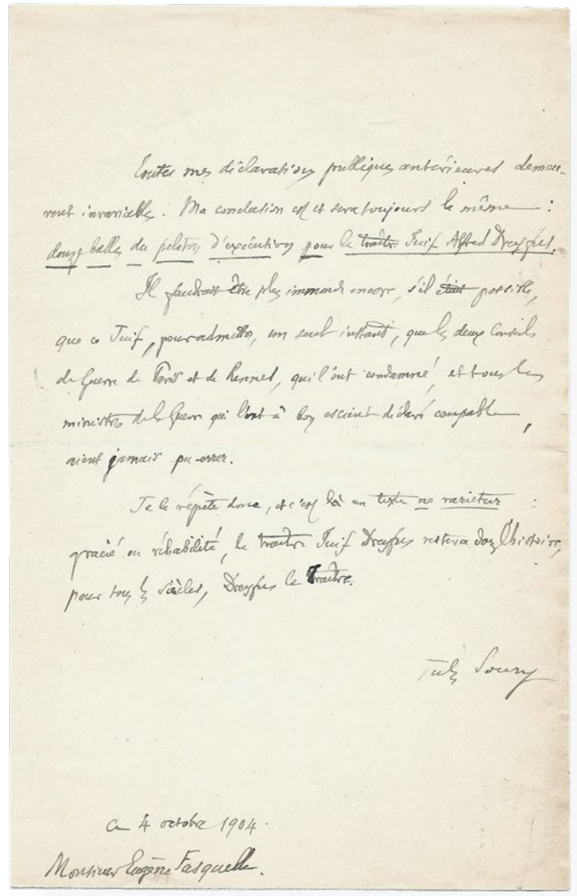
Lettre autographe signée « Jules Soury » à Eugène Fasquelle
S.l, 4 octobre 1904, 1 p. in-8°
Trace de pliure centrale inhérente à la mise sous pli

Implacable réquisitoire à l'encontre du capitaine Dreyfus par l'un des plus influents théoriciens de l'antisémitisme

> *« Toutes mes déclarations publiques antérieures demeurent invariables. Ma conclusion est et sera toujours la même :*
> ***douze balles de peloton d'exécution pour le traître Juif Alfred Dreyfus.*** *Il faudrait être plus immonde encore, s'il était possible, que ce Juif, pour admettre, un seul instant, que les deux Conseils de Guerre de Paris et de Rennes, qui l'ont condamné, et tous les ministres de la Guerre qui l'ont à bon escient déclaré coupable, aient jamais pu errer.*
> *Je le répète, et c'est la un text ne varietur* [afin qu'il n'en soit rien changé] :
> ***gracié ou réhabilité, le traître Juif Dreyfus restera dans l'histoire, pour tous les siècles, Dreyfus le traître.***
> *Jules Soury*
>
> *Ce 4 octobre*
> *Monsieur Eugène Fasquelle »*

Un théoricien des races et de l'antisémitisme :

Antidreyfusard ardent aux côtés de Léon Daudet, Charles Maurras, Édouard Drumont ou encore Paul Déroulède, Jules Soury (1842-1915) a usé de son influence sur l'opinion publique toute l'affaire durant. Il est par ailleurs un proche du général Mercier, l'un des principaux artisans du complot ayant entraîné la condamnation de Dreyfus. Admirateur d'Ernest Renan et professeur à l'École pratique des hautes études de 1881 à 1898, Jules Soury y donne des cours notamment suivis par Maurice Barrès, sur qui il aura une influence décisive.
Persuadé que le déclin de la France subit l'action corruptrice juive, Soury justifie l'antisémitisme dans lequel il voit une « lutte des races » et non une « guerre de religion ». Ses écrits demeurent parmi les plus violents à l'encontre du capitaine Dreyfus. Selon l'historien Zeev Sternhell, les propos de Soury « expriment dans l'ensemble une vision du monde qu'on peut qualifier de prénazie ».
Eugène Fasquelle est le second éditeur de Zola (ainsi que celui de Soury) quand il dirige les éditions Charpentier et Fasquelle, succédant à la librairie Charpentier, en 1896. Il fait publier *La Vérité en marche* (paru en février 1901), réunissant les principaux textes d'engagement de l'écrivain dans l'Affaire Dreyfus.

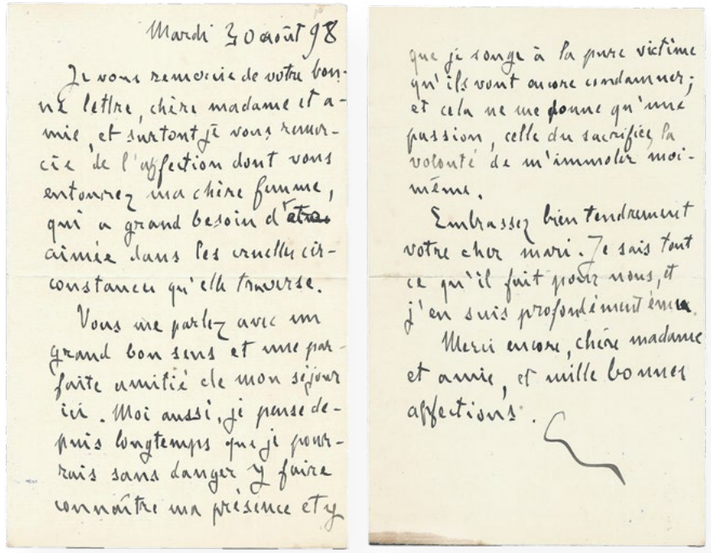


On joint :
Un carte de visite autographe signée deux fois et adressée au même
S.l, 4 oct. 1904, 2 p. in-24°

« Cher Monsieur Fasquelle,
Je crois répondre à votre courtoisie, digne de vous, point de celle de votre prédécesseur, M. G. Charpentier, en vous adressant, à vous, mon principal éditeur, copie de mon testament politique sur l'affaire dont il vous a plu [de] *me parler, ce matin, testament dont un exemplaire est dans les mains de mon grand ami M. le général Mercier.*
Jules Soury
Je vous prie de me faire la grâce d'accepter de ma main l'article ci-joint de M. H. Rochefort, toujours pour votre édification
[…] J.S. »

Provenance :
Succession Eugène Fasquelle

Lettre inédite


Mardi 30 août 98

Je vous remercie de votre bonne lettre, chère madame et amie, et surtout je vous remercie de l'affection dont vous entourez ma chère femme, qui a grand besoin d'être aimée dans les cruelles circonstances qu'elle traverse.

Vous me parlez avec un grand bon sens et une parfaite amitié de mon séjour ici. Moi aussi, je pense depuis longtemps que je pourrais sans danger y faire connaître ma présence et y

que je songe à la pure victime qu'ils vont encore condamner ; et cela ne me donne qu'une passion, celle du sacrifice, la volonté de m'immoler moi-même.

Embrassez bien tendrement votre cher mari. Je sais tout ce qu'il fait pour nous, et j'en suis profondément ému.

Merci encore, chère madame et amie, et mille bonnes affections.

Z

« Cela ne me donne qu'une passion, celle du sacrifice, la volonté de m'immoler moi-même »

3. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA

Lettre autographe signée (paraphe) à Alice Mirbeau
S.l. [Addlestone], mardi 30 août [18]98, 4 p. in-8° sur papier vergé
Pliure centrale habilement renforcée, petites rousseurs, légère tache en marge inférieure du second feuillet (sans atteinte au texte)

Lettre d'exil témoignant de l'indéfectible engagement de l'écrivain dans l'affaire Dreyfus

« Je vous remercie de votre bonne lettre, chère madame et amie, et surtout je vous remercie de l'affection dont vous entourez ma chère femme, qui a grand besoin d'être aimée dans les cruelles circonstances qu'elle traverse.

Vous me parlez avec un grand bon sens et une parfaite amitié de mon séjour ici. Moi aussi, je pense depuis longtemps que je pourrais sans danger y faire connaître ma présence et y prendre une attitude, que je saurais rendre utile et digne. ***Mais il y a aussi l'autre parti, celui de rentrer en France et d'y faire mon devoir jusqu'au bout. Je ne puis donc encore me prononcer, j'attends l'avis de nos amis et j'attends aussi les évènements****. De toutes façons, d'ailleurs, je ne puis guère rentrer avant la fin d'octobre, car je désire que la chambre soit réunie et qu'on ait liquidé toutes les autres affaires pendantes.*

Vous me touchez infiniment en m'offrant vos services dévoués, ici et même à Paris. Ici, le mieux est que je vive encore ignoré, travaillant en paix dans une solitude dont personne ne connaît le chemin. Mon travail, que j'ai repris régulièrement, m'est un grand repos. À Paris, certes, si j'avais besoin de vous, je serais fort heureux de me confier à votre dévouement et à votre discrétion.

Les infamies s'entassent, cela devait être. C'est avec un serrement douloureux de cœur que je songe à la pure victime qu'ils vont encore condamner ; et cela ne me donne qu'une passion, celle du sacrifice, la volonté de m'immoler moi-même.

Embrassez bien tendrement votre cher mari. Je sais tout ce qu'il fait pour nous, et j'en suis profondément ému.

Merci encore, chère madame et amie, et mille bonnes affections.

Z »

Condamné définitivement le 18 juillet 1898 par le tribunal de Versailles, Zola quitte aussitôt la France pour rejoindre l'Angleterre sous l'injonction de Clemenceau et Labori. Sa lettre ouverte « J'accuse… ! » parue dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898 vaut à l'écrivain une amende de 3,000 francs et 1 an d'emprisonnement. Tenu éloigné de la fournaise parisienne en proie à toutes les passions suscitées par l'affaire, Zola laisse occasionnellement entrevoir, à l'image de cette lettre, une part de frustration à ne plus être au centre de l'échiquier.

Sur les soutiens qu'il reçoit de ses proches, l'écrivain peut compter sur celui d'Octave Mirbeau, éminent dreyfusard. Ce dernier, dont le rôle a longtemps été sous-estimé, fut l'un des plus influents défenseurs du capitaine Dreyfus et de Zola. Après avoir pris pour la première fois publiquement position dans un article du *Journal* du 28 novembre 1897 (deux jours après le premier article de Zola), c'est Mirbeau qui, en juillet 1898, paie la totalité de l'amende à laquelle Zola est condamné.

On connaît la lettre de soutien d'Alice Mirbeau, engagée auprès de son époux, adressée à Zola le 24 août, à laquelle notre lettre vient en réponse : « Malgré la peine que j'éprouve à savoir combien vous souffrez de votre isolement, je persiste à croire qu'il faut que vous trouviez la force d'attendre, et qu'à aucun prix il ne faut précipiter la fin. Certainement, la prison, où tous ceux qui vous aiment pourraient venir vous embrasser, serait plus douce pour vous et pour vos amis, mais vous ne devez pas tout abandonner, maintenant surtout qu'il y a une nouvelle victime à la veille d'être si durement frappée. […] Je suis bien heureuse que vous ayez repris votre travail, il vous consolera un peu, car il faut persister […] Si je puis vous faire un plaisir quelconque, adoucir un peu votre captivité par quelques démarches pour n'importe quoi qui vous plairait qu'il fût fait, usez de moi, je vous en prie, je mets ma tendresse à votre service et je serai heureuse de m'employer pour vous être agréable… »

Au moment même où il rédige cette lettre, Zola ne le sait pas encore, mais l'affaire est sur le point de basculer en ce 30 août. Après avoir complété le dossier Dreyfus par une pièce qu'il a lui-même fabriquée, le commandant Henry passe aux aveux après que son faux est découvert par le capitaine Cuignet, attaché militaire du ministre Cavaignac. Conduit immédiatement en détention au Mont Valérien, Henry se suicide le lendemain dans sa cellule, la gorge tranchée au rasoir.

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Correspondance, éd. Maurice et Denise Leblond, Bernouard, 1929, t. II, p. 811
Correspondance, t. IX, éd. du CNRS, p. 285-286, n°186

4. Louis ARAGON

Poème autographe signé « Aragon » : « Zone libre »
[Paris ?], 25 janvier [1945], 2 p. in-4°
Restaurations, petites taches, trace de trombone sur la seconde page, pliures

Aragon recopie « Zone libre » au verso d'une lettre, bouleversant poème de Résistance qu'il compose à Carcassonne en septembre 1940, quelques semaines seulement après l'invasion allemande

« Fading de la tristesse oubli
Le bruit du cœur brisé faiblit
Et la cendre blanchit la braise
J'ai bu l'été comme un vin doux
J'ai rêvé pendant ce mois d'août
Dans un château rose en Corrèze

Qu'était-ce qui faisait soudain
Un sanglot lourd dans le jardin
Un sourd reproche dans la brise
Ah ne m'éveillez pas trop tôt
Rien qu'un instant de bel canto
Le désespoir démobilise

Il m'avait un instant semblé
Entendre au milieu des blés
Confusément le bruit des armes
D'où me venait ce grand chagrin
Ni l'œillet ni le romarin
N'ont gardé le parfum des larmes

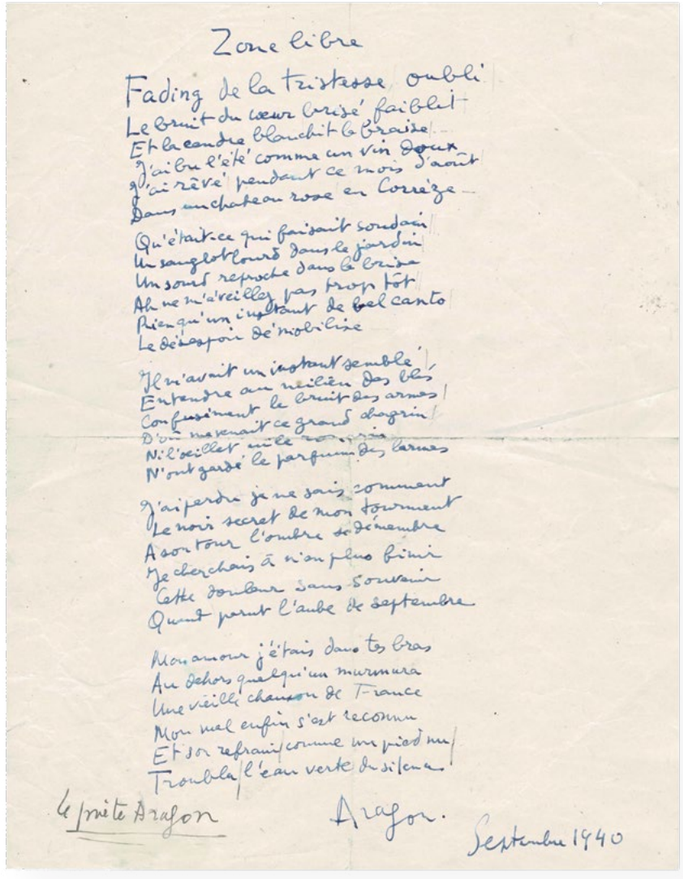
J'ai perdu je ne sais comment
Le noir secret de mon tourment
À son tour l'ombre se démembre
Je cherchais à n'en plus finir
Cette douleur sans souvenir
Quand parut l'aube de septembre

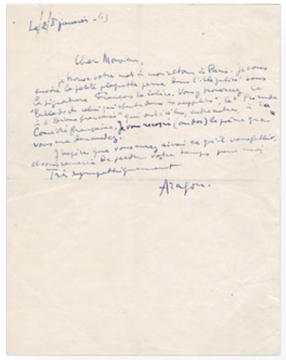
Mon amour j'étais dans tes bras
Au-dehors quelqu'un murmura
Une vieille chanson de France
Mon mal enfin s'est reconnu
Et son refrain comme un pied nu
Troubla l'eau verte du silence

Aragon
Septembre 1940 »

Ce célèbre poème témoigne du génie poétique d'Aragon mêlant la douceur mélancolique des amours perdues aux sentiments de désespoir des années de guerre. Par un cri de l'âme pour la patrie, ces vers demeurent parmi les plus emblématiques de ces heures sombres que traverse alors la France au début de l'occupation.
Au mois de mai 1940, la débâcle des armées françaises forcent l'unité du soldat Aragon à reculer devant l'attaque allemande. Le poète fuit la Belgique pour rejoindre Dunkerque, où il embarque en catastrophe le 1er juin pour l'Angleterre. De retour en France au mois de juillet, après d'autres combats, Aragon parvient à rejoindre son épouse Elsa Triolet à Javerlhac en Dordogne. Démobilisé le 31 juillet alors qu'il se trouve en Périgord, il se

« Il m'avait un instant semblé
Entendre au milieu des blés
Confusément le bruit des armes
D'où me venait ce grand chagrin
Ni l'œillet ni le romarin
N'ont gardé le parfum des larmes »





réfugie avec Elsa chez Renaud de Jouvenel, qui possède le château de Castel Novel à Varetz près de Brive-la-Gaillarde. Aragon évoque, dans la première strophe, les jours heureux passés dans ce havre de paix :

« J'ai bu l'été comme un vin doux
J'ai rêvé pendant ce mois d'août
Dans un château rose en Corrèze »

Le couple doit cependant poursuivre sa route et quitter le château de Varetz. Ils retrouvent au début de septembre 1940 Joë Bousquet et Jean Paulhan, à Carcassonne, qui leur présente Pierre Seghers. C'est toujours à Carcassonne que le poète compose « Zone libre ». Ainsi se définit son engagement patriotique un an à peine après le début de la guerre. Ce séjour dans la cité fortifiée (où il reste jusqu'en décembre) permet à Aragon de retrouver « une figure humaine », comme il l'explique dans une lettre à Georges Besson, le 20 décembre 1940 : « car la Belgique, les Flandres, Dunkerque et après passage en Angleterre et la campagne de France de la basse Seine à la Dordogne, ça vous met par terre un type de quarante-trois piges qui a un foie, et depuis Dunkerque, un cœur en compote »

Disposé en cinq sizains, le présent poème de structure octosyllabique se compose de rimes suivies sur chacun des deux premiers vers, puis en rimes embrassées sur les quatre suivants. Le premier manuscrit, aujourd'hui conservé à la Fondation Triolet Aragon, est publié pour la première fois dans la revue *Fontaine* (Alger), n°13, février-mai 1941 (avec « Poème interrompu », « Richard II quarante » et « Elsa je t'aime »). « Zone libre » prend ensuite place dans *Le Crève-cœur*. Le recueil est publié chez Gallimard, dans la collection « Métamorphoses », n° XI, (25 avril) 1941.

<u>Au verso :</u>
Une lettre autographe signée « Aragon »
datée du 25 janvier [1945, selon une annotation manuscrite à la mine de plomb], 1/2 p. in-4°

Aragon y explique son pseudonyme de clandestinité et évoque son recueil *La Diane française*

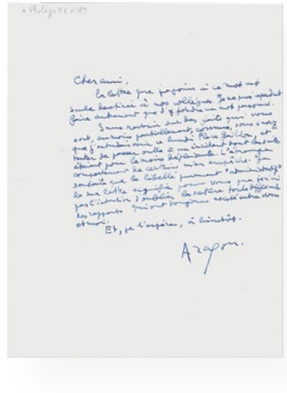
« Cher Monsieur, Je trouve votre mot à mon retour à Paris. ***Je vous envoie la petite plaquette parue dans l'illégalité sous la signature François La Colère. Vous y trouverez la « Ballade de celui qui chanta dans les supplices », le « Prélude à la Diane française »*** *qui ont été lus, entre autres, à la Comédie française. Je vous recopie (au dos) le poème que vous me demandez. J'espère que vous aurez ainsi ce qu'il vous fallait, et vous remercie de perdre votre temps pour moi. Très sympathiquement, Aragon. »*

Provenance :
Collection particulière (*Une bibliothèque littéraire du XX^e siècle*), 2023

Bibliographie :
[*Voir supra*]
Œuvres poétiques complètes, t. I, éd. Olivier Barbarant, Pléiade, p. 720-721

« Vous savez que j'entendais venir ce lundi… et tenter de passer outre à un incident dont les suites étaient pour le moins déplaisantes… »

5. Louis ARAGON

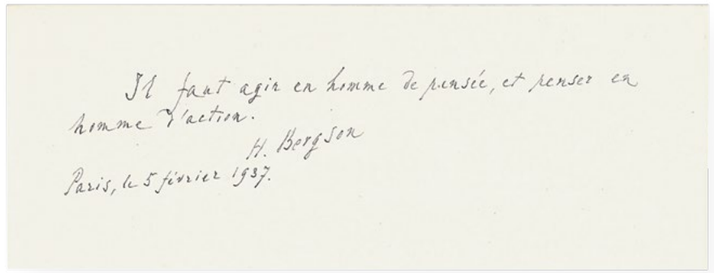


Lettre autographe signée « Aragon » [à Philippe Hériat, secrétaire de l'Académie Goncourt]
S.l.n.d [Paris, 18 novembre 1968], 1 p. in-4°
Parfait état hormis une infirme déchirure en marge supérieure
Annotation au crayon au coin supérieur gauche

Lettre acerbe ayant accompagné sa démission fracassante de l'Académie Goncourt

« Cher ami,
La lettre que je joins à ce mot est seule destinée à nos collègues. Je ne puis cependant faire autrement que d'y joindre un mot personnel.
Sans revenir sur les faits qui vous sont, au moins partiellement, connus, vous savez que j'entendais venir ce lundi Place Gaillon, et tenter de passer outre à un incident dont les suites étaient pour le moins déplaisantes. L'étrange comportement de certains m'en empêche*. Je souhaite que le libellé purement "administratif" de ma lettre signifie pour vous que je n'ai pas l'intention d'oublier la nature toute différente des rapports qui ont toujours existé entre vous et moi.*
Et, je l'espère, à bientôt.
Aragon »

Aragon est élu à l'Académie Goncourt le 15 décembre 1967. Il écrit à cette occasion : « comme je suis un farouche partisan du roman, je trouve normal de faire cause commune avec ceux dont la vie dépend de celle du roman ». L'idylle dure moins d'un an. Le 18 novembre 1968, il annonce sa démission. Les « bons camarades » de l'année précédente viennent d'être accusés de « cannibalisme » dans une lettre du poète romancier, qu'il rend publique d'abord sur les ondes d'Europe 1, puis dans le journal qu'il dirigeait depuis 1953, *Les Lettres françaises* : « Je ne tiens pas à m'associer à la sorte de cannibalisme qui règne entre certains de nos collègues ».
Aragon est accusé d'avoir manœuvré et usé de son influence pour que Clavel obtienne le prix de la ville de Paris pour l'année 1968, et l'écarter ainsi du prix Goncourt afin que le Graal revienne à son ami et admirateur François Nourissier. La campagne de presse lancée à l'encontre d'Aragon est initiée par le jeune Bernard Pivot, se faisant fort de révéler la « petite machination littéraire » dont aurait été victime le lauréat du Grand prix de la Ville de Paris. Aragon soupçonne l'un des membres de l'Académie d'être à l'origine de cette fuite, qui finalement porte ses fruits malsains. On sait depuis que l'influence d'Aragon n'a pu qu'être limitée, le jury se composant de 26 membres, dont de nombreux gaullistes. La lettre « ouverte » d'Aragon, envoyée sous le même pli que la nôtre, est aujourd'hui conservée aux Archives Municipales de Nancy.


Il faut agir en homme de pensée, et penser en homme d'action.
H. Bergson
Paris, le 5 février 1937.

6. Henri BERGSON

Aphorisme autographe signé « H. Bergson »
Paris, 5 février 1937, 1 p. in-8° sur une bande de papier oblongue

Belle sentence du philosophe utilisée comme titre de son message au Congrès Descartes de 1937

> *« Il faut agir en homme de pensée, et penser en homme d'action.*
> *H. Bergson »*

Empêché de prononcer lui-même son message au IX^e^ Congrès de philosophie (Congrès Descartes) de 1937, Bergson le fait par la voix d'Émile Bréhier. Rongé par un rhumatisme déformant à partir de 1925, Bergson souffrira jusqu'à sa mort, en 1941. On peut observer ici la fébrilité de son écriture du fait de sa pathologie.

Provenance :
[Album amicorum] col. Henri Reine

Bibliographie :
Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques, 11 sept. 1937, p. 1 ; repris dans *Mélanges*, éd. André Robinet, PuF, p. 1574-1579.

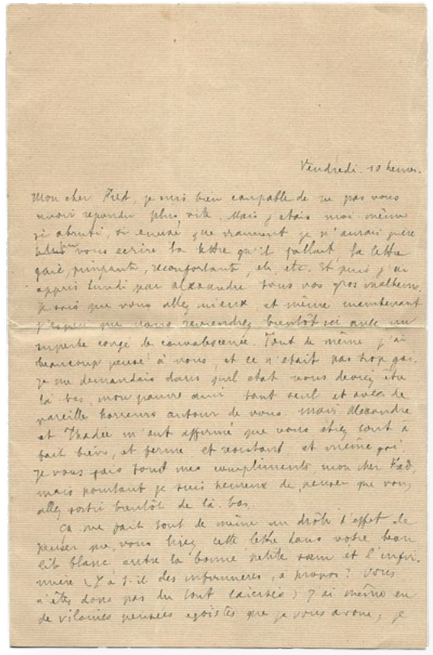
« Voyez-vous, mon pauvre Fred, nous sommes des êtres trop sensibles.
Nous finissons par souffrir même de choses qui nous sont indifférentes »

7. Léon BLUM

Lettre autographe signée « Léon Blum » à Louis-Alfred Natanson
S.l.n.d, [Paris, 14 décembre 1894], 3 p. 1/2 petit in-8° sur papier strié beige
Enveloppe autographe timbrée, cacheté et oblitérée (petites déchirures et taches)
Pliure centrale inhérente à la mise sous pli, fentes, un mot caviardé par Blum

Longue et très rare lettre de jeunesse de Blum - Le jeune dandy parisien de 22 ans, alors collaborateur à la *Revue blanche*, révèle à travers ces lignes toute sa sensibilité et son empathie pour son ami Natanson

> *« Mon cher Fred, je suis bien coupable de ne pas vous avoir répondu plus vite. Mais j'étais moi-même si abruti, si énervé que vraiment je n'aurais ~~plus~~ pu vous écrire la lettre qu'il fallait, la lettre gaie, pimpante, réconfortante, etc. etc. Et puis j'ai appris lundi par Alexandre* [Natanson] *pour vos gros malheurs. Je sais que vous allez mieux, et même maintenant j'espère que vous reviendrez bientôt ici avec un superbe congé de convalescence.* ***Tout de même, j'ai beaucoup pensé à vous****, et ce n'était pas trop gai. Je me demandais dans quel état vous deviez être là-bas, mon pauvre ami, tout seul avec de pareilles horreurs autour de vous. Mais Alexandre et Tadhée* [Natanson] *m'ont affirmé que vous étiez tout à fait bien, et ferme, et résistant, et même gai. Je vous fais tout de même mes compliments, mon cher Fred, mais pourtant je suis heureux de penser que vous allez sortir bientôt de là-bas.*
> *Ça me fait tout de même un drôle d'effet de penser que vous lisez cette lettre dans votre beau lit blanc, entre la bonne petite sœur et l'infirmière. (Y'a-t-il des infirmières, à propos ? Vous n'êtes donc pas du tout laïcisés).* […] *Mon pauvre Fred, comme vous étiez bien fait pour vivre là-dedans –* ***j'aurais voulu voir*** [Romain] ***Coolus cette semaine mais je l'ai manqué mercredi à la Revue*** [Blanche] ***où j'étais allé pour lui. Nous nous serions bien lamentés sur vous en strophes alternées****, et même je suis sûr que Coolus aurait eu des colères très éloquentes.*
> ***Je voudrais vous raconter des histoires très amusantes. Mais ma vie n'est que d'énervements. Je suis dans un état de tension et de fatigue inimaginable. Cet examen dont tout au fond de moi je me moque comme d'une guigne, et dont l'issue me sera tellement indifférente cinq minutes après que je la saurai – et bien ! pour le moment l'idée m'en tort et m'en déchire d'une manière inouïe.*** *Il faut attendre trop longtemps, et je ne sais pas supporter l'attente. Je suis admissible depuis mercredi dernier, et je vais passer mon oral cet après-midi à deux heures. Cela m'a fait une très mauvaise semaine, remplie d'un ardent désir et d'une impossibilité absolue de travailler.* ***Voyez-vous, mon pauvre Fred, nous sommes des êtres trop sensibles. Nous finissons par souffrir même de choses qui nous sont indifférentes. Ce que je vous dis là a l'air absurde, et pourtant c'est vrai. Bien entendu, je vous écrirai***



le résultat définitif. Je n'ai pas oublié notre pari.
[…]
Voilà mon cher ami, le peu de nouveau de ma vie. Je voudrais vous envoyer autre chose que cet ennui et ce brouillard. Mais je suis vraiment trop nerveux et trop triste*. Figurez-vous que j'en viens à ne plus pouvoir supporter un ennui, et surtout à ne plus pouvoir supporter l'hiver. Le froid et le brouillard sont au-dessus de mes forces. Adieu, mon cher Fred, rétablissez-vous bien vite. Je vous écrirai sûrement bientôt, et surtout j'espère bientôt vous voir.* ***Nous vous dorloterons, nous vous câlinerons, et les mauvais souvenirs s'oublieront vite.***
Votre bien affectueux Léon Blum. »

Attiré dès ses années de lycée par une carrière artistique et littéraire, Blum publie ses premiers vers dans *La Conque*, revue créée conjointement en 1888 avec ses amis Gide et Louÿs du lycée Henri IV. Ce n'est toutefois qu'à partir de 1892, au travers de ses chroniques dans la *Revue blanche*, fondée par les trois frères Natanson, que Blum parvient à s'établir une réputation dans le milieu littéraire parisien. Jean-Laurent Cochet dit de lui qu'il est « le critique le plus intelligent de son époque ». D'avant-garde et d'excellence, la *Revue blanche* réunit tout ce que le monde artistique compte de plus éminent. Y collaborent Debussy, Toulouse-Lautrec, Mallarmé, Proust, Bonnard ou encore Jarry. Pour le jeune Blum, ici âgé de 22 ans, l'écriture et la littérature comptent avant toute chose. Les propos qu'il tient ici sont sans ambiguïté à cet égard : « Cet examen dont tout au fond de moi je me moque comme d'une guigne, et dont l'issue me sera tellement indifférente cinq minutes après que je la saurai ». Son destin est progressivement réorienté vers la politique avec pour élément déclencheur l'affaire Dreyfus.

Lettre inédite

« Crois que tout cela vient me tenir chaudement compagnie dans ma cellule et me fait négliger les chaînes de fer »

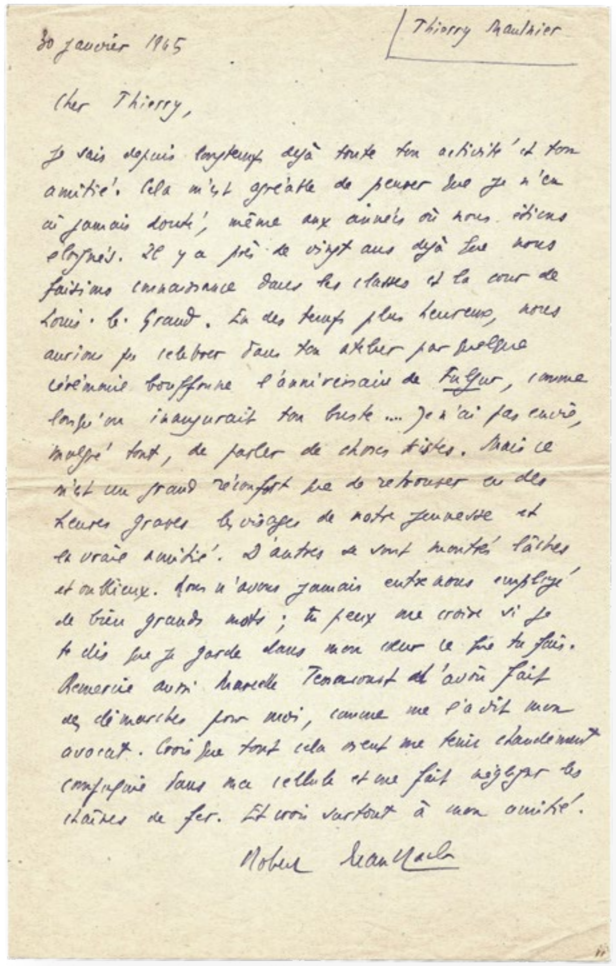
8. Robert BRASILLACH

Lettre autographe signée « Robert Brasillach » à Thierry Maulnier
[Prison de Fresnes], 30 janvier 1945, 1 p. in-8°
Pliure centrale inhérente à la mise sous pli d'époque

L'une des dernières lettres de Robert Brasillach, une semaine avant d'être fusillé pour collaborationnisme pendant la Seconde Guerre mondiale

« Cher Thierry,
Je sais depuis longtemps déjà toute ton activité et ton amitié. Cela m'est agréable de penser que je n'en ai jamais douté, même aux années où nous étions éloignés. ***Il y a près de vingt ans déjà que nous faisions connaissance dans les classes et la cour de Louis-le-Grand****. En ces temps plus heureux, nous aurions pu célébrer dans ton atelier par quelque cérémonie bouffonne l'anniversaire de Fulgur, comme lorsqu'on inaugurait ton buste…* ***Je n'ai pas envie, malgré tout, de parler de choses tristes****.* ***Mais ce m'est un grand réconfort que de retrouver en des heures graves les visages de notre jeunesse et de vraie amitié****. D'autres se sont montrés lâches et oublieux. Nous n'avons jamais entre nous employé de bien grands mots ; tu peux me croire si je te dis que je garde dans mon cœur ce que tu fais. Remercie aussi Marcelle Tassancourt d'avoir fait des démarches pour moi, comme me l'a dit mon avocat.* ***Crois que tout cela vient me tenir chaudement compagnie dans ma cellule et me fait négliger les chaînes de fer****. Et crois surtout à mon amitié.*
Robert Brasillach »

Camarades de banc au lycée Louis-le-Grand, Brasillach et Maulnier, avec six autres de leurs amis, marquent les esprits en publiant *Fulgur* (ici évoqué) en 1927, roman-feuilleton policier et fantastique. Si les deux amis cultivent une certaine idéologie maurassienne proche de l'Action française au début des années 1930, la trajectoire idéologique de Brasillach, devenu en 1937 rédacteur en chef de l'hebdomadaire collaborationniste *Je suis partout*, prend une tournure radicale. Devenu le chantre de la collaboration, il véhicule sa haine des Juifs, du Front populaire, de la République et son admiration du Troisième Reich, dont il a sans cesse espéré le triomphe en France.



30 janvier 1945

Thierry Maulnier

Cher Thierry,

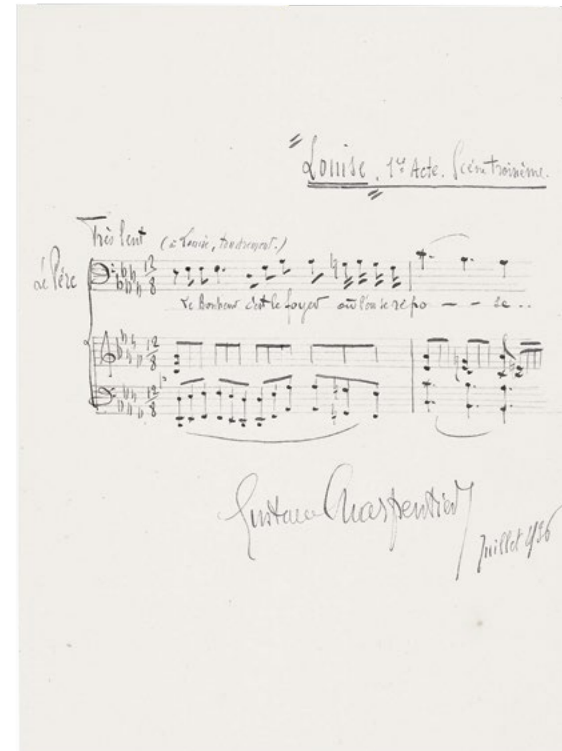
Je sais depuis longtemps déjà toute ton activité et ton amitié. Cela m'est agréable de penser que je n'en ai jamais douté, même aux années où nous étions éloignés. Il y a près de vingt ans déjà que nous faisions connaissance dans les classes et la cour de Louis-le-Grand. En des temps plus heureux, nous aurions pu célébrer dans ton atelier par quelque cérémonie bouffonne l'anniversaire de Fulgur, comme lorsqu'on inaugurait ton buste… Je n'ai pas envie, malgré tout, de parler de choses tristes. Mais ce m'est un grand réconfort que de retrouver en des heures graves les visages de notre jeunesse et la vraie amitié. D'autres se sont montrés lâches et oublieux. Nous n'avons jamais entre nous employé de bien grands mots ; tu peux me croire si je te dis que je garde dans mon cœur ce que tu fais. Remercie aussi Marcelle Tassencourt d'avoir fait des démarches pour moi, comme me l'a dit mon avocat. Crois que tout cela vient me tenir chaudement compagnie dans ma cellule et me fait négliger les chaînes de fer. Et crois surtout à mon amitié.

Robert Brasillach

Le pamphlétaire se constitue prisonnier en septembre 1944 après que sa mère et son beau-frère aient été arrêtés pour faire pression sur lui. Emprisonné à Fresnes, il est inculpé pour intelligence avec l'ennemi. Quand son procès s'ouvre le 19 janvier 1945, il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Une importante pétition d'artistes et d'intellectuels renommés, à l'initiative de François Mauriac, Jean Anouilh et Marcel Aymé, demande au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné. Le général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce qui entraîne l'exécution de la sentence : le jeune écrivain de 35 ans est fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945, à 9h40.

Provenance :
Archives Thierry Maulnier

Lettre inédite ne figurant pas dans *Lettres écrites en prison* (Les sept couleurs, Paris, 1952)



9. Gustave CHARPENTIER

Portée musicale autographe signée « Gustave Charpentier »
S.l., juillet 1936, 1 p. in-4°
Infimes rousseurs

Charmante portée musicale de son chef-d'œuvre *Louise*, premier opéra naturaliste

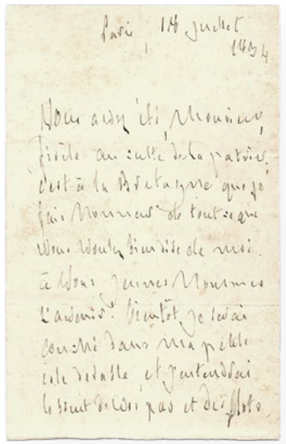
Opéra en quatre actes et cinq tableaux, *Louise* est créé le 2 février 1900 sur la scène de l'Opéra-Comique dans le cadre de l'Exposition universelle. Jugé scandaleux car mettant en scène de manière trop crue pour l'époque le désir féminin et la révolte contre l'autorité parentale, Charpentier essuie auparavant de nombreux refus des directeurs d'opéras.
Chef-d'œuvre de Charpentier, *Louise* est, en plus d'être écrit en prose, le premier opéra adoptant le style philosophique et esthétique naturaliste, dans l'esprit des romans de Zola que le compositeur admire.

La présente portée correspond à la troisième scène du premier acte.

Provenance :
[Album amicorum] col. Henri Reine

« Bientôt je serai couché dans ma petite isle de sable et j'entendrai le bruit de vos pas et des flots. »

10. François-René de CHATEAUBRIAND



Lettre autographe signée « Chateaubriand » [à Hippolyte La Morvonnais ?]
Paris, 18 juillet 1834, 2 p. in-8° à l'encre noire
Enveloppe autographe (recto seulement)
Rousseurs éparses, restauration en marge gauche avec mise au ton

Émouvante lettre inédite de Chateaubriand, imaginant le repos éternel en son tombeau de l'îlot du grand Bey

> *« Vous avez été, Monsieur, fidèle au culte de la patrie ;* ***c'est à la Bretagne que je fais honneur de tout ce que vous voulez bien dire de moi. À vous jeunes hommes l'avenir. Bientôt je serai couché dans ma petite isle de sable et j'entendrai le bruit de vos pas et des flots.***
> *Vous voyez, Monsieur, qu'en parlant de M. l'abbé de la Mennais, vous m'avez mis en train de poésie. Recevez de nouveau, je vous prie monsieur, mes sentiments les plus empressés et l'assurance de ma considération la plus distinguée.*
> *Chateaubriand »*

Si Chateaubriand conçoit l'idée d'être inhumé sur l'îlot du Grand Bey (au pied des remparts de Saint-Malo) à partir de 1823, ce n'est qu'en 1828 qu'il fait concrètement part de son souhait au maire de l'époque, Auguste de Bizien du Lézard (1777-1852) : « Vous ne pouvez douter, Monsieur, du très vif intérêt que je prends à ma ville natale […] Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à la ville de me concéder, à la pointe occidentale du Grand Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil […] » (*Corr*. t. VIII, n°103). Tandis qu'il se voit d'abord opposé un refus pour des raisons politiques locales, l'affaire est reprise en 1831 sous l'impulsion du jeune poète malouin Hippolyte La Morvonnais (1802-1853). À la sollicitation de ce dernier, le Conseil municipal demande à l'État les quelques pieds de terre nécessaires à la sépulture du grand homme. Devenu entre-temps le nouveau maire de Saint-Malo, Louis-François Hovius (1788-1873) accède finalement à la demande de Chateaubriand. L'écrivain meurt à Paris le 4 juillet 1848. Sa sépulture est transportée à Saint-Malo le 16 juillet. Il y est inhumé deux jours plus tard après une messe grandiose.

Inédite à la correspondance, cette lettre est vraisemblablement adressée à Hippolyte La Morvonnais, 32 ans à l'époque. Pieux et fervent catholique, il est le disciple et ami de Félicité Robert de Lamennais (1782-1854). On se souvient que Lamennais avait collaboré au journal *Le Conservateur*, fondé par Chateaubriand en octobre 1818.

Source :
Mémoires d'outre-tombe, t. 1, p. 441-443

On joint :
Un certificat d'authenticité établi par la librairie C. Coulet & A. Faure en date du 7 oct. 1971 (signé par G. Coulet)
Deux cartes postales (l'une affranchie [1905], l'autre vierge) figurant la tombe de Chateaubriand face à la mer
Une gravure d'époque de Chateaubriand en buste par Lecomte (cachet de collection, quelques légères rousseurs)

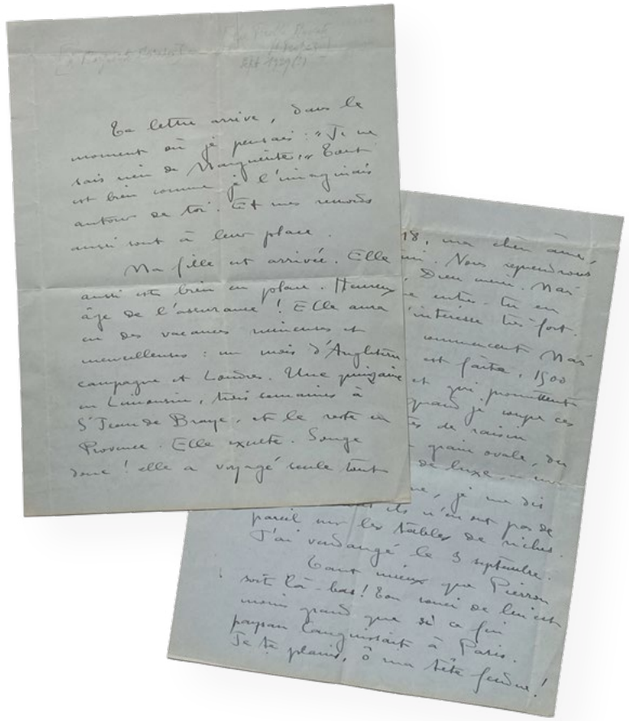
« Elle a des chemises de garçon et des seins de jeune négresse, – les plus beaux, quoi. Et elle nage sous l'eau comme un petit requin. Et elle conduit n'importe quelle voiture… »

11. Sidonie Gabrielle COLETTE

Lettre autographe signée « Ta Colette » à Marguerite Moreno
[La Treille Muscate – Saint Tropez, septembre 1929], 4 pp. in-4° sur papier bleu-gris
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée
Traces de pliures d'époque inhérentes à la mise sous pli, quelques décharges d'encre sur le premier feuillet témoignant d'un pliage de Colette alors que l'encre n'était pas encore sèche.

D'une liberté de ton et de style caractéristiques de ses lettres à Marguerite Moreno, Colette évoque en cette fin d'été 1929 sa fille, ses vendanges et son désir de retour prochain à Paris

> *« Ta lettre arrive, dans le moment où je pensais : "Je ne sais rien de Marguerite". Tout est bien comme je l'imaginais autour de toi. Et mes remords aussi sont à leur place. Ma fille est arrivée. Elle aussi est bien en place. Heureux âge que l'assurance ! Elle aura eu des vacances ruineuses et merveilleuses : un mois d'Angleterre, campagne et Londres. Une quinzaine en Limousin, trois semaines à St Jean de Braye, et le reste en Provence. Elle exulte.* ***Songe donc ! elle a voyagé seule tout le temps ! Un phono-valise de 12 kilos la suite comme son ombre. Elle a des chemises de garçon et des seins de jeune négresse, – les plus beaux, quoi. Et elle nage sous l'eau comme un petit requin. Et elle conduit n'importe quelle voiture,- sauf la Talbot que je préserve à grands cris****. Mais elle conduit bien, et fait les manœuvres de rangement et de garage avec fierté.*
> *De moi, rien, ma Marguerite.* ***Rien que cette vie physique, qui me convient si bien****. Le cœur et les reins sont très gentils cette année, malgré la chaleur, et Paris va déshonorer les chevilles qui, ici, sont redevenues montrables. Je m'ennuie de Maurice* [Maurice Goudeket, son dernier époux]*, il s'ennuie de moi.* ***Le 18, ma chère âme, je prends le train. Nous reprendrons nos habitudes, Dieu merci****. Mais à quelle heure entres-tu en scène ? Ça m'intéresse très fort.* ***Les orages commencent mais ma vendange est faite. 1500 litres environ, et qui promettent d'être suaves. Quand je coupe ces grappes compactes de raisin distingué,- du grand ovale, du picardau, raisin de luxe,- sur cette vieille vigne, je me dis qu'à Paris ils n'en ont pas de pareil sur les tables de riches.***
> *J'ai vendangé le 9 septembre.*
> *Tant mieux que Pierron soit là-bas ! Ton souci de lui est moins grand que si ce fin paysan languissait à Paris. Je te plains, ô ma tête fendue !… Demain je vais peut-être chez* [Léon] *Bailby, avec ma fille. La chatte a un petit bâtard des Mesnuls* [Colette loue à son ami Luc-Albert Moreau une villa aux « Mesnuls » en 1929]*, sombre, velouté, tigré très foncé. Et la chatonne n'a jamais voulu rompre avec sa vie citadine et dégoûtée. Elle mange, toute seule, dans la "salle à manger" (nous mangeons sous le couvert de glycines), se sauve poursuivie par le vente, et ne veut pas se coucher par terre parce qu'il y a des fourmis. Ma fille te salue, et je t'embrasse de tout mon cœur. À dans huit jours… C'est bon et c'est mauvais à penser.*
> *Ta Colette »*



L'abandon avec lequel Colette se livre ici est caractéristique des lettres adressées à son amie et confidente Marguerite Moreno, figurant parmi les plus belles de son abondante correspondance. L'affection entre les deux femmes est totale, si bien que leurs échanges épistolaires couvrent 46 années, jusqu'en 1954, une semaine avant de décès de l'écrivain. Aussi vagabonde que Colette à cause de répétitions théâtrales et représentations à l'étranger, Marguerite suscite chez son amie des aveux systématiques de regrets et d'impatience, tant les retrouvailles lui sont précieuses.

Au crépuscule de cet été 1929, Colette se plaît ainsi à évoquer sa « vie physique » qui lui sied tant, le parfum des longues soirées estivales sous la glycine de la terrasse, parmi les amis et les bêtes.

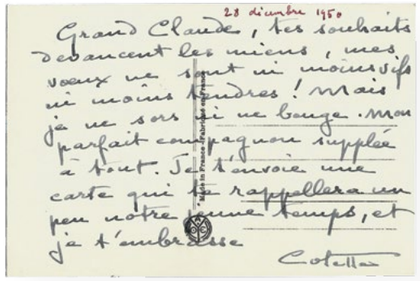
Elle produit son propre vin dans sa propriété de la Treille Muscate, près de Saint Tropez, entre 1926 et 1938.

Transformée en "vigneronne", elle veille avec grand soin au rendement, aux vendanges, se souciant des assemblages adéquats. Comme tout producteur, Colette semble ici avoir une préférence pour sa production viticole.

On retrouve par ailleurs intacte la fascination physique et matérielle qu'exerce sur l'écrivain sa fille unique, Colette de Jouvenel, 16 ans. L'adolescente cultive une apparence et une attitude « à la garçonne », propre aux Années folles.

Provenance :
Bibliothèque Marc Loliée
Collection Galy

Bibliographie :
Lettres à Marguerite Moreno, éd. Claude Pichois, Flammarion, 1959, p. 203-204



« Je t'envoie une carte qui te rappellera un peu notre jeune temps »

12. Sidonie Gabrielle COLETTE

Carte postale autographe signée « Colette » à Claude [Farrère]
S.l.n.d. [Paris, 28 décembre 1950], 1 p. petit in-8°
Date de réception de la carte sans doute inscrite par Farrère

Tendre carte de vœux de l'écrivain à son ami de longue date Claude Farrère

> *« Grand Claude, tes souhaits devancent les miens, mes vœux ne sont ni moins vifs ni moins tendres ! Mais je ne sors ni ne bouge. Mon parfait compagnon suppléé à tout.* ***Je t'envoie une carte qui te rappellera un peu notre jeune temps, et je t'embrasse*** *Colette »*
>
> [Au recto, une reproduction de son portrait par Henri Manuel. Elle entoure le mot « Écrivain » et ajoute ironiquement un point d'exclamation]

Figurant parmi les intimes de Colette, Claude Farrère (1876-1957) lui inspire en 1910 le modèle de Maxime Dufferein-Chautel pour son roman *La Vagabonde*. Tombé sous le charme de Colette à la même époque, Farrère éprouve pour elle des sentiments qui ne sont pas réciproques. L'attachement de l'officier-écrivain demeure sur le long cours. Leur relation d'amitié se transforme progressivement en un amour épistolaire platonique durant leurs vieux jours, jusqu'à la mort de Colette, en 1954.

Son portrait par Henri Manuel (saisi en 1910, l'année de leur liaison manquée) est ainsi un tendre clin d'œil de Colette évoquant leur « jeune temps ».

« Sa fierté nouvelle, qui semblait faire crédit à la prochaine nuit, aux jours suivants, se contentait sans doute des licences d'aujourd'hui »

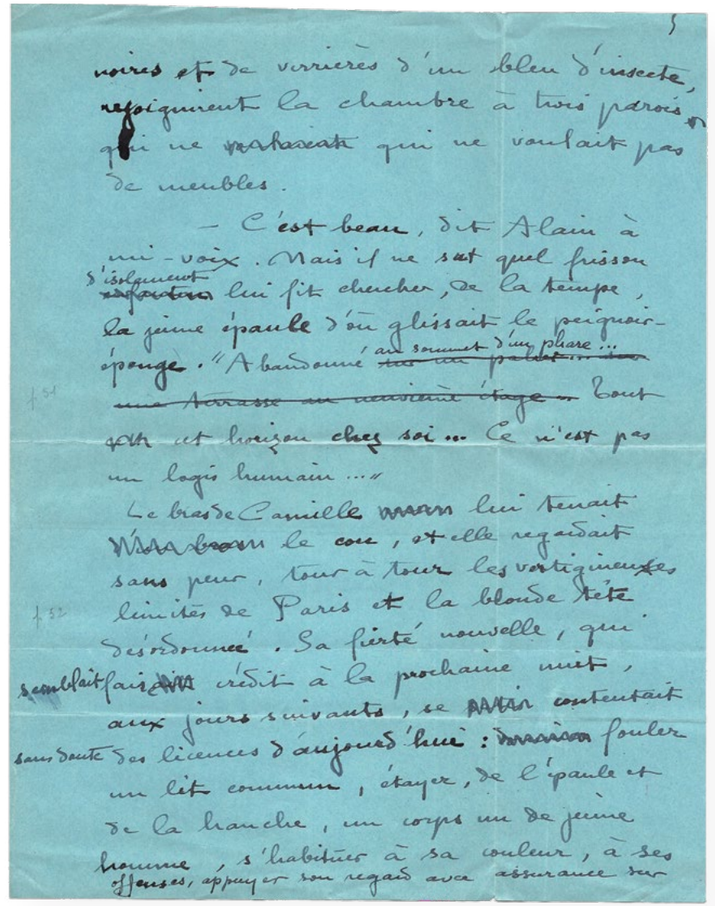
13. Sidonie Gabrielle COLETTE

Manuscrit autographe (fragment) pour *La Chatte*
S.l.n.d [début 1933], 1 p. in-4° sur papier japon bleu pâle
Filigrane "Japon / Barjon / Moirans / Isère"
Décharge d'encre, nombreuses ratures et surcharges de la main de Colette
Pliures, résidus d'onglet au verso, annotations typographiques au crayon

Fragment autographe de premier jet pour *La Chatte*, paru en 1933

> « […] *noires et de verrières d'un bleu d'insecte, rejoignirent la chambre à trois parois qui ne ~~voilaient~~ qui ne voulait pas de meubles.*
> *- C'est beau, dit Alain à mi-voix. Mais il ne sut quel frisson ~~enfantin~~ d'isolement lui fit chercher, de la tempe, la jeune épaule d'où glissait le peignoir-éponge. "Abandonnée sur un palier… ~~sur une terrasse au neuvième étage…~~ au sommet d'un phare… Tout ~~un~~ cet horizon chez soi… Ce n'est pas un logis humain…"*
> *Le bras de Camille lui tenait ~~d'un bras~~ le cou, et elle regardait sans peur, tour à tour les vertigineu~~x~~ses limites de Paris et la blonde tête désordonnée. Sa fierté nouvelle, qui semblait faire~~sait~~ crédit à la prochaine nuit, aux jours suivants, se ~~matin~~ contentait sans doute des licences d'aujourd'hui : ~~dominer~~ fouler un lit commun, étayer, de l'épaule et de la hanche, un corps de jeune homme, s'habituer à sa couleur, à ses offenses, appuyer son regard avec assurance sur* […] »

Ce fragment permet d'observer la lente et laborieuse genèse de ce qui demeure l'un des chefs-d'œuvre de Colette. Celle qui a toujours exprimé le « dur métier d'écrire », à la recherche du « mot meilleur, et meilleur que meilleur », caviarde, parfois plusieurs mots d'affilée. Colette nous plonge au cœur de sa création artistique.
Court roman ou longue nouvelle, *La Chatte* revisite de façon originale et inédite le triangle amoureux faisant d'un animal, Saha, « la chatte », la rivale de Camille dans le cœur d'Alain. Situé au milieu du troisième chapitre, le présent fragment, tinté de sensualité et d'érotisme, correspond aux premiers moments de l'installation du couple dans leur appartement. D'emblée s'exprime le trouble et bientôt le dégoût d'Alain pour ce logis et la présence corporelle de sa compagne à la sensualité débordante.
Seule œuvre de Colette publiée aux édition Grasset, ce fragment, de par ses quelques variantes avec le texte définitif, correspond selon toute vraisemblance à la publication pré-originale dans l'hebdomadaire littéraire illustré *Marianne*, du 12 avril au 7 juin 1933.



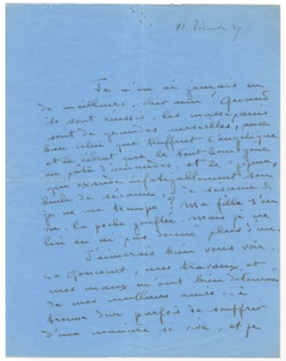
Deux manuscrits de *La Chatte* nous sont parvenus. Le premier, incomplet et de premier jet, est conservé à la BnF sous le dossier R.57846. Il est composé de 53 feuillets bleus ou verts, sur papier japon de chez Barjon. Le présent fragment semble se rattacher à ce corpus. Le second manuscrit, complet de ses 200 feuillets et signé, est sans doute une mise au propre. Il a été vendu par Sotheby's à Londres, le 26 mai 1991.

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
La Chatte, Grasset, 1933, p. 51-52
Le Blé en herbe et autres récits, éd. Claude Pichois et Madeleine Raaphorst-Rousseau, Pléiade, p. 830-831

« Le Goncourt, mes travaux, et mes maux m'ont bien détournée de mes meilleurs amis »

14. Sidonie Gabrielle COLETTE



Lettre autographe signée « Colette » à un ami
["11 décembre 1949" rajouté au crayon d'une autre main], 2 p. in-4° sur papier bleu
Filigrane "Velin Muller – 782 – Paris France"
Traces de pliures inhérentes à la mise sous pli, ancienne trace de trombone en marge supérieure

Tout juste nommée présidente de l'Académie Goncourt, Colette évoque la reprise de l'adaptation théâtrale de *Chéri*

> *« Je n'en ai jamais eu de meilleurs, cher ami ! Quand ils sont réussis, les massepains sont de grandes merveilles, aussi bien celui que truffent l'angélique et le cédrat que le tout homogène en pâte d'amandes, et*
>
> *le "jijoua" qui exsude infatigablement son huile de sésame, de sésame si je ne me trompe ?*
> *Ma fille s'en va, la poche gonflée. Mais je ne lui en ai pas donné plus d'un.*
> *J'aimerais bien vous voir.*
> ***Le Goncourt, mes travaux, et mes maux m'ont bien détournée de mes meilleurs amis**. Je trouve dur parfois de souffrir d'une manière si vive, et je me plie depuis quelques semaines à des bogomoletzeries* [néologisme pour son traitement au sérum de Bogomoletz] *variées, **pour me remettre (?) des répétitions de "Chéri", des visites d'agents théâtraux d'Amérique et d'ailleurs (touchons du bois) et de traducteurs de langue anglaise, qui me découvrent.***
> *Maurice* [son époux Maurice Goudeket] *évolue au milieu de tout cela et se déguise en Protée.*
> *Mais vous viendrez bien, par mauvais temps décembral, manger la soupe à l'oignon de midi, caparaçonnée de gratin ?*
> *Cher ami je vous embrasse, et Maurice est affectueusement à vous.*
> *Colette*
> *P.S. – Je réquisitionnerai Moune !* [surnom de Hélène Jourdan-Morhange] »

La première de la reprise théâtrale de *Chéri* a lieu le 29 octobre 1949 au théâtre de la Madeleine, en présence du président de la République Vincent Auriol. Il s'agit d'une version légèrement remaniée, mise en scène par Jean Wall, avec Jean Marais dans le rôle de Chéri et Valentine Tessier dans celui de Léa de Lonval.
Colette évoque par ailleurs l'Académie Goncourt dont elle est nommée présidente, le 1er octobre 1949 (quatre ans après en avoir été élue membre). Cette présidence devait revenir à Roland Dorgelès, doyen d'élection (élu en 1929), qui se désiste et offre sa place à Colette.

15. Salvador DALÍ

Tirage argentique d'époque par Farabola et enrichi d'une dédicace autographe signée
[Portlligat, 1977], 13,8 x 14,4 cm, angles arrondis
Annotation manuscrite d'une main inconnue au verso :
« Foto dedicada de Dalí en Port Lligat 1977 »

Beau portrait de Dalí en pleine conversation, doublement dédicacé par lui et enrichi d'un dessin original

Nonchalamment assis, vêtu de sa toge blanche, sa célèbre canne à la main, le maître dédicace deux fois « Dalí » de sa main et rend ses hommages à Marta.
Il agrémente sa dédicace d'une petite couronne au-dessus de sa tête. Cette même couronne, au détail près, figure dans son œuvre *La Toile Dalígram* datant de 1972. Celle-ci représente les initiales de Dalí et Gala, son épouse et muse, ainsi que moult symboles se rattachant à la royauté. L'original de l'œuvre est aujourd'hui conservé aux archives de la Fondation Gala-Salvador Dalí à Figueres.

Bel état de conservation

16. Marceline DESBORDES-VALMORE

Poème autographe signé « Mne Valmore Desbordes »
S.l, 15 avril 1841, 3 pp. grand in-4° (20,9 x 26,5 cm)
Quelques décharges d'encre de la main de Desbordes-Valmore, cachet de collection en marge inférieure de la première page

Admirable poème élogieux dédié à son amie Mademoiselle Mars pour sa représentation d'adieux à la Comédie-Française, le 31 mars 1841

Provenant des collections de Saulcy et Marc Loliée

« Quoi ! les Dieux s'en vont-ils, Madame ? et votre France
Verra-t-elle ce soir tomber sans espérance
Sur sa plus chaste idole un envieux rideau,
Comme un voile jaloux sur un divin flambeau ?

Belle ! chaste ! au milieu de la foule idolâtre,
Qui dès l'aube, en silence, erre au pied du théâtre,
Vous voilà toute libre, ô Mars ! et vous parlez ;
Et votre voix vibrante, au fond des cœurs troublés,
Porte l'enchantement, le désir, la mémoire,
Et tout, pour vous répondre, a crié : "Gloire ! gloire !"
En vain — votre sourire, aux anges dévolu,
Vient de dire à la foule : Adieu ! je l'ai voulu.

Et voyez : cent beautés, plus belles de leurs larmes,
Ont arraché leurs fleurs pour en couvrir vos charmes ;
Comme dans la reine inclinant leurs beau corps,
Leurs mains ont frappé l'air d'indicibles transports ;
Et tout ce que l'Europe enferme d'harmonie
Prête à ce dernier soir sa noblesse infinie !
puis, saluant de loin votre front qui rayonne,
Ont fait voler sur vous couronne sur couronne

[…]

On sent que le cœur bat vite
Sous ce corsage enchanteur.
On sent que le Créateur
Avec amour y palpite.
Vous feriez pleurer les cieux,
Quand votre âme souffre et plie
Et votre mélancolie
Désarmerait l'envieux.

Une musique enchantée,
Où vous passez, remplit l'air.
Votre œil noir lance l'éclair
Comme une flamme agitée.
Au bruit ailé de vos pas,
Les âmes deviennent folles,
Et vos mains ont des paroles
Pour ceux qui n'entendent pas.

C'est qu'à votre naissance où dansèrent les fées,
Ces donneuses de charme, à cette heure étouffées,
Chacune, d'un baiser, pénétra vos yeux clos,
Et mena le baptême au doux bruit des grelots.
Elles avaient rompu l'exil et maint obstacle,
Pour unir leur puissance en un dernier miracle
Sur l'enfant demi-nu leur essaim palpita,
Et dans votre âme ouverte, une d'elles chanta.

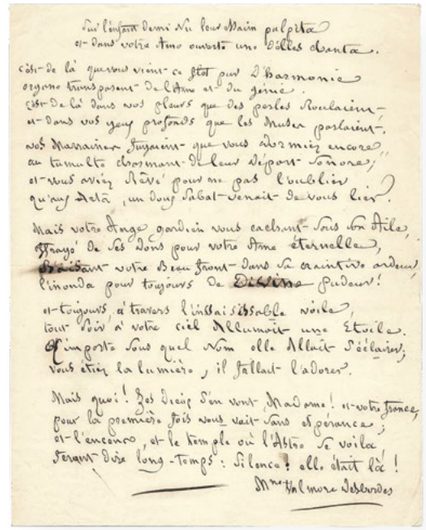
C'est de là que vous vient le flot pur d'harmonie
Organe transparent de l'âme et du génie.
C'est de là, dans vos pleurs, que des perles roulaient,
Et dans vos yeux profonds que les muses parlaient.

[…]

Et toujours, à travers l'insaisissable voile,
Tout soir, à notre ciel, allumait votre étoile.
Qu'importe sous quel nom elle allait s'éclairer ;
Vous étiez la lumière, il fallait l'adorer.

Mais quoi ! les dieux s'en vont, Madame, et notre France,
Pour la première fois a vu sans espérance
Se refermer le temple où l'astre se voila,
Où tout dira longtemps : « Silence, elle était là ! »

M Ne Valmore Desbordes »



Le métier d'acteur de son mari lui permet d'entretenir de nombreux liens avec le monde du théâtre. De la même génération, elle se lie d'amitié avec Mademoiselle Mars (1779-1847), l'une des comédiennes les plus consacrées de son époque. À la parution de son recueil *Les Pleurs*, Marceline lui adresse un émouvant envoi comme preuve d'un indéfectible attachement : « avec une tendresse aussi vraie qu'elle-même, ce sentiment d'admiration pure a versé beaucoup de bonheur sur ma vie. Je ne lui offre que ce qu'elle m'a aidé à deviner ». Le présent poème est dédié à la comédienne à l'occasion de sa représentation d'adieux du 31 mars 1841, à la Comédie-Française (dont elle est sociétaire depuis 1795). Mademoiselle Mars tient pour l'occasion le rôle de Silvia dans *Jeu de l'amour et du hasard*, comédie en trois actes de Marivaux.
Paru en 1843 dans le recueil *Bouquets et prières*, sous le titre « Mademoiselle Mars », la présente version du poème laisse apparaître de nombreuses variantes avec le texte définitif. Outre de nombreux remplacements de mots, Desbordes-Valmore a retiré 12 vers du troisième groupe de vers, 8 vers du quatrième groupe, puis a entièrement retiré le huitain que constituait le neuvième groupe. L'ajout du déterminant au titre signifie-t-il qu'elle en ait fait cadeau à l'intéressée ?
On connaît un autre poème dédié à son amie et portant cependant un titre analogue au présent manuscrit : « À Mademoiselle Mars », publié chez son précédent éditeur Ladvocat, dans son recueil *Élégies et poésies nouvelles* en 1825 (p. 172).

Provenance :
Collection de Saulcy (cachet humide)
Bibliothèque Marc Loliée
Collection H.D.

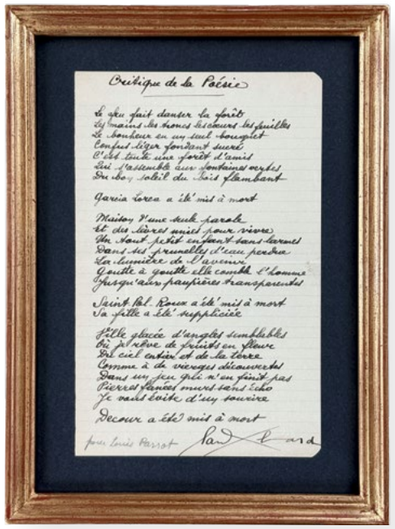
Bibliographie :
Bouquets et prières, éd. Dumont, 1843, p. 199-204

« Garcia Lorca a été mis à mort »

17. Paul ÉLUARD

Poème autographe signé « Paul Eluard »
S.l.n.d [avant 1948], 1 p. in-8° sur papier ligné
Anciennes traces de montage au verso
Encadrement sur-mesure sous verre musée

Célèbre poème dénonçant les exécutions de ses camarades poètes par les milices fascistes et franquistes



« Le feu fait danser la forêt
Les mains les troncs les cœurs les feuilles
Le bonheur en un seul bouquet
Confus léger fondant sucré
C'est toute une forêt d'amis
Qui s'assemble aux fontaines vertes
Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort

Maison d'une seule parole
Et des lèvres unies pour vivre
Un tout petit enfant sans larmes
Dans ses prunelles d'eau perdue
La lumière de l'avenir
Goutte à goutte elle comble l'homme
Jusqu'aux paupières transparentes

Saint-Pol-Roux a été mis à mort
Sa fille a été suppliciée

Ville glacée d'angles semblables
Où je rêve de fruits en fleur
Du ciel entier et de la terre
Comme à de vierges découvertes
Dans un jeu qui n'en finit pas
Pierres fanées murs sans écho
Je vous évite d'un sourire

Decour a été mis à mort

Paul Eluard »

[Éluard rajoute au crayon au coin inférieur gauche :
« Pour Louis Parrot »]

Composé en 1943, ce poème figure parmi les textes les plus engagés d'Éluard. Construit en trois septains octosyllabiques, le poète y intercale, par deux monostiques et un distique aux formules anaphoriques, les noms de ses compagnons mis à mort par les milices franquistes et les occupants allemand. Si les septains encouragent à l'élan de l'imagination, on remarque par contraste la froide simplicité des mots employés pour ses amis suppliciés, suscitant compassion, émotion et colère. Leur progression dramatique, dépourvue de tout pathos, permet à Éluard de nous confronter avec la brutale réalité des crimes de guerre.

D'abord publié dans *Lettres* (1943, juillet, n°4), ce poème vient clôturer le recueil *Le Lit la table*, paru aux Éditions des Trois Collines à Genève en 1944. Il est ensuite publié dans *Poésie 44* (n°20, p. 18-20), puis repris dans *Per Catalunya* (1945, octobre), ainsi que dans *Poésie 39-45, an anthology* (Londres, 1947), avec la traduction anglaise de Roland Penrose en regard du texte français. Il est aussi publié dans *Europe* (1953, juillet-août, p. 91-92, numéro spécial *Paul Éluard*, p. 122).
Dans *Raisons d'écrire*, Éluard apporte quelques éclaircissements sur le cheminement de la publication du poème : « Signés de mon nom, ces poèmes [*L'Aube dissout les monstres*, *Critique de la poésie* et *Enterrar y callar* publiés sous le titre *Trois poèmes* dans *Poésie 44*, n°20, p. 18-20] avaient été confiés à *Poésie 43*, sous l'Occupation. La censure avait interdit leur publication. Transmis à nos amis suisses, ils étaient bientôt publiés dans *Lettres*, *Traits*, dans *Domaine français* et dans *Le Lit la table*, volume de poèmes édité par les éditions des Trois Collines. »
Signalé dans la Pléiade (p. 1630), ce manuscrit laisse apparaître deux variantes avec la version publiée : *Le feu réveille la forêt / Les troncs les cœurs les mains les feuilles* deviennent ainsi *Le feu fait danser la forêt / Les mains les troncs les cœurs les feuilles.*

Une amitié trouvant ses origines pendant de la guerre d'Espagne :
Lecteur à l'Université de Madrid où il fait la rencontre de nombreux poètes espagnols, Louis Parrot (1906-1948) y fait aussi la connaissance de Paul Éluard. Commence alors une profonde amitié entre les deux hommes, marquée par une abondante collaboration artistique. Ils traduisent ensemble *Ode à Salvador Dalí* de Federico Garcia Lorca, parue en 1938. En mai 1944, Parrot publie chez Seghers une monographie sur Éluard, qu'il souhaite pour son ami être le premier numéro de la collection *Poètes d'aujourd'hui*. Parrot se fait aussi le correspondant d'Éluard en Zone libre pendant la guerre de 39-45. Il s'illustre enfin comme écrivain résistant collaborant aux éditions clandestines de Minuit, notamment au travers du recueil *L'Honneur des poètes*.

Provenance :
Louis Parrot
Collection B. & R. Broca

Bibliographie [*voir supra*] :
Œuvres complètes I, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, p. 1221-1222

18. [ÉPURATION] Robert CAPA

« La Tondue de Chartres »
Épreuve gélatino-argentique d'époque
[Chartres, rue Collin-d'Harleville, 16 août 1944], 14,5 x 21,5 cm
(20,3 x 25,3 cm avec marges)
Annotations typographiques d'époque en marge inférieure
Tampon « © Robert Capa » au verso
Beaux contrastes et parfait état de conservation hormis deux légères pliures au coin inférieur droit et à la marge supérieure droite (sans atteinte à l'image)
Encadrement sur-mesure sous verre musée, Marie-Louise vergée noire, cadre doré

Rare épreuve d'époque de la « Tondue de Chartres », l'un des chefs-d'œuvre de Capa

Ce célèbre tirage est sans doute le plus emblématique de l'épuration à la Libération en France pendant l'été 1944. Robert Capa est à cette époque photographe de presse embarqué au sein de la 7e division blindée américaine pour couvrir l'avancée des alliés. Stationné à Chartres le 16 août, il repère une jeune femme, Simone Touseau, 23 ans, le crâne rasé et le front marqué au fer rouge.
C'est dans la cour de la Préfecture improvisée en lieu d'exécution publique et dont on peut distinguer l'entrée en arrière-plan, que Simone et dix autres femmes ont été quelques instants plus tôt suppliciées et humiliées par un tribunal populaire improvisé.

Livrée à la vindicte, la jeune femme est amenée chez elle dans une marche honteuse, encadrée par la foule, à travers les rues de la ville. Placé au même moment en avant du cortège et au milieu de la chaussée, Capa saisit l'évènement rue Collin-d'Harleville. L'utilisation par le photographe d'une focale grand angle ou 55 mm lui permet, en plus d'embrasser toute la scène, d'obtenir une ligne de fuite accentuée dans laquelle les immeubles se superposent à la foule emmenée par une pulsion de vengeance collective.

Avec pour seul et unique rempart contre la haine son nourrisson Catherine dans les bras, née trois mois plus tôt de sa relation avec un soldat allemand, Simone est au surplus accusée de collaboration et de la dénonciation de cinq habitants de son quartier de la rue de Beauvais où elle vit avec ses parents. Son père Georges Touseau marche au-devant d'elle, un baluchon dans la main gauche, tandis que l'on peut tout juste distinguer derrière lui Germaine, la mère de Simone, tondue elle aussi.
Les deux femmes sont incarcérées à la prison de Chartres le 6 septembre suivant, puis au camp de Pithiviers dans le Loiret. Georges Touseau, présenté « comme un brave homme qui ne sait pas tenir les femmes de sa maison » est lui laissé libre. Les deux femmes sont libérées en 1946. Simone est par la suite condamnée à dix ans d'indignité nationale mais dispensée d'interdiction de séjour. Elle meurt en 1966, à l'âge de 44 ans.

En capturant ce moment d'humiliation, Capa restitue au premier plan la pulsion scopique dont la foule semble animée. Souvent confronté à des scènes de violences extrêmes comme que reporter de guerre, le photographe prend ici un tournant particulier, car si l'image ne représente pas la violence du champ de bataille même, elle incarne dans le sens le plus cru une vengeance populaire déjà consommée. Capa révèle avec virtuosité cette tendance humaine qui irrésistiblement cherche à voir, observer et se nourrir des scènes de souffrance.
Fondée en 1947 par un groupe restreint de photographes (dont Robert Capa), l'agence Magnum Photos visait à leur permettre de conserver un contrôle total sur les droits de leurs images. La présente épreuve, portant le tampon « © Robert Capa » au verso sans mention de l'agence « Magnum Photos », est donc antérieure à sa fondation, ce qui en fait l'un des rarissimes tirages d'époque.

Œuvre majeure tant pour sa dimension historique que pour sa composition, « La Tondue de Chartres » figure parmi les photographies les plus marquantes du XXe siècle et demeure inaliénable du récit national français.

Provenance :
Collection particulière

Iconographie :
Life, 4 septembre 1944, p. 21

« Celle qui ressemble aux morts / Qui sont morts pour être aimés »

19. [ÉPURATION] Paul ÉLUARD

Poème autographe signé « Paul Eluard »
S.l.n.d. [1944], 1 p. in-4° sur papier quadrillé à l'encre bleue
Manuscrit de travail avec caviardages et corrections

Bouleversant poème, l'un des plus célébrés d'Éluard, composé en réaction au supplice des femmes tondues pendant l'épuration à la Libération de la France, à l'été 1944

« En ce temps…

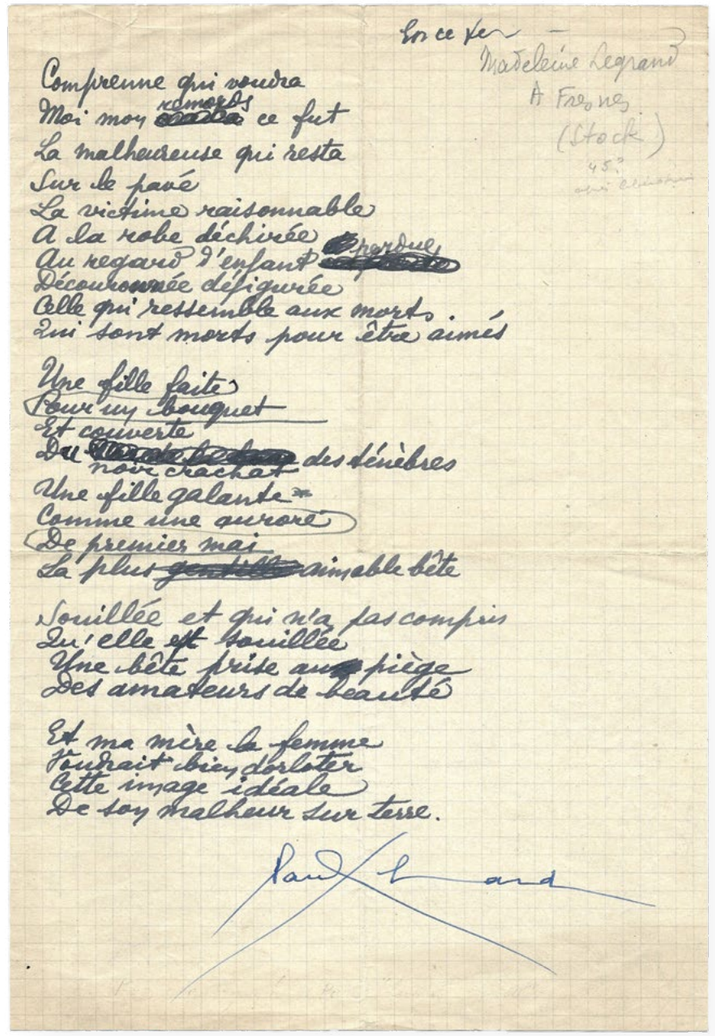
Comprenne qui voudra
Moi mon remords ce fut
La malheureuse qui resta
Sur le pavé
La victime raisonnable
À la robe déchirée
Au regard d'enfant perdue
Découronnée défigurée
Celle qui ressemble aux morts
Qui sont morts pour être aimés

Une fille faite
Pour un bouquet
Et couverte
Du noir crachat des ténèbres
Une fille galante
Comme une aurore
De premier mai
La plus aimable bête

Souillée et qui n'a pas compris
Qu'elle est souillée
Une bête prise au piège
Des amateurs de beauté

Et ma mère la femme
Voudrait bien dorloter
Cette image idéale
De son malheur sur terre

Paul Éluard »



En dénonçant par le verbe le traitement réservé aux femmes tondues, cibles d'un patriotisme de la dernière heure et parfois opportuniste, Éluard nous plonge sans détour dans la violence extra-judiciaire de l'épuration.

Il explique dans *Raisons d'écrire* les causes qui le poussèrent à la composition de ce poème : « Réaction de colère. Je revois, devant la boutique d'un coiffeur de la rue de Grenelle, une magnifique chevelure féminine gisant sur le pavé. Je revois des idiotes lamentables, tremblant de peur sous les rires de la foule. Elles n'avaient pas vendu la France et elles n'avaient souvent rien vendu du tout. Elles ne firent, en tout cas, de morale à personne. Tandis que les bandits à face d'apôtre, les Pétain, Laval, Darnand, Déat, Doriot, Luchaire, etc. sont partis. Certains même, connaissant leur puissance, restèrent tranquillement chez eux, dans l'espoir de recommencer demain. »

Éluard met donc sa gloire à contribution avec ce texte inouï, à la postérité immense, sobrement intitulé « Comprenne qui voudra ». Comme l'expliquent Olivier Barbarant et Victor Laby, le poète « donne ainsi aux 'tondues' le statut d'une Thisbé ou d'une Juliette : celui de l'amoureuse condamnée à aimer malgré les lois des hommes et la haine de la société » (*Paul Éluard, comme un enfant devant le feu*, éd. Seghers, p. 236). Car c'est bien l'amour incarné par celle qui est « souillée », qui prévaut pour Éluard, par-delà la violence. Face à la meute, le poète tente de rendre sa dignité à « la victime raisonnable ».

Le poème est publié pour la première fois en une des *Lettres française*, 1944, 2 décembre, n°32. Il parait ensuite le 15 décembre dans son recueil de poèmes clandestins *Au Rendez-vous allemand*, aux Édition de minuit (p. 42).

Bien des années plus tard, dans une séquence télévisuelle d'anthologie, Georges Pompidou cite avec émotion et justesse quelques-uns des vers du poème alors qu'il est interrogé en conférence de presse au sujet du suicide de l'enseignante Gabrielle Russier, trainée dans la boue pour avoir eu une relation amoureuse avec l'un de ses élèves de lycée. Dans une réponse maitrisée au journaliste Jean Michel Royer de RMC, il explique : « Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai pensé d'ailleurs sur cette affaire. Ni même ce que j'ai fait. Quant à ce que je j'ai ressenti, comme beaucoup, eh ! bien 'Comprenne qui voudra / Moi, mon remords ce fut / […] la Victime raisonnable / Au regard d'enfant perdue / […] Celle qui ressemble aux morts / Qui sont morts pour être aimés… C'est du Éluard » (ORTF, 22 sept. 1969). Lui-même grand amateur de poésie, Pompidou fait paraître en 1961 ce poème dans son *Anthologie de la Poésie Française* (éd. Hachette, 1961, p. 482-483, de l'incipit jusqu'à « La plus aimable bête… »).

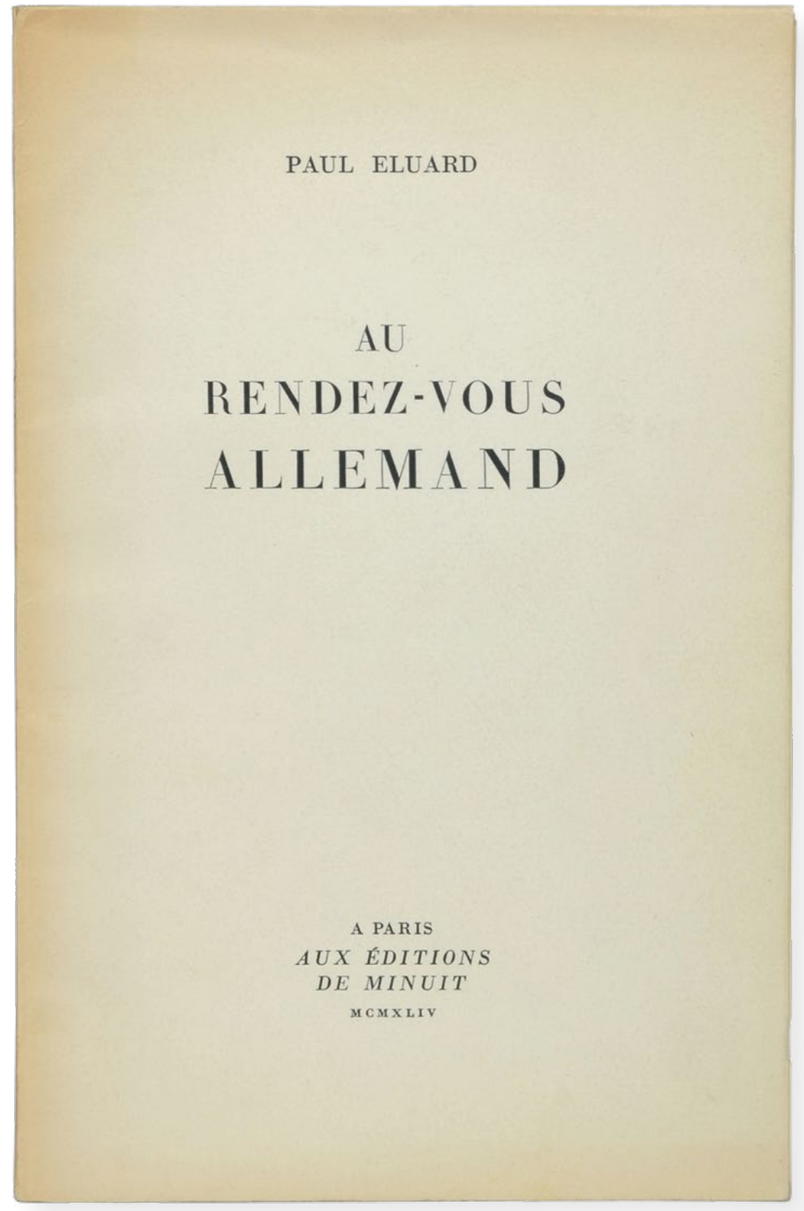
En tête du présent manuscrit, Éluard a écrit les mots : « En ce temps… » ; l'inscription sera développée dans l'édition du recueil : « En ce temps-là, pour ne pas châtier les coupables, on maltraitait des filles. On allait même jusqu'à les tondre. ».

Un autre manuscrit de ce poème, provenant du fonds J. Trutat, est conservé à la BnF (réf. n°46770372).

On joint :
- *Au rendez-vous allemand*, Paris, Éditions de Minuit, 15 décembre 1944, dans lequel figure le présent poème en page 42. Édition originale, exemplaire du tirage ordinaire sur papier satiné (après 120 ex. sur pur fil). Illustré en frontispice de la reproduction au trait d'un burin de Pablo Picasso. Exemplaire broché, tel que paru, en bel état, couverture très légèrement jaunie en marge.
- Un ensemble de huit photographies en tirage de presse (18 x 24cm chaque, tampon de l'agence L.A.P .I. au verso pour la plupart) de à la Libération de Paris (19 - 26 août 1944). L'une d'entre elles figure une femme tondue, encerclée par la foule et marquée d'une croix gammée sur le front. Plusieurs de ces clichés ont été reproduits dans *Libérez Paris !*, Michel Lefebvre & Claude Maire, éditons de La Martinière, 2014.

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie [*voir supra*] :
Œuvres complètes I, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, p. 1261



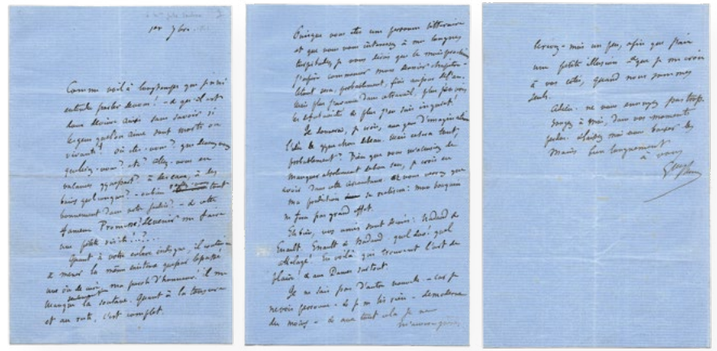
« Vous verrez que ma prédiction se réalisera :
mon bouquin ne fera pas grand effet »

20. Gustave FLAUBERT

Lettre autographe signée « Gve Flaubert » à Paule Sandeau
[Croisset], 1er 7bre [septembre 1861], 3 p. in-8° sur vergé bleu à l'encre noire
Ancienne trace d'onglet sur la quatrième page, infimes corrosions d'encre sans perforation
Traces de pliures inhérentes à la mise sous pli d'époque

Menant une vie monacale à Croisset, Flaubert évoque la rédaction du quatorzième chapitre de *Salammbô* et se languit de revoir sa correspondante

« Comme voilà longtemps que je n'ai entendu parler de vous ! – & qu'il est doux de vivre ainsi sans savoir si les gens qu'on aime sont morts ou vivants ? ! Où êtes-vous ? Que devenez-vous que lisez-vous ? etc. ? Allez-vous en vacances qque part ? à des eaux, à des bains quelconques ? – Ou bien ~~êtes-vous~~ restez-vous tout bonnement dans votre jardin ? – & cette fameuse Promesse de venir me faire une petite visite !..?…
Quant à votre esclave indigne, il continue à mener la même existence que par le passé une vie de curé, ma parole d'honneur ! Il me manque seulement la soutane. Quant à la tonsure et au reste, c'est complet !
Puisque vous êtes une personne littéraire et que vous vous intéressez à mes longues turpitudes, je vous dirai que le mois prochain j'espère commencer mon dernier chapitre. – Le tout sera, probablement, fini au Jour de l'An. Mais plus j'avance dans ce travail, plus j'en vois les défectuosités & plus j'en suis inquiet. Je donnerai, je crois, aux gens d'imagination l'idée de qque chose de beau. *Mais ce sera tout, probablement ? Bien que vous m'accusiez de manquer absolument de bon sens, je crois en avoir dans cette circonstance. Or vous verrez que ma prédiction ~~sera~~ se réalisera : mon bouquin ne fera pas grand effet.*
Eh bien, vos amis sont décorés : Nadaud & Énault. Énault & Nadaud [Le chansonnier Gustave Nadeau (1820-1893) ; pour Louis Énault. Ils fréquentaient sans doute le salon de Paule Sandeau]. *Quel duo ! quel attelage ! En voilà qui trouvent l'art de plaire ! – & aux Dames surtout.*
Je ne sais pas d'autre nouvelle. – car je ne vois personne & je ne lis rien – de moderne du moins – & avec tout cela je ne m'amuse guère.
Écrivez-moi un peu, afin que j'aie une petite illusion – & que je me croie à vos côtés, quand nous sommes seuls.
Adieu. Ne vous ennuyez pas trop.
Songez à moi, dans vos moments perdus. & laissez-moi vous baiser les mains *bien longuement*
À vous
Gve Flaubert »



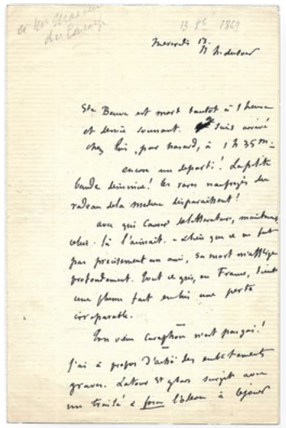
Flaubert termine son quatorzième chapitre le 19 novembre 1861, comme il l'évoque dans sa lettre à Jules Duplan à la même date. C'est en réalité l'avant dernier chapitre de *Salammbô* et non le dernier (qui est un épilogue). Le roman, qui parait chez Michel Lévy frères le 24 novembre 1862, connaît un succès immédiat auprès du grand public. En dépit des réserves émises par Sainte-Beuve, Flaubert reçoit de nombreux encouragements de ses confrères parmi lesquels George Sand, Hector Berlioz ou Victor Hugo, lequel lui écrit depuis Hauteville-House, le 6 décembre : « Je vous remercie de m'avoir fait lire Salammbô. C'est un beau, puissant et savant livre. […] Vous avez ressuscité un monde évanoui, et à cette résurrection surprenante vous avez mêlé un drame poignant […] »
Flaubert entretient une riche correspondance avec le couple Sandeau jusqu'à sa mort, en 1880. On ignore si Paule Sandeau et Flaubert furent amants. Les formules équivoques employées dans cette lettre pourraient ne laisser aucun doute si l'on ne connaissait le ton séducteur de l'écrivain auprès de la gente féminine.
Maxime Du Camp, ami de jeunesse et intime de Flaubert, adresse une lettre à ce dernier quelques jours plus tôt, le 5 août 1861 : « J'ai vu plusieurs fois la mère Sandeau avant mon départ [pour Baden-Baden] : elle a vraiment beaucoup d'affection pour toi, et elle m'a touché, elle a remué mon vieux cœur par la bonne façon dont elle parle de toi. Elle est bien bonne femme, douce et serviable ; mais je suis de ton avis, il y a ce sacré nez ; depuis que tu m'en as parlé, il me semble plus long qu'autrefois. Je crois que cela lui ferait plaisir de casser une croûte de sentiment avec toi. Baste ! fais un effort et casse-là, nez en plus ou nez en moins, qu'est-ce que cela fait ? Baise-la en levrette, le chignon cachera le pif. »
(Pléiade III, Appendice I, p. 840).

Provenance :
Paule Sandeau
Puis Alidor Delzant, qui témoigna par écrit : « Ces lettres m'ont été confiées par Madame Jules Sandeau quelques jours avant sa mort. Paris, 20 avril 1885. A.D. »
Puis M.L.M

Bibliographie :
Revue de Paris, publ. par A. Dorderet, 15 juillet 1919, p. 236-237
Œuvres complètes, éd. L. Conard, Paris, T. IV, p. 446-447
Correspondance, éd. J. Bruneau, Pléiade, t. III, p. 173-174

« Encore un de parti ! La petite bande diminue !
Les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent ! »

21. Gustave FLAUBERT



Lettre autographe signée « ton Gve Flaubert » à Maxime Du Camp
[Paris, 13 octobre 1869], 2 p. in-8° sur vergé beige, à l'encre noire
Infime déchirure au coin supérieur droit du second feuillet, sans atteinte au texte

Flaubert annonce la mort de Sainte-Beuve, survenue le jour même

La plus importante des onze lettres de Flaubert à Du Camp encore en mains privées

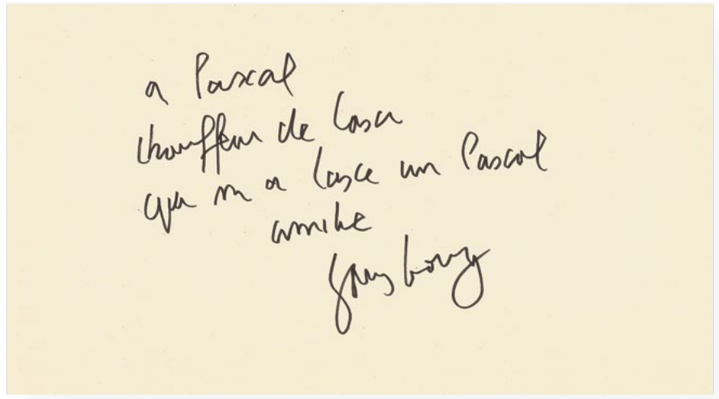
« ***Sainte-Beuve est mort tantôt à 1 heure et demie sonnant***. *Je suis arrivé chez lui, par hasard, à 1 h. 35.*
Encore un de parti ! La petite bande diminue ! Les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent !
Avec qui causer de littérature, maintenant ? Celui-là l'aimait. Et bien que ce ne fût pas précisément un ami, sa mort m'afflige profondément. Tout ce qui, en France, tient une plume, fait en lui une perte irréparable.
--
Ton vieux Caraphon[1] *n'est pas gai !*
--
J'ai, à propos d'Aïssé, des embêtements graves. ***Latour-Saint-Ybars***[2] ***surgit avec un traité et force l'Odéon à le jouer avant la mère Sand***[3]. *Or, comme Le Bâtard*[4] *fait de l'argent, et que L'Affranchi ne sera pas représenté avant le commencement de décembre, cela rejette Aïssé je ne sais quand*[5]. *Rien n'est encore absolument décidé. Mais je suis contrarié à cause du petit Philippe*[6].
Le retard de la pièce entraîne celui du volume de vers[7]*, etc., etc.* ***Quoique je n'aie rien à te dire, j'éprouve un besoin démesuré de te voir et d'embrasser mon vieux Max.***
Amitiés au Major ; tendresses au Mouton[8].
Ton Gve Flaubert
Rue Murillo, 4, parc Monceau. »

[1] Maxime Du Camp avait ainsi surnommé Flaubert durant leur voyage en Orient
[2] Isidor Latour, dit Latour-Saint-Ybars, fera jouer sa pièce *L'Affranchi* au théâtre de l'Odéon du 19 au 27 janvier 1870.
[3] Allusion à la pièce *L'Autre* de George Sand, dont la création a lieu au théâtre de l'Odéon le 25 février 1870.
[4] *Le Bâtard*, comédie en 4 actes d'Alfred Touroude, créé au théâtre de l'Odéon le 18 septembre 1869.
[5] *Mademoiselle Aïssé*, drame en cinq actes de Louis Bouilhet, sera finalement joué au théâtre de l'Odéon le 6 janvier 1872.
[6] Philippe Leparfait, fils adoptif et héritier de Louis Bouilhet.
[7] *Dernières chanson* de Louis Bouilhet, recueil de poésies posthumes avec une préface de Flaubert, publié chez Michel Lévy en 1872.
[8] « Major » (Émile Husson) et « Mouton » (Adèle Husson), les grands amis de Maxime. On recense 38 lettres de Flaubert adressées à son ami Maxime Du Camp, dont 24 sont aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut. Une copie de cette lettre, d'une main inconnue, figure dans le fonds Lovenjoul (A.V, f°308).

Flaubert eut de tout temps une haute considération pour Sainte-Beuve et ce, même au-delà des quelques réserves émises par le critique à la parution de *Salammbô*, sept ans plus tôt : « C'est donc un tour de force complet qu'il a prétendu faire, et il n'y a rien d'étonnant qu'il y ait, selon moi, échoué. » (*Le Constitutionnel*, 8-22 déc. 1862). Celui qu'il appelait révérencieusement « Maitre » devait être pour Flaubert sinon le dédicataire, l'un des lecteurs privilégiés de son prochain roman, comme il le confie le lendemain dans une lettre sa nièce Caroline : « J'avais fait *L'Éducation sentimentale*, en partie pour Sainte-Beuve. Il sera mort sans en connaître une ligne ! » (*Corr.*, Pléiade, t. IV, p. 112-113).

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Œuvres complètes, éd. L. Conard, Paris, T. IV, p. 77-78
Correspondance, éd. R. Descharmes, Le Centenaire, t. III, n.I, p. 223 [« autographe non retrouvé »]



22. Serge GAINSBOURG

Pièce autographe signée « Gainsbourg »
S.l.n.d. [années 1980], 1 p. in-folio 15,5 x 29,5 cm) oblongue sur papier beige
Encadrement sur-mesure sous verre musée, Marie-Louise noire à double fond, baguette dorée

Superbe et imposante dédicace de Gainsbourg

> *« A Pascal, chauffeur de taxi qui m'a taxé un Pascal.*
> *Amitiés*
> *Gainsbourg »*

Jouant sur les mots en évocation au billet de 500 francs, Gainsbourg utilise l'allitération sur la lettre « X », si caractéristique de son répertoire, créant ici un parallèle entre taxi et taxé.

Provenance :
Villanfray, 25 mai 2018, n°100 [collection gainsbourienne]

23. Serge GAINSBOURG

Manuscrit autographe en premier jet d'une chanson inédite
S.l.n.d. [Paris, début 1990], 3 p. in-4° sur papier filigrané, chacune foliotée par Gainsbourg
Petits trous d'agrafes aux deux coins supérieurs, légère brûlure de cigarette au verso du troisième feuillet

Manuscrit en premier jet d'une chanson destinée à l'album *Variations sur le même t'aime* et demeurée inédite

Au cœur du processus créatif de Gainsbourg

« Hey Hey Mister Rain

?
~~*J'ai de la peine*~~
~~*Je sens o je sens et le sang*~~
~~*qui se glace dans mes veines*~~

a1
Dansant sous la pluie
Je me dis
demain sera un jour nouveau
~~*puisqu'il est parti*~~
a2
entre moi et lui
C'est fini
Mais après l'orage peut-être qu'il fait beau

b1
Quelques éclairs
Et tout ~~*devient c*~~ *s'éclaire*
J on réalise ~~*que j'ai*~~ *qu'on a tout faux*

c1
C'est à la vie
À la mort
C'est pas vrai mais j'y crois encore

Refrain page 3

Hey Hey /
Mister rain
Hello
mister rain
Tout là-bas s[e] *dessine un arc en ciel*

Refrain
Hey hey ~~*adieu*~~ *mister rain*
~~*plus de peine à nouveau*~~
Hello
Mister rain
Au loin je vois déjà le soleil ~~*arc en ciel*~~
~~*Soleil*~~ *»*

Composée pour l'album *Variations sur le même t'aime*, *Hey Mister Rain* est l'une des chansons retoquées par Vanessa Paradis et Franck Langolff, au même titre que *Lolita Blues* et *Zoulou*. Le premier couplet, nettement plus sombre que tout le reste du texte, a été entièrement barré par Gainsbourg et ne figure pas sur la mise au propre (d'une autre main) jointe avec le manuscrit. Le dernier couplet n'apparaît pas.

Sur l'album *Variations sur le même t'aime*, voir fiche suivante.

24. Serge GAINSBOURG

Manuscrit autographe en premier jet avec de nombreuses variantes inédites
S.l.n.d. [Paris, début 1990], 3 p. in-4° sur papier filigrané, chacune foliotée
Une page suppl. de la main de Gainsbourg pour l'élaboration des couplets
Mise au propre sur deux feuillets (de la main de Franck Langolff ?)

Gainsbourg remixe Rimbaud

Manuscrit complet et en premier jet de *Ophélie*, cinquième titre de l'album *Variations sur le même t'aime*, interprété par Vanessa Paradis

« Oh j'aimerais tant
Me noyer dans l'étang
Comme Ophélie
Oublier le temps
Me laisser glisser sans
Penser l'oubli

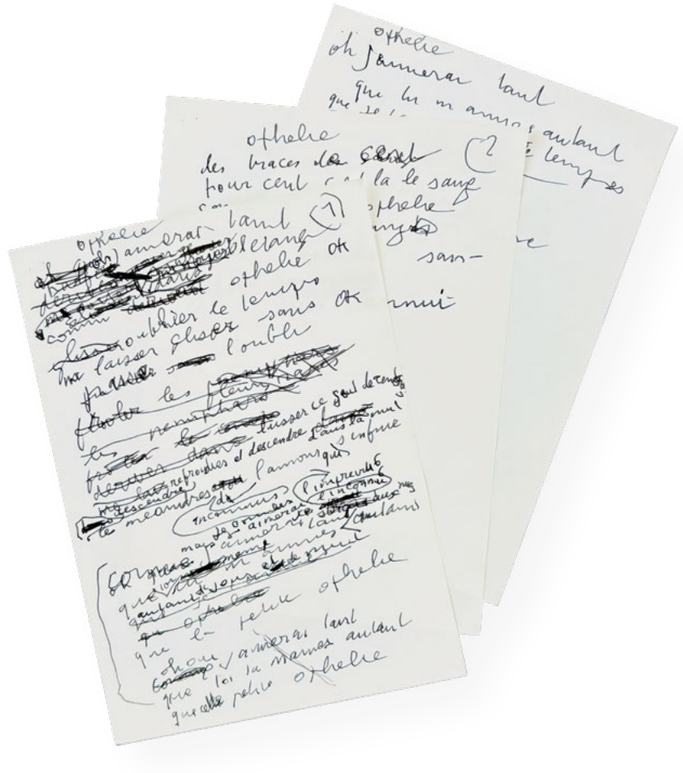
Laisser ce goût de cendres
Refroidies et descendre dans la nuit
Les méandres inconnus
De l'amour qui s'enfuit
Mais j'aimerais l'inconnu de l'imprévu

Moi j'aimerais tant
Que tu m'aimes autant
Jour et nuit
Que la [belle] *Ophélie*

Dérivant tombée des nues
Frôler les nénuphars
[Toutes les plantes rares]
Comme [la blanche]
Ophélie… Ophélie

Des traces de cent
pour cent c'est là le sang
Comme celui d'Ophélie
Se ronger les sangs
À quoi bon les san-
glots dans l'ennui

J'aimerais tant
Que tu m'aimes autant
Que je t'aime moi-même et le temps
[Qui] *de temps en temps*
Efface le présent
Pour être plus sur
[Du passé] *du futur »*



Fruit d'une audacieuse collaboration entre Vanessa Paradis (chant), Serge Gainsbourg (paroles) et Franck Langolff (musique), l'album *Variations sur le même t'aime* est enregistré entre février et avril 1990 dans les Studios Guillaume Tell à Paris. Dans une interview au journal télévisé de TF1 du 27 mai, Gainsbourg explique avoir « craché les lyrics en huit jours, c'est pour ça que je dis Paradis c'est l'Enfer, mais c'était infernal, j'ai failli en crever ». Sorti le 28 mai 1990, l'album est un immense succès. Certifié disque d'or et de platine, il s'écoule à 400.000 exemplaires. Gainsbourg s'éteint neuf mois plus tard.

Un ultime hommage à Rimbaud :
Gainsbourg n'a jamais caché sa fascination pour le natif de Charleville-Mézières. De même que la poésie de Baudelaire ou de Verlaine, les textes de Rimbaud ont de tout temps infusé dans l'imaginaire du chanteur-compositeur. Ainsi l'exprime-t-il dans ses *pensées :* « Je vais essayer de rejoindre Rimbaud, je veux l'approcher… Un jour je le retrouverai, quelque part en Abyssinie, où il faisait le trafic des armes et de l'or… ».
Dans ce cinquième titre de l'opus, l'*Ophélie* de Rimbaud se profile aisément en filigrane. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Gainsbourg éprouve le thème du personnage de *Hamlet*. On se souvient de sa chanson *La Noyée* qu'il ne chantera qu'une seule fois, le 4 novembre 1972, dans l'émission « Samedi Loisirs ».
Ici, les très nombreuses ratures et corrections témoignent d'une recherche des mots qui, indéniablement, n'a pas été ici aussi fluide que pour les autres titres de l'album. Gainsbourg hésite, se reprend, cherche la bonne sonorité. Si le défi est de taille, son pastiche de Rimbaud se révèle être un parangon de la réécriture, caractéristique de ses textes les plus iconiques composés en hommage à ses idoles maudites.

25. Théophile GAUTIER

Poème autographe signé « Théophile Gautier »
« [Paris], ~~10 Xbre~~ [décembre] [185]~~1~~ », 2 p. in-8° (texte sur les 1ᵉ et 4ᵉ pages)
En-tête de la *Revue de Paris* – 10 rue du Bouloi
Quelques taches et décharges d'encre, quatre mots caviardés par Gautier

Admirable poème consacrant l'art poétique de Théophile Gautier, paru dans la première édition de son recueil *Émaux et camées*

« Gautier, c'est l'amour exclusif du Beau, avec toutes ses subdivisions, exprimé dans le langage le mieux approprié » (Charles Baudelaire, *L'Art romantique*)

« Cærulei oculi

Une femme mystérieuse,
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout, silencieuse,
Auprès des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète,
Mêlent à leur azur amer,
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles,
Une grâce triste sourit ;
Les pleurs mouillent les étincelles
Et la lumière s'attendrit ;

Et leurs cils comme des mouettes
Qui rasent le flot aplani,
Palpitent, ailes inquiètes,
Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde,
Où dort plus d'un trésor coulé,
On y découvre à travers l'onde
La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre,
Parmi l'algue et le goëmon,
Luit la perle de Cléopâtre
Prés de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée
Dans la ballade de Schiller,
Sans qu'un plongeur l'ait ramassée,
Y jette encor son reflet clair.

Un pouvoir magique m'entraîne
Vers l'abîme de ce regard,
Comme au sein des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence
D'un irrésistible désir,
Comme le blond guerrier s'élance
Vers l'ombre impossible à saisir

Montre son sein, cachant sa queue,
La sirène amoureusement
Fait ondoyer sa blancheur bleue
Sous l'émail vert du flot dormant.

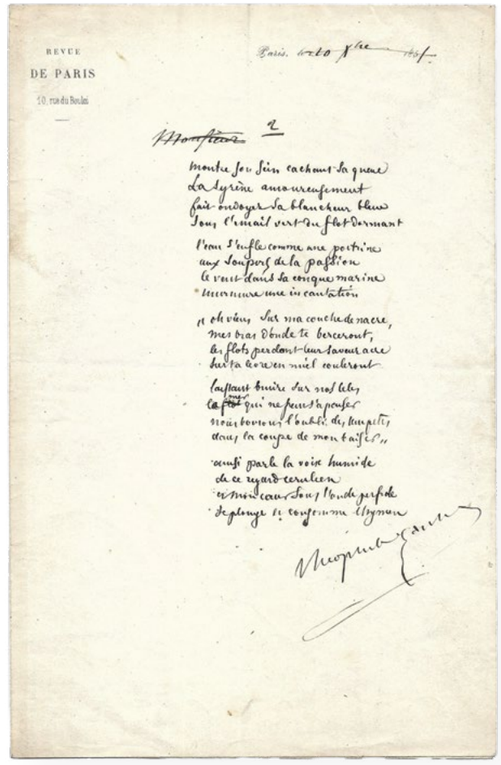
L'eau s'enfle comme une poitrine
Aux soupirs de la passion ;
Le vent, dans sa conque marine,
Murmure une incantation.

« Oh ! viens sur ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'enlaceront ;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta lèvre, en miel couleront.

« Laissant bruire sur nos têtes,
~~Le Flot~~ La mer qui ne peut s'apaiser,
Nous boirons l'oubli des tempêtes
Dans la coupe de mon baiser. «

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruléen,
Et mon cœur, sous l'onde perfide,
Se noie et consomme l'hymen.

Théophile Gautier »



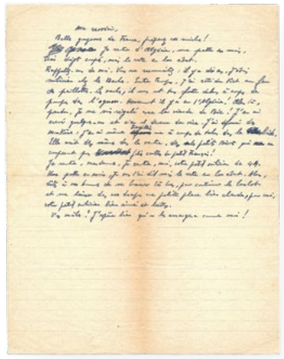
Resté inédit à Claudine Gothot-Mersch, ce manuscrit autographe est le plus ancien connu pour ce poème qui, selon toute vraisemblance, servit à sa première parution dans la *Revue de Paris* du 1ᵉʳ janvier 1852. Nombreuses sont les variantes avec le texte paru la même année dans la première édition du recueil *Émaux et camées*. On relève notamment « Comme le blond guerrier s'élance » qui devient « Au milieu du gouffre s'élance » (str. 9,c), ou « Sur ta lèvre, en miel couleront » qui devient « Sur ta bouche, en miel couleront » (str. 12,d). En outre, le poète se reprend sur le vers « ~~Le Flot~~ La mer qui ne peut s'apaiser » (str. 13,b) afin d'éviter une répétition avec le troisième vers de la strophe précédente. L'essentiel des poèmes figurant *Émaux et camées* sont construits en quatrains octosyllabiques ; « Cærulei oculi » ne fait pas exception à cette règle métrique.

Le poète célèbre ici la beauté envoûtante des yeux d'une femme qu'il décrit comme source inépuisable de fascination. Le terme «caerulei», renvoyant au bleu profond, confère à ces yeux une dimension céleste et divine. Fidèle à son esthétique qui préfigure le Parnasse, Gautier place le regard au cœur de l'œuvre comme un symbole de l'art pur et irrésistible, éloigné de toute moralité.

Bibliographie :
Revue de Paris, 1ᵉʳ janvier 1852, p. 130-132
Émaux et camées, éd. Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, 1981, p. 55-57

« Il y a dix ans, j'étais milicien chez les Boches.
Entre temps, j'ai rôti du Viet au feu des paillottes »

26. Jean GENET



Manuscrit autographe en premier jet
S.l.n.d [c. 1955], 1/2 p. in-4° à l'encre bleue sur papier ligné
Quelques repentirs par l'auteur

Plaidoyer anticolonialiste ultraviolent et provocateur sur fond de guerre d'Algérie, semblant se rattacher à un dialogue primitif de sa pièce *Les Paravents*

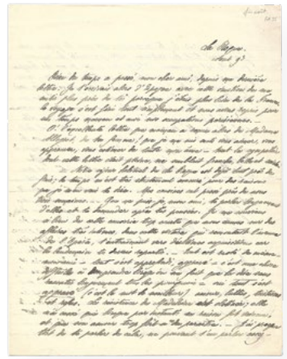
> *« Me revoici,*
> *Belles gonzesses de France, préparez vos miches !*
> *~~J'ai je rentre~~ Je rentre d'Algérie, une patte en moins, trois doigts coupés, mais le reste en bon état.*
> *Rappellez-vous* [sic] *de moi. Vous me reconnaîtrez : il y a dix ans, j'étais milicien chez les Boches. Entre temps, j'ai rôti du Viet au feu des paillottes. Les vaches, ils nous ont tous foutu dehors à coup de pompes dans l'ognon. Heureusement il y a eu l'Algérie ! Alors là, pardon, je me suis régalé avec la viande de Bic ! J'en ai crevé quelques-uns et c'en est devenu du vice. J'ai défoncé des moukères : J'en ai même ~~défoncé~~ travaillé une à coup de talons dans le ~~bide~~ bide. Elle avait deux mômes dans le ventre, deux sales petits Bicots qui ~~ne~~ ne couperont pas ~~les couilles~~* [les] *jolies couilles de petit Français !*
> *Je rentre, mesdames, je rentre, moi, votre petit milicien de 44.*
> *Une patte en moins, je vous l'ai dit mais le reste en bon état. Alors, dites à vos hommes de se barrer là-bas, pour continuer le boulot et me laisser dans vos draps une petite place bien chaude, pour moi, votre petit milicien bien aimé et boiteux.*
> *Vos mâles ? J'espère bien qu'on les arrangera comme moi ! »*

Ce texte semble se rattacher à la pièce *Les Paravents* (représentée pour la première fois le 16 avril 1966 au théâtre de l'Odéon). Si le manuscrit complet de l'œuvre, tel qu'on le connaît, a été rédigé en 1961, on sait toutefois que les premières ébauches furent composées dès 1955. Genet procède à de profonds remaniements et cette séquence, monologue d'un colon, a sans doute été écartée. Le texte, volontairement provocateur, incarne ici plus que jamais la transgression morale, intellectuelle et sexuelle de son auteur. Fortement engagé en faveur de l'anticolonialisme, Genet exprime sa position non seulement au travers de son œuvre mais aussi par le combat politique. Il prend ainsi violemment position contre la France pendant la guerre d'Algérie et plaide plus généralement la cause des indépendances.

Texte inédit.

« Je m'effraie de voir combien une femme peut se mentir »

27. André GIDE



Lettre autographe signée « André Gide » à Élie Allégret
La Roque, [fin] août [18]93, 3 pp. in-4° sur papier vergé crème finement ligné
Filigrane « Original Palet Mill », très légères rousseurs marginales

Admirable lettre du jeune Gide à son précepteur et confident, évoquant les premières manifestations de l'amour qui le lie à sa cousine Madeleine Rondeaux. Il dévoile également son projet de voyage aux côtés de Paul Laurens, une aventure qui se révèlera décisive pour l'écrivain, tant sur le plan moral que sexuel.

Lettre restée dans les archives Allégret jusqu'en 2007

> *« Bien du temps a passé, mon cher ami, depuis ma dernière lettre.* ***Je t'écrivais alors d'Espagne, avec cette émotion de me sentir plus près de toi parce que j'étais plus loin de la France****. Ce voyage s'est fini tout simplement et nous avons repris pour un temps maman et moi nos occupations parisiennes.* […]
> *Notre séjour habituel de la Roque est déjà tout près de finir ; le temps m'est strictement mesuré pour des raisons que je m'en vais te dire. Mes cousines ont passé près de nous trois semaines. Que ne puis-je, mon ami, te parler longuement d'elles et te demander après tes pensées. Je me souviens si bien de cette causerie trop courte que nous eûmes sur des affaires très intimes, dans cette voiture qui remontait l'avenue de l'Opéra, t'entraînant vers d'ultimes acquisitions, car le lendemain tu devais repartir. Tout est resté de même, mon ami, tout s'est approfondi, aggravé : c'est une chose difficile à comprendre lorsqu'on ne fait que la dire sans raconter longuement tous les pourquois :* ***oui tout s'est aggravé (c'est le mot le meilleur) amours, luttes, tristesses et refus. La résistance de Madeleine est obstinée ; elle n'a cessé que lorsque par instant sa raison fut vaincue, et que son amour trop fort a dû paraître****. J'ai presque tort de te parler de cela, ne pouvant t'en parler assez ; j'ai peur que tu te méprennes et que tu penses que j'ai grand tort de continuer cette poursuite, du moment qu'elle est repoussée. C'est bien ce que je me dis lorsque j'en suis fatigué jusqu'à la plus profonde tristesse.* ***Mais si je reprends cette poursuite ensuite, c'est parce que je sais qu'elle m'aime plus que tout autre, et c'est elle qui me l'a dit, elle m'a dit que la vie sans moi lui paraissait vide et terne, et que tout en elle mourait le jour où elle s'est dit qu'elle devait me quitter…***
> *Elle s'est fait de cela un devoir, non pour elle, mais pour moi, je le sais, se craignant pour moi trop âgée* [Madeleine est de deux ans l'aînée d'André]. *Alors comprends-tu que j'insiste, et que sachant tout cela, un refus qu'elle s'impose douloureusement ne me rebute, et que tout continue, et ne peut presque plus avoir de solution qu'une attente l'un de l'autre, une attente perpétuelle, et que peu à peu le mariage ne devient presque plus souhaitable, tant nous avons pris peu à peu l'un devant l'autre une attitude presque hostile parfois à cause de cette triste lutte. Et nous ne pouvons pas nous passer de cela.* […] ***Je ne suis pas retourné chez elle depuis bien des années ; et c'est bien malgré elle que Madeleine m'invite ; elle me l'a dit, mais je m'effraie de voir combien une femme peut se mentir****. Je ne resterai pas là-bas* [Cuverville] *beaucoup de temps ;* ***je pars aussitôt après pour un assez long voyage****. On ose à peine devant toi parler*

de 'long voyage', pourtant celui-ci devrait durer six mois ; ***je dois partir avec un ami de mon âge, le fils du peintre Jean-Paul Laurens*** […] ***nous avons choisi l'Italie, la Sicile, la Tunisie, l'Algérie et l'Espagne. Le désert nous tente tous deux et nous projetons de descendre jusqu'à Ouargla*** [ville de province à 800 km au sud d'Alger] ***si c'est possible ; tout ça en vue de nous mûrir ; j'ai un peu le spleen d'avance – mon compagnon aussi, ce qui fait que nous nous entendrons*** […]
Ma prochaine lettre sera probablement datée d'un climat plus voisin du tien ; je me réjouis de partir – et si ce n'était pour y laisser maman seule – de quitter Paris. On y vit mal et en toute superficie ; cela m'amusait un temps et j'ai peur que pour un peu cela ne m'amuse encore, mais cela ne vaut rien et je suis heureux de cette occasion de fuir […] *et dit de ma part à Madame Allégret les choses les plus amicalement respectueuses.*
Je suis votre ami.
André Gide. »

L'année 1893 marque la naissance d'une longue et tortueuse relation entre Gide et Madeleine Rondeaux, sa cousine et future épouse. Profondément captivé, le jeune écrivain découvre un nouvel élan à sa vie par sa prise de conscience du mal ainsi que par son sens rigide et conformiste des actions à entreprendre, hérité d'une éducation puritaine. En dressant de sa cousine une image idéaliste, il finit par en tomber amoureux au sens intellectuel et néanmoins passionné. Voyant Madeleine se refuser à l'épouser et s'éloigner craintivement de lui, commence alors pour Gide une longue lutte pour vaincre sa résistance et convaincre la famille Rondeaux, elle aussi opposée à cette union.

Jeune peintre de 23 ans, Paul Laurens invite son ami Gide en 1893 à l'accompagner dans le cadre d'une bourse d'étude pour un voyage dans le sud de l'Europe et au Maghreb. Rapporté dans *Si le grain ne meurt*, ce périple initiatique, décisif dans la vie de l'écrivain, sera l'occasion pour lui d'un affranchissement moral et sexuel qu'il appelait de ses vœux, le faisant ainsi rompre avec le protestantisme et vivre avec son homosexualité. De retour en France en 1895 après un second voyage en Algérie, Gide fait des retrouvailles sereines avec sa cousine. La mort brusque de sa mère la même année parait précipiter les choses ; André et Madeleine se marient à l'automne.

Ses lettres à Élie Allégret sont les premières que l'on connaisse de Gide hors de son cercle familial. Pasteur protestant, Allégret est invité en 1885 par Juliette Gide au château de La Roque-Baignard pour devenir le précepteur de son fils et diriger à la fois ses lectures et son éducation religieuse. Si les échanges épistolaires sont nombreux entre les deux hommes, leur correspondance deviendra quasi muette (à l'exception de cette lettre et de rares autres) au tournant des années 1893 et 1894, période d'éloignement et de transformation morale pour l'écrivain.

Provenance :
Élie Allégret (destinataire)
Puis Marc Allégret, par descendance
Puis Danièle Allégret, par descendance
Puis Christian Roth-Meyer (époux de Danièle Allégret)
Digard, Drouot, 3 déc. 2007, n°35

Bibliographie :
Cahiers André Gide – Corr. avec Élie Allégret 1886-1896, éd. Daniel Durosay, Gallimard, 1998, n°95

«J'essai bien a faire du paysage mais ça me semble mauvais »

28. Juan GRIS

Carte autographe signée « Juan Gris » à André Level
[Loches, 2 octobre 1916], 1 p. in-8°
Adresse autographe : « [M]onsieur André Level / 21 rue de Londres / Paris »
Au verso : vue de la Tour Louis XI et du Martelet à Loches
Timbre et marques de compostage

Rare carte de Gris au collectionneur et galeriste André Level

Nous restituons le texte de Juan Gris en l'état

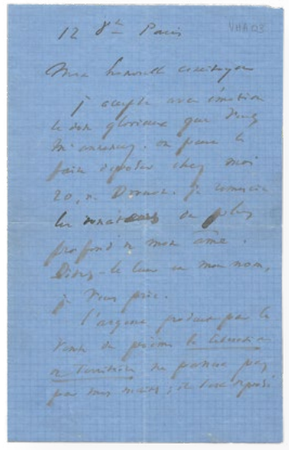
« Cher ami,
Merci du beau Corot que vous m'avez envoyé. J'essai bien a faire du paysage mais ça me semble mauvais. On verra bien du bout de quelques tentatives.
Je ne travaille pas beaucoup. Je joue a la balle et j'ai construit en cerf-volant qui ne veut pas voler. Tous les jours je le perfeccione sans obtenir un resultat.
Le bonjour de ma femme.
Juan Gris
[Gris rajoute en marge gauche :]
Mes hommages a Mme et Mesdemoiselles »

Installé à Loches en 1916 avec sa compagne et future seconde épouse Josette Herpin, Juan Gris y peint une douzaine de toiles en quelques semaines, dont certaines figurent paysages et monuments locaux. Engagé avec le galeriste Léonce Rosenberg depuis 1915, Gris n'en maintient pas moins des liens épistolaires avec d'autres figures du milieu avant-gardiste français, dont André Level. Ce dernier, après avoir créé en 1904 le fonds d'investissement « La peau de l'ours » avec ses frères et quelques amis, fait l'acquisition d'un nombre considérable d'œuvres d'artistes alors peu connus tels Picasso, Modigliani, Matisse etc. Il disperse les œuvres dix ans plus tard à l'hôtel Drouot dans une vente historique et au succès considérable, plaçant l'avant-garde française au premier plan du marché de l'art.
Cette carte figure parmi l'une des dernières envoyées depuis Loches par le peintre avant son retour à Paris. Il quitte la Touraine à la fin du mois d'octobre pour participer au banquet célébrant la guérison de Guillaume Apollinaire et la parution de son *Poète assassiné*.

Provenance :
Collection particulière

« L'argent produit par la vente du poème La Libération du territoire ne passera pas par mes mains »

29. Victor HUGO



Lettre autographe signée « Victor Hugo » à M. Lafeuillade
Paris, 12 8bre [octobre] [1873], 1 p. 1/2 in-8° sur papier quadrillé bleu
Fentes aux plis, petit trou sur le second feuillet (sans atteinte au texte)
Enveloppe autographe jointe (timbrée et oblitérée)

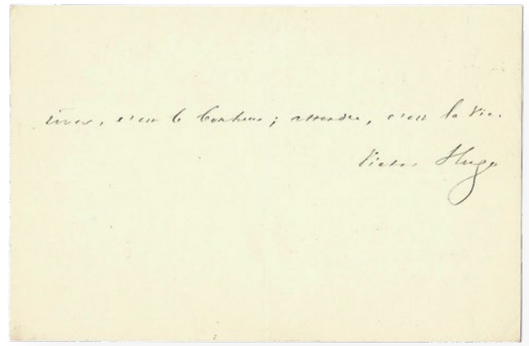
Hugo refuse tout droit d'auteur pour la publication de son poème patriotique *La Libération du territoire*

« Mon honorable concitoyen,
J'accepte avec émotion le don glorieux que vous m'annoncez. On peut le faire déposer chez moi 20, r. Drouot. Je remercie les donateurs du plus profond de mon âme.
Dites-le-leur en mon nom, je vous prie.
***L'argent produit par la vente du poème La Libération du territoire ne passera pas par mes mains ; il sera déposé directement dans la caisse de secours des Alsaciens-Lorrains**. Je transmettrai, si l'occasion m'en est offerte, aux administrateurs de cette caisse, votre recommandation honorable pour M. Schalek.*
Recevez mon plus cordial serrement de main.
Victor Hugo »

Achevé le 31 août 1873, *La Libération du territoire* est publié en brochure par Michel Lévy frères le 16 septembre 1873, jour de la « libération du territoire » (allusion à l'évacuation des troupes allemandes après paiement anticipé de l'indemnité de guerre). La première partie du poème est publiée le lendemain en première page du journal *Le Rappel*. 23.986 exemplaires de cette brochure sont vendus et rapportent un total 11.993 francs. Une fois déduit le remboursement des frais de fabrication, restent 4506,30 francs équitablement répartis à trois sociétés de secours au profit des Alsaciens-Lorrains (1502,10 francs chacune) : celle que présidait M. Crémieux, celle que présidait M. d'Haussonville, et celle du boulevard Magenta. Ainsi qu'il l'indique dans cette lettre, Hugo, au sommet de sa gloire, a refusé à tout droit d'auteur pour cette publication.
Le poème est ensuite repris dans *Actes et paroles – Depuis l'exil* [deuxième partie, XVI] en 1876.
Nous n'avons pas retrouvé trace de ce M. Schalek.

Source :
Actes et paroles, Bouquins, 1985, p. 937

Lettre inédite



30. Victor HUGO

Aphorisme autographe signé « Victor Hugo »
S.l.n.d., 1/2 p. in-8° oblongue

Superbe aphorisme extrait de son recueil *Les Feuilles d'automne*, quintessence de l'esprit romantique

« Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie
Victor Hugo »

Issu du recueil *Les Feuilles d'automne* paru en 1831 chez Ronduel, le présent vers est extrait du poème XXVII « À Mes amis L.B. [Louis Boulanger] et S.-B. [Sainte-Beuve] ».
En 1830, Hugo et sa famille déménagent de la rue Notre-Dame-des-Champs pour s'installer rue Jean Goujon, dans le quartier des Champs-Élysées. Peut-être fuyait-il le voisinage d'un Sainte-Beuve trop assidu auprès d'Adèle. Toujours est-il que ce dernier part se réfugier auprès d'Ulric Guttinguer en Normandie, d'où il continue de faire parvenir des lettres fort élégiaques à la femme du poète. C'est donc par erreur que Hugo croit Sainte-Beuve en compagnie de Louis Boulanger à cette époque.

Aphorisme peu commun du poète

Bibliographie :
Œuvres poétiques, t. I, éd. Pierre Albouy, Pléiade, p. 768

Hugo en stéréo

31. [HUGO] Auguste VACQUERIE

Tirages albuminés d'époque en vue stéréoscopique
[Jersey, c. 1853-1855], environ 7,5 x 6,5 cm chaque, sur carton fort (8,5 x 17,5 cm)
Beaux contrastes hormis quelques petites piqûres, défauts et frottements
Quelques taches et accrocs sur le carton fort (voir scan)
Annotations au crayon au verso

Beaux portraits du poète en position assise, accoudé à une table de Marine Terrace

Ces deux tirages figurent Victor Hugo assis, accoudé à une table sur laquelle on peut distinguer quelques feuillets épars. Derrière lui, le mur de sa maison de Marine Terrace à Jersey où le poète exilé demeure avec sa famille d'août 1852 à octobre 1855.
On observe une pose légèrement différente du sujet sur chacune des deux épreuves. Hugo semble plus interrogatif sur la première tandis qu'il donne l'impression d'un regard plus décidé sur la seconde.

Attribuées à Auguste Vacquerie, ces photographies peuvent tout aussi bien avoir été réalisées par le fils du poète, Charles Hugo (1826-1871). Beaux contrastes. Peu commun de cette époque.

Deux épreuves similaires sont conservées dans les collections de la Maison de Victor Hugo. Ces tirages ne figurent dans aucun des ouvrages consacrés à l'iconographie du poète.

Provenance :
Collection particulière

32. Victor HUGO

Dédicace autographe signée « Victor Hugo » en dessous d'un tirage albuminé d'époque par Achille Mélandri
S.l.n.d. [épreuve : printemps 1880], 12,7 x 9 cm (épreuve), 24 x 17 cm (montage)
Infimes taches

Superbe épreuve photographique de Victor Hugo entouré de ses deux petits-enfants, célébrant *L'Art d'être grand-père*

Le tirage est enrichi d'une émouvante mention autographe signée de Victor Hugo :

« Je songe avec bonheur à tout ce que vous avez fait de charmant pour mes chers petits-enfants, et je vous remercie avec effusion.
Victor Hugo »

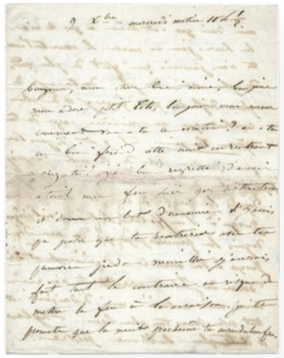
Après le décès de son fils aîné Charles Hugo, alors que ses enfants n'ont respectivement que trois et deux ans, Victor Hugo va prendre en charge l'éducation de ses uniques petits-enfants. Ils lui voueront toute leur vie durant une tendresse et une admiration indéfectibles.

Personnage hors norme et proche de Charles Cros, Achille Mélandri est à la fois poète et excellent photographe. Situé au 19 rue Clauzel, son studio est à la fin de XIX[e] siècle l'un des lieux incontournables du milieu artistique parisien.

Une épreuve similaire est conservée dans les collections de la maison de Victor Hugo de Hauteville House à Guernesey (inventaire n° 3279).

« Tu n'as rien omis, rien oublié rien dédaigné. Et tout cela dans ton plus beau style et plus sublime poésie »

33. [HUGO] Juliette DROUET



Lettre autographe signée « Juliette » à Victor Hugo
S.l [Paris], 9 décembre [1846], « mercredi matin », 10 h ½, 4 p. in-4°
Pliure centrale renforcée, léger manque avec atteinte à deux lettres, deux mots cavi-ardés par Juliette Drouet
Timbre sec « BR » au coin supérieur gauche

Superbe lettre inédite à son amant Victor Hugo, évoquant avec passion la lecture que ce dernier lui fit, la veille au soir, d'un chapitre de son roman *Les Misères*, qui quinze ans plus tard deviendra *Les Misérables*

« Bonjour, mon cher bien aimé, bonjour mon adoré petit Toto, bonjour mon amour comment vas-tu ce matin ? as-tu eu bien froid cette nuit en rentrant chez toi ? j'ai bien regretté d'avoir éteint mon feu hier par distraction et dans un but d'économie. Si j'avais pu penser que tu rentrerais avec tes pauvres pieds mouillés j'aurais fait tout le contraire au risque de mettre le feu à la maison. Je te promets que la nuit prochaine tu auras du bon feu. ***Mon Dieu que c'est beau ce que tu m'as lu hier soir. J'en ai encore le cœur tout ému. Tu n'as jamais rien fait de plus grand, de plus vrai, de plus douloureux, de plus doux, de plus généreux et de plus consolant que ces premières pages de ton Jean Trejean. Tout y est****. Depuis les plus grandes choses de la nature jusqu'aux plus petits détails de la toilette empire de Mlle Sylvanie, depuis la dureté de cœur des bourgeois jusqu'à l'ineffable bonté du vieil évêque* [M. Myriel], *depuis les féroces préjugés du monde jusqu'à la morale si généreuse et si douce de Jésus-Christ*[1]. ***Tu n'as rien omis, rien oublié rien dédaigné. Et tout cela dans ton plus beau style et ~~de ta~~ plus sublime poésie****… pardon mon Victor adoré, pardon pour la ridicule page d'admiration que je viens de t'écrire. Il est permis au ciron* [espèce d'acarien. Pascal, dans sa pensée sur « Les deux infinis », le prend comme exemple de l'infiniment petit] *d'admirer Dieu dans sa petite âme de ciron, mais il n'est donné qu'aux aigles de s'en approcher parce qu'ils ont des ailes. J'aurais dû me borner ce matin à t'exprimer ma reconnaissance pour le bonheur immense que tu m'as donné cette nuit sans chercher à te traduire tout ce que j'ai éprouvé en t'écoutant* […]. *Il y a une sorte d'ivresse du cœur qui fait que l'âme et l'esprit ont leur vertige comme le corps. C'est ce qui m'arrive dans ce moment-ci.* […] *Laissez-moi donc vous dire en toute hâte que vous êtes mon cher petit toto que j'aime et que j'adore. Que je baise sur toutes les coutures, que je désire et que j'attends de toutes mes forces et à qui je recommande de m'être bien fidèle, de venir tout de suite et de m'aimer toujours.*
Juliette. »

Cette lettre permet de prendre toute la mesure de l'émotion vécue par Juliette suite à la visite, la veille au soir, de son amant Victor venu lui faire une lecture de ce qui n'est encore que *Jean Tréjean*, le roman qu'elle copie depuis qu'il en a commencé l'écriture l'année précédente.
On devine par ailleurs certains personnages, dont les noms seront ensuite changés. Ainsi, dans la version définitive du roman, Mademoiselle Sylvanie, sœur de Monseigneur Myriel (ici le « vieil évêque »), devient Mademoiselle Baptistine : « Mademoiselle Sylvanie, douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère, vêtue d'une robe de soie puce, couleur à la mode en 1806, qu'elle avait achetée alors à Paris et qui lui durait encore […]. La robe de mademoiselle Sylvanie était coupée sur les patrons de 1806, taille courte, fourreau étroit, manches à épaulettes, avec pattes et boutons. »
S'agissant de Juliette, si les analogies entre sa propre jeunesse et le personnage de Fantine relèvent de la spéculation, on sait avec plus de certitude qu'elle sensibilise l'écrivain sur la question de la misère. Elle contribue en outre à collationner les manuscrits, les recopie, participe à documenter Hugo, notamment sur la vie des couvents. C'est aussi Juliette qui le 13 décembre 1851, quelques jours seulement après le coup d'État de Napoléon III, rejoint Victor à Bruxelles avec la « malle aux manuscrits », qui contient toutes les œuvres de l'écrivain, dont les futurs *Misérables*, composés aux deux tiers.
L'élaboration des *Misérables* est bien documentée. Victor Hugo en commence les premières ébauches un an plus tôt, en novembre 1845. Le premier titre envisagé par l'écrivain est alors *Jean Tréjean*, tiré du nom du personnage principal qui plus tard devient Jean Vlajean, puis Jean Valjean. En décembre 1847, le roman, déjà très avancé, devient *Les Misères*. Les évènements de 1848, l'activité de Hugo homme politique pendant la Deuxième République et les tribulations de l'exil sont autant d'obstacles à l'achèvement de l'œuvre. Hugo est en parallèle en pleine rédaction des *Contemplations*. Douze ans plus tard, en 1860, alors qu'il est en exil à Guernesey, il reprend la plume pour achever son roman. Notons enfin qu'il n'existe pas deux versions différentes entre le manuscrit antérieur à la Révolution de 1848 et celui de l'exil. Le manuscrit des *Misérables* est à ce titre manuscrit des *Misères* corrigé et augmenté.
Le premier tome parait à Bruxelles le 30 mars 1862 chez Albert Lacroix, Verboeckhoven et Cie, et quatre jours après à Paris. Les parties deux et trois paraissent le 15 mai, les parties quatre et cinq, le 30 juin. Si les réactions sont diverses, le succès est immédiat.

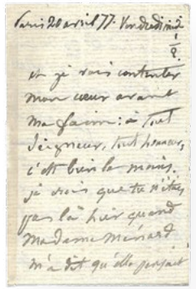
[1] Les bourgeois de Senez se moquent de Monseigneur Myriel qui monte un âne. « Monsieur le maire, dit l'évêque, et messieurs les bourgeois, je vois ce qui vous scandalise, vous trouvez que c'est bien de l'orgueil à un pauvre prêtre de monter une monture qui a été celle de Jésus-Christ. » Monseigneur Myriel invente exemples et « paraboles allant droit au but, avec peu de phrases et beaucoup d'images, ce qui était l'éloquence même de Jésus-Christ, convaincu et persuadant ». (*Les Misères*)

Provenance :
Collection particulière

Sources :
Les Misérables, éd. Maurice Allem, Pléiade, 1951, VIII-XVII
Les Misères, éd. de Guy Rosa consultée sur son site à *groupugo.div.jussieu.fr*

« Le mien d'avis, est de te complaire en tout par tout et toujours et de t'adorer à deux genoux »

34. [HUGO] Juliette DROUET



Lettre autographe à Victor Hugo
Paris, 20 avril [18]77, 4 pp. in-24° sur papier vergé
Discrète trace d'onglet sur la première page

Rare lettre d'amour de la vieillesse – Juliette a 71 ans, Victor, 75

> « ***et je vais contenter mon cœur avant ma faim : à tout seigneur, tout honneur, c'est bien le moins***. *Je crois que tu n'étais pas là hier quand madame Ménard*[1] *m'a dit qu'elle pensait que madame Alice*[2] *serait ici le 30 de ce mois mais qu'elle voulait t'en faire la surprise n'étant pas assez sûre d'avance d'être revenue à cette date. C'est pour cela qu'elle préférait ne te donner l'avis de son retour que pour le premier mai. Dans les deux cas nous n'avons plus que dix à douze jours de patience à avoir pour revoir nos chers petits voyageurs. Seulement il faudra nous garder d'encombrer notre table pendant les trois ou quatre jours qui précèdent cette arrivée afin d'être tout au bonheur de reprendre possession de nos chers petits. En attendant, épuisons, puisque cela te plaît, toutes les invitations obligatoires. Est-ce ton avis ?* ***Le mien, d'avis, est de te complaire en tout par tout et toujours et de t'adorer à deux genoux***. »

[1] Aline Ménard-Dorian (1850-1929). Fille du ministre Pierre-Frédéric Dorian, elle tient un salon républicain et dreyfusard couru du tout Paris. Elle a inspiré Proust pour le personnage de Mme Verdurin. Sa fille Pauline épouse George Hugo en 1894.
[2] Il s'agit d'Alice Lehaene (1847-1928). Orpheline, pupille de Jules Simon, elle épouse Charles Hugo le 17 octobre 1865. Elle donne naissance à Georges, né en 1867 et mort d'une méningite un an plus tard ; le prénom de l'enfant défunt est donné de nouveau à son frère cadet qui naît quelques mois plus tard, en 1868, suivi de sa sœur Jeanne un an plus tard.

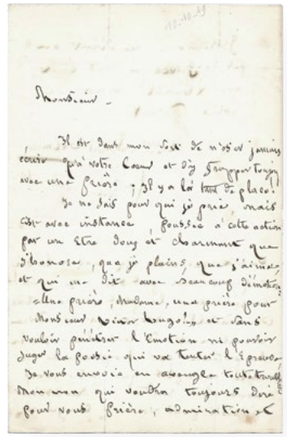
Il s'agit peut-être de la seule lettre de Juliette à Victor encore en mains privées pour l'année 1877. L'ensemble du corpus pour cette année se trouve aujourd'hui à la BnF (NAF 16398).

Provenance :
Collection B. & R. Broca

Lettre inédite

« Il est dans mon sort de n'oser jamais écrire qu'à votre cœur et d'y frapper toujours avec une prière »

35. [HUGO] Marceline DESBORDES-VALMORE



Lettre autographe signée « Marceline Desbordes-Valmore » à Victor Hugo
S.l.n.d, [Paris, après 1840], 2 p. in-8° à l'encre noire
Adresse autographe sur la quatrième page avec manque (bris de cachet, fragment conservé)
Cachet de cire ocre, sans manque, estampillé 'Credo', infimes rousseurs
Discret cachet de collection (non identifié) sur la quatrième page

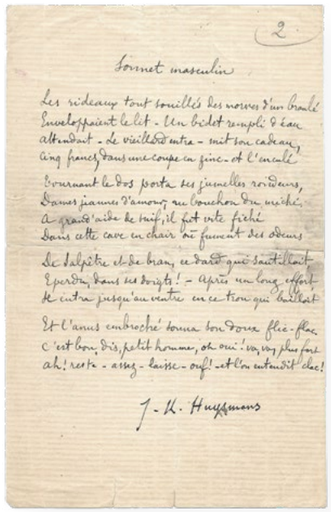
Émouvant message d'admiration, à la croisée des romantismes

« La seule femme de génie et de talent de ce siècle et de tous les siècles en compagnie de Sapho peut-être… » (Paul Verlaine, *Les Poètes maudits*, 1888)

> *« Monsieur,*
> ***Il est dans mon sort de n'oser jamais écrire qu'à votre cœur et d'y frapper toujours avec une prière ; il y a là tant de place !***
> *Je ne sais pour qui je prie, mais c'est avec instance, poussée à cette action par un être doux et charmant que j'honore, que je plains, que j'aime, et qui me dit avec beaucoup d'émotion :*
> ***'Une prière, Madame, une prière pour Monsieur Victor Hugo !' et sans vouloir pénétrer l'émotion ni pouvoir juger la poésie qui va tenter l'épreuve, je vous envoie en aveugle toute troublée mon nom qui voudra toujours dire pour vous prière, admiration et gratitude. Ne dirait-on pas la France qui vous écrit, avec l'humble main de votre servante.***
> *Marceline Desbordes-Valmore*
> *Place Vendôme 10*
> […] »

Les deux poètes entretiennent au cœur de l'époque romantique un rapport d'admiration mutuelle. On se souvient des mots de Hugo adressés à Desbordes-Valmore, après que celle-ci lui fait parvenir son recueil *Les Pleurs*, en 1833 : « Vous êtes la femme même, vous êtes la poésie même. — Vous êtes un talent charmant, le talent de femme le plus pénétrant que je connaisse. »
Originaire de Douai, Marceline Desbordes-Valmore entre dans la vie artistique par une brève carrière théâtrale sous l'Empire. C'est cependant au travers de la poésie romantique que tout son génie se révèle, au point d'en devenir une figure centrale auprès de ses contemporains. Les nombreuses innovations stylistiques contenues dans à sa poésie ont une influence considérable auprès des parnassiens et symbolistes qui lui succèdent. Presque trente ans après sa mort, elle est sacralisée en « maudite » par Verlaine dans la seconde édition de ses *Poètes Maudits*, parue en 1888.

Lettre inédite


2.

Sonnet masculin

Les rideaux tout souillés des morves d'un branlé
Enveloppaient le lit - Un bidet rempli d'eau
Attendait - Le vieillard entra - mit son cadeau,
Cinq francs, dans une coupe en zinc - et l'enculé

Tournant le dos porta ses jumelles rondeurs,
Dames jeannes d'amour, au bouchon du miché.
A grand'aide de suif, il fut vite fiché
Dans cette cave en chair où fument des odeurs

De salpêtre et de bran, ce dard qui sautillait,
Éperdu, dans ses doigts ! - Après un long effort,
Il entra jusqu'au ventre en ce trou qui bâillait

Et l'anus embroché sonna son doux flic-flac.
C'est bon, dis, petit homme, oh oui ! va, va, plus fort
Ah ! reste - assez - laisse - ouf ! - et l'on entendit clac !

J.-K. Huysmans

« Et l'anus embroché sonna son doux flic-flac »

36. Joris-Karl HUYSMANS

Poème autographe [*signé*] : « Sonnet masculin »
S.l.n.d. [avant 1881], 1 p. in-8° sur vergé
Petites taches d'encre, pli central habilement restauré, petites déchirures aux marges supérieures et inférieures. Annotation au crayon « 2 » au coin supérieur droit.

Fameux sonnet pornographique dépeignant une scène de prostitution homosexuelle

Provenant de la bibliothèque Stéphane Mallarmé, seul manuscrit connu

« Les rideaux tout souillés des morves d'un branlé
Enveloppaient le lit — Un bidet rempli d'eau
Attendait — Le vieillard entra — mit son cadeau,
Cinq francs, dans une coupe en zinc — et l'enculé

Tournant le dos porta ses jumelles rondeurs,
Dames-jeannes d'amour, au bouchon du miché.
À grand'aide de suif, il fut vite fiché
Dans cette cave en chair où fument des odeurs

De salpêtre et de bran, ce dard qui sautillait,
Éperdu, dans ses doigts ! — Après un long effort,
Il entra jusqu'au ventre en ce trou qui bâillait

Et l'anus embroché sonna son doux flic-flac.
C'est bon, dis, petit homme, oh oui ! va, va, plus fort
Ah ! reste — assez — laisse — ouf ! — Et l'on entendit clac ! »

[J.K. Huysmans]

Connu comme romancier et critique d'art, Huysmans s'est pourtant laissé tenter par la composition versifiée. À ses débuts probablement, au moment où il cherche sa voie. Lorsqu'il fait paraître son premier livre, *Le Drageoir à épices*, en 1873 (devenu *Le Drageoir aux épices* dans la réédition de 1874), il place un sonnet en tête de ce recueil de poèmes en prose et de nouvelles. Les deux sonnets obscènes qu'il publiera plus tard, dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle,* pourraient dater de cette époque. C'est en tout cas l'hypothèse que font deux témoins a priori fiables, Henry Céard et Jean de Caldain :
« C'est en ces années de folle jeunesse (les années 1873-1874) que Huysmans écrivit des sonnets destinés à l'enfer des bibliothèques et que, pour des raisons que l'on comprend, il ne tente de reproduire dans aucun recueil : le *Sonnet pointu* (ou *Sonnet masculin*) et le *Sonnet saignant* (ou *Sonnet féminin*). »
Composé exclusivement en rimes masculines – en conformité prosodique avec le sujet -, le *Sonnet masculin* relève aussi, du point de vue formel, de la tradition du sonnet « libertin » (construit sur quatre rimes dans les quatrains : abba, cddc, et non sur deux rimes comme le veut la règle héritée des poètes de la Pléiade). Une tradition que Baudelaire avait abondamment illustrée dans *Les Fleurs du Mal*.
Le Huysmans comptant les syllabes et cherchant des rimes est sans doute inattendu, mais on le reconnaît, à son goût du mot rare ou pittoresque, à son réalisme cru, à son pessimisme tourné vers le ridicule ou la laideur.

Il n'est pas coutume que les manuscrits d'œuvres libres, versifiées ou en prose, soient signés de la main de leur auteur. Le présent poème ne fait pas exception à la règle. Dépourvu de ratures, ce manuscrit fut sans doute destiné à l'impression.
La signature pourrait avoir été rajoutée par l'éditeur ou un prote.

Provenance :
Bibliothèque Stéphane Mallarmé,
Henri Charpentier (président de l'Académie Mallarmé),
Collection F. & P. M.,
Puis collection particulière

Bibliographie :
Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle, t. III, Bruxelles (sous le manteau), Kistemaeckers, 1881, p. 132-133

37. [HUYSMANS] ANONYME

[Paris, vers 1890], portrait photographique original
Épreuve argentique d'époque (11,8 x 16,1 cm), contrecollée sur une grande feuille de papier (40 x 31 cm)
Infime manque angulaire (inférieur droit), léger frottement, léger miroir d'argent

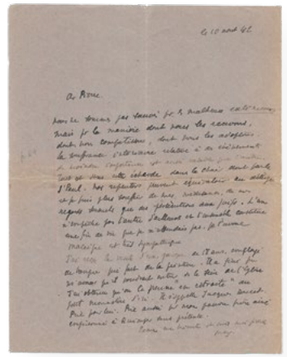
Élégant portrait de l'écrivain chez lui, assis près de sa cheminée, son chat sur les genoux

Ce portrait peu commun représente l'écrivain et critique littéraire chez lui au 11, rue de Sèvres à Paris. Huysmans, le visage faunesque, semble décontracté tout en fixant l'objectif avec une cigarette à la bouche, son chat sur les genoux. La prise de vue ressemble sous de nombreux aspects aux portraits de Dornac pour sa série *Nos contemporains chez eux*.

Iconographie :
Musée d'Orsay *Joris-Karl Huysmans critique d'art. De Degas à Grünewald*. Catalogue de l'exposition n°101, p. 197

« Je puis plus souffrir de mes médisances, de mes regards sensuels que des persécutions aux juifs »

38. Max JACOB



Lettre autographe signée « Max » à Pierre Lagarde
[St Benoît sur Loire], 10 août [19]42, 1 p. in-4° sur papier brun
Traces de pliures d'époque, légères brunissures au pli central et en marge droite avec quelques infimes déchirures, annotations typographiques

Considérations sur la persécution des juifs sous l'occupation

« Cher Pierre,
Nous ne sommes pas sauvés par les malheurs extérieurs mais par la manière dont nous les recevons, dont nous compatissons, dont nous les adoptons. La souffrance intérieure relative à des événements de moindre importance est aussi valable que l'autre. Tout est dans cette écharde dans la chair dont parle St Paul. ***Nos repentirs peuvent équivaloir au déluge, et je puis plus souffrir de mes médisances, de mes regards sensuels que des persécutions aux juifs. L'un n'empêche pas l'autre d'ailleurs et l'ensemble constitue une fin de vie que je n'attendais pas*** […]
J'ai reçu la visite d'un garçon de 18 ans, employé de banque qui fait de la peinture. Il a fini par m'avouer qu'il voudrait entrer dans le sein de l'Église. J'ai obtenu qu'on le prenne "en retraite" au petit monastère d'ici. Il s'appelle Jacques Doucet[1] *. Prie pour lui.* ***Prie aussi pour mon pauvre frère aîné emprisonné à Quimper sans prétexte***[2]*.*
Excuse ma brièveté et crois moi fidèle
Max »

[1] Il s'agit du peintre de l'abstraction lyrique Jacques Doucet (1924-1994), ami intime de Max Jacob.
[2] Gaston Jacob, frère aîné de Max, est arrêté en 1942 à Quimper. Il meurt l'année suivante en déportation, à Auschwitz.

Figure centrale de l'avant-garde montmartroise, converti en 1915 au catholicisme après avoir eu plusieurs visions, Max Jacob quitte Paris en 1936 pour s'installer à Saint-Benoît-sur-Loire dans le Loiret. Il y mène une vie monacale. Ses travaux poétiques et médiations, en partie reprises par Pierre Lagarde dans son admirable ouvrage *Max Jacob – Mystique et martyr* (La Baudinière, 1944), se rapprochent du courant quiétiste. Il assume dès lors sa vie de pêcheur comme condition de sa rédemption. Ses origines juives lui valent d'être arrêté par la Gestapo, six mois avant la libération de Paris ; destin qu'il accepte comme un martyr. Il est interné par la gendarmerie française au camp de Drancy et y meurt cinq jours plus tard, quelques heures avant sa déportation programmée pour Auschwitz.

Provenance :
Archives Pierre Lagarde
Puis collection particulière, Christie's, 14 déc. 2023, n°109

Bibliographie :
Max Jacob – Mystique et martyr, Pierre Lagarde, éd. La Baudinière, 1944, p. 41 (transcrite partiellement)

39. Max JACOB

Dessin original signé « Max Jacob »
S.l.n.d. [St Benoît sur Loire], 1 p. in-4° à l'encre noire
Petite tache en marge droite, infimes rousseurs

Beau dessin du poète figurant un archange à cheval terrassant le Diable

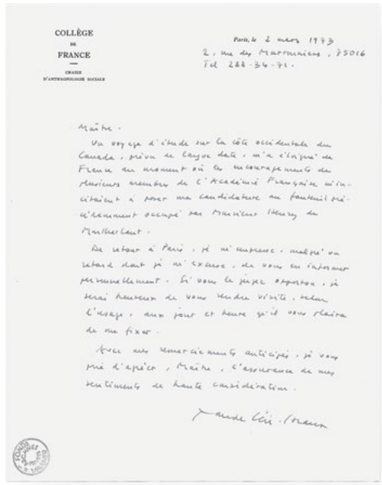
La figure de l'archange devient une thématique récurrente du poète après sa conversion au christianisme, au début des années 1910, et plus encore au travers de ses « méditations » composées à Saint-Benoît-sur-Loire.
Il dédie sobrement son dessin à son ami Pierre Lagarde au coin inférieur droit.

Sur Max Jacob, voir notice précédente.

On joint :
Plusieurs épreuves gravées d'époque du même dessin ayant servi à l'impression

Provenance :
Archives Pierre Lagarde
Puis collection particulière, Christie's, 14 déc. 2023, n°109

Bibliographie :
Max Jacob – Mystique et martyr, Pierre Lagarde, éd. La Baudinière, 1944, p. 33


COLLÈGE
DE
FRANCE
—
CHAIRE
D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Paris le 2 mai 1973
2, rue des Marronniers, 75016
Tél 288-36-71.

Maître,

Un voyage d'étude sur la côte occidentale du Canada, prévu de longue date, m'a éloigné de France au moment où les encouragements de plusieurs membres de l'Académie Française m'incitaient à poser ma candidature au fauteuil précédemment occupé par Monsieur Henry de Montherlant.

De retour à Paris, je m'empresse, malgré un retard dont je m'excuse, de vous en informer personnellement. Si vous le jugez opportun, je serai heureux de vous rendre visite, selon l'usage, aux jour et heure qu'il vous plaira de me fixer.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Claude Lévi-Strauss

40. Claude LÉVI-STRAUSS

Lettre autographe signée « Claude Lévi-Strauss » à Thierry Maulnier
[Paris], 9 mai 1982, 1 p. in-4°
Tampon au coin inférieur gauche : « Fonds / archives privées / Maulnier »

L'anthropologue évoque sa candidature à l'Académie française

« Maître,
Un voyage d'étude sur la côte occidentale du Canada, prévu de longue date, m'a éloigné de France au moment où les encouragements de plusieurs membres de l'Académie Française m'incitaient à poser ma candidature au fauteuil précédemment occupé par Monsieur Henry de Montherlant.
De retour à Paris, je m'empresse, malgré un retard dont je m'excuse, de vous en informer personnellement. Si vous le jugez opportun, je serai heureux de vous rendre visite, selon l'usage, aux jour et heure qu'il vous plaira de me fixer.
Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de mes sentiments de haute considération.
Claude Lévi-Strauss »

Claude Lévi-Strauss succède à Henry de Montherlant au 29e fauteuil de l'Académie française le 27 mai 1973. Son entrée sous la coupole suscite l'interrogation tant chez ses nouveaux confrères que parmi ses amis et collaborateurs. Comme le veut la tradition, il fait l'éloge de son prédécesseur, et Roger Caillois prononçant, à la demande de Lévi-Strauss, le discours de « réponse », en profite pour lancer « une série de flèches empoisonnées » sur sa méthode et ses présupposés scientifiques.

Provenance :
Archives Thierry Maulnier

« J'ai appris avec plaisir que votre fille était grosse, je voudrais bien qu'il en fut autant ici, mais il n'en est malheureusement rien »

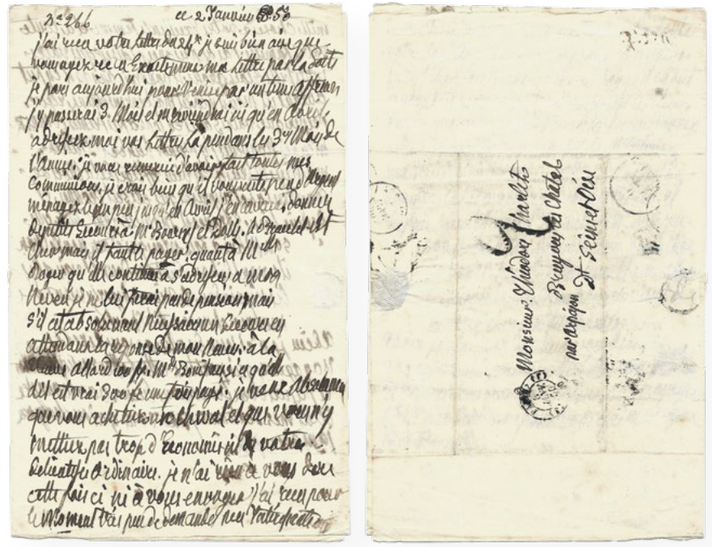
41. Marie-Thérèse de France, dite MADAME ROYALE

Lettre autographe signée « MT » à Théodore Charlet
S.l. [Vienne, Autriche] 2 janvier 1850, 2 p. in-8° à l'encre brune
Adresse autographe et compostage sur la quatrième page,
Foliotée « n°266 » par Madame Royale
Tout petit manque (bris de cachet) sans atteinte au texte

Madame Royale exprime son désarroi de savoir son neveu, le comte de Chambord, sans descendance

Provenant de la collection Hubert Guerrand-Hermès

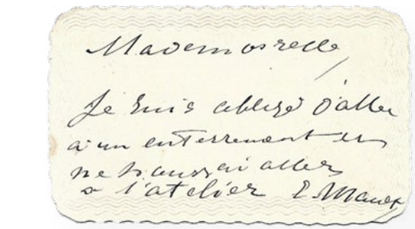
« J'ai reçu votre lettre du 24 octobre. Je suis bien aise que vous ayez reçu exactement ma lettre par la poste. ***Je pars aujourd'hui pour Venise par un temps affreux.*** *J'y passerai 3 mois et ne reviendrai qu'ici en avril. Adressez-moi vos lettres là, pendant les 3 1er mois de l'année. Je vous remercie d'avoir fait toutes mes commissions, je vois bien qu'il vous reste peu d'argent, ménagez le peu jusqu'en avril. J'en enverrai.*
[…]
Je veux absolument que vous achetiez un cheval et que vous n'y mettiez pas trop d'économie de votre délicatesse d'ordinaire. Je n'ai rien à vous dire cette fois-ci, ni à vous envoyer. J'ai reçu pour le moment très peu de demandes, peu intéressantes. Mille choses à votre excellente femme et à toute votre famille. ***J'ai appris avec plaisir que votre fille était grosse, je voudrais bien qu'il en fut autant ici, mais il n'en est malheureusement rien****.*
J'espère que votre santé est tout à fait remise, donnez m'en des nouvelles, j'y prend bien de l'intérêt. Ma nièce Thérèse a été bien affligée de la mort de son frère cadet auprès de qui elle s'est trouvée, et depuis bien effrayée et inquiète d'une chute que son mari a fait, mais qui était peu de choses. […].
Adieu, je n'ai rien de plus à vous dire. Les voyageurs qui portent cette lettre vont, et j'espère vous trouveront bien. ***Vous connaissez tous mes sentiments pour vous qui ne changeront jamais****.*
MT. »

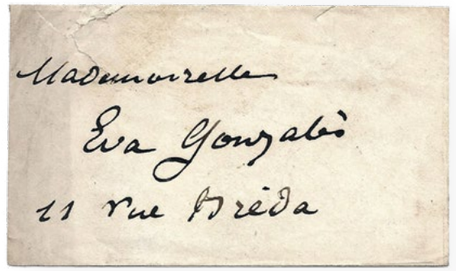


Proclamé roi en 1844 sous le nom d'Henri V par les légitimistes à la mort de Louis de France, le comte de Chambord, petit-fils de Charles X, épouse sur les bons conseils de sa tante Madame Royale, Marie-Thérèse de Modène en 1846. Le couple n'a pas d'enfant, ce dont la comtesse de Chambord souffre énormément. Elle présente une malformation due à l'avancée d'une travée osseuse de son bassin qui barre de long en large l'entrée de son utérus. Il lui est impossible d'enfanter.

Fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Marie-Thérèse Charlotte de France, dite Madame Royale (pour la distinguer de la belle sœur du roi), est le premier enfant du couple royal, né après plus de huit ans de mariage. Enfermée au Temple en 1792 avec sa famille, elle en est la seule rescapée, échangée in-extremis en 1795 contre les commissaires français livrés aux Autrichiens par Dumouriez. En 1799, elle épouse son cousin Louis de France, duc d'Angoulême, fils du futur Charles X. La mort sans enfant de Louis XVIII fait d'elle et de son mari les derniers Dauphin et Dauphine de France. Contrainte à l'exil pendant la Révolution de Juillet en 1830, Madame Royale rejoint l'ex-roi Charles X, parti avec sa Cour à Gorizia, ville sous domination autrichienne. Elle s'installe en 1844 avec ses proches et son neveu Henri d'Artois, comte de Chambord, au château de Frohsdorf, situé au sud-est de Vienne. Elle y meurt le 19 octobre 1851.

Provenance :
Piasa, 4 mai 2010, n°145
Puis collection Hubert Guerrand-Hermès


Mademoiselle,
Je suis obligé d'aller
à un enterrement et
ne pourrai aller
à l'atelier E. Manet.


Mademoiselle
Eva Gonzalès
11 rue Breda

42. Édouard MANET

Carte autographe signée « Edouard Manet » à son modèle et élève Eva Gonzalès
S.l.n.d., 1 p. in-24 oblongue sur papier à motifs
Enveloppe autographe jointe, petites taches

Charmante carte du peintre devant renoncer à sa séance avec son modèle Eva Gonzalès

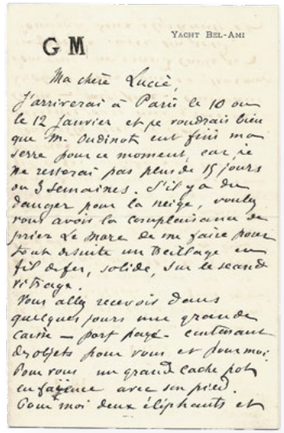
> *« Mademoiselle, je suis obligé d'aller à un enterrement et ne pourrai aller à l'atelier. E. Manet. »*

Présentée par Alfred Stevens à Édouard Manet, Eva Gonzalès entre dans l'atelier du peintre en 1869. Elle y rencontre une Berthe Morisot jalouse de son amitié avec le maître. En plus d'être son élève, Eva sert fréquemment de modèle à Manet, au point d'en devenir le préféré. Elle expose au Salon en 1870 pour la première fois et y présentera ses tableaux chaque année dès-lors, se refusant toutefois de participer aux salons impressionnistes. Endeuillée par la mort de Manet en 1883, elle succombe d'une embolie cinq jours après le décès de celui-ci, à l'âge de 34 ans, au moment de la naissance de son premier enfant.

Le 11 de la rue Breda (rebaptisé rue Henry-Monnier en 1905) abrite la famille Gonzales, où l'artiste vit avec ses parents. En 1879, après son mariage avec le graveur Henri Guérard, elle s'installe au numéro 2 de la même rue.

« Je navigue beaucoup, je fais de l'escrime avec rage, je marche, je me livre donc à tous les exercices, sauf à…. l'affection. Mais je m'en passe »

43. Guy de MAUPASSANT


GM

Yacht Bel-Ami

Ma chère Lucie
J'arriverai à Paris le 10 ou le 12 Janvier et je voudrais bien que M. Oudinot eut fini ma serre pour ce moment, car je ne resterai pas plus de 15 jours ou 3 semaines. S'il y a du danger pour la neige, voulez vous avoir la complaisance de prier Le Mare de me faire pour tout de suite un treillage en fil de fer, solide, sur le second vitrage. Vous allez recevoir dans quelques jours une grande caisse – port payé – contenant des objets pour vous et pour moi. Pour vous un grand cache pot en faïence avec son pied. Pour moi deux éléphants et

Lettre autographe signée « Guy » à sa cousine Lucie Le Poittevin
[Antibes ou Cannes, fin 1886 ou début 1887], 2 p. petit in-8° à l'encre noire
En-tête à son chiffre « GM – Yacht Bel-Ami »
Petite fente au pli en marge inférieure

Belle lettre inédite de l'écrivain enrichie d'une amusante signature

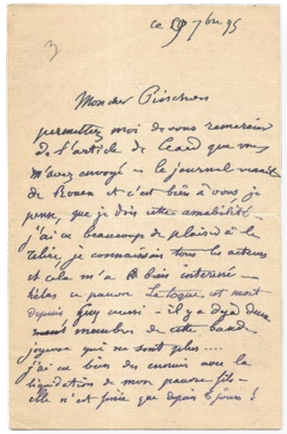
« Ma chère Lucie,
J'arriverai à Paris le 10 ou 12 janvier et je voudrais bien que M. Oudinot[1] *eut fini ma serre*[2] *pour ce moment, car je ne resterai pas plus de 15 jours ou 3 semaines. S'il y a du danger pour la neige, voulez-vous avoir la complaisance de prier Le Mare de me faire pour tout de suite un treillage en fil de fer, solide, sur le second vitrage. Vous allez recevoir dans quelques jours une grande caisse – port payé – contenant des objets pour vous et pour moi. Pour vous un grand cache pot en faïence avec son pied. Pour moi deux éléphants*[3] *et quatre plaques de faïence. Nous avons ici un temps superbe, le jardin plein de fleurs, de roses d'anémones de narcisses ; et je préfère cela au grand froid et à la neige de Paris.*
Je navigue beaucoup, je fais de l'escrime avec rage, je marche, je me livre donc à tous les exercices, sauf à…. l'affection. Mais je m'en passe.
À Bientôt, ma chère cousine, excusez-moi si je vous écris si court, et si peu, mais vous savez que mes yeux ne me permettent guère ce genre de sport [un des symptômes de sa syphilis, diagnostiquée dès 1877 et qui ne cessera de l'empoisonner].
Je vous embrasse, à la barbe de Louis, dont je serre la main.
Votre Cousin
Guy dit Capitaine Tellier
Com[t] le Bel-Ami
Bateau Poisson
B[te] S.G.D.G.[4] *»*

[1] Camille Oudinot, dramaturge et romancier, est un intime de Maupassant. Ce dernier lui dédie sa nouvelle *Le Parapluie*, parue en 1884.
[2] Il s'agit de la serre que Maupassant se fait construire dans l'appartement qu'il occupe au 10, de la rue de Montchanin (aujourd'hui rue Jacques Bingen) à Paris.
[3] Les « deux éléphants » dont il est question concernent sans doute le décor au-dessus des piliers d'entrée de sa demeure "La Guillette", à Étretat.
[4] Si les patronymes que s'attribue Maupassant font bien entendu allusion à deux de ses œuvres les plus célèbres, une lettre contemporaine à la comtesse Potocka du 15 décembre 1886 nous éclaire sur les doubles sens de sa signature :
« Le *Bel-Ami* [son bateau] est un poisson de mer comme son nom l'indique : et il danse, en promenant son propriétaire, un vrai cancan de bal de barrière. Lui et moi sommes en ce moment dans le port de Cannes où nous a jeté, avant hier, un terrible coup de mistral, et où nous demeurons bloqués. J'espère me remettre en route demain matin, si le vent le permet. Depuis que je commande ce bateau symbolique j'ai pris le nom de Capitaine Tellier [allusion à sa nouvelle *La Maison Tellier*] ».
Quant à l'acronyme « Bté SGDG » (Bréveté sans garantie du gouvernement), on retrouve la même occurrence dans *Bel Ami* (*Romans*, éd. Forestier, Pléiade, p. 368).
Cousine par alliance de Maupassant, Lucie Le Poittevin, née Ernoult, est la fille d'un riche banquier de Rouen. Elle épouse le peintre Louis Le Poittevin, fils d'un des plus proches amis rouennais de Flaubert. Cousin germain et confident de Maupassant, celui-ci lui dédie sa nouvelle *L'Âne*, parue en 1883.

Provenance :
Collection particulière

« Guy était déjà fou quand sa mère lui fit faire son testament »

44. [MAUPASSANT] Gustave de MAUPASSANT



Lettre autographe signée « Gustave de Maupassant » à Robert Pinchon
Sainte-Maxime, 9 7bre [septembre] [18]95, 3 p. in-8° sur papier vergé, à l'encre violette
Filigrane "Au Printemps / Paris / Nouveau papier français"
Infime déchirure à la pliure centrale, un mot caviardé par Gustave de Maupassant

Témoignage inédit dans lequel Gustave de Maupassant accuse ouvertement sa femme Laure d'avoir abusé de la faiblesse mentale de leur fils Guy au moment où celui-ci rédigea son testament

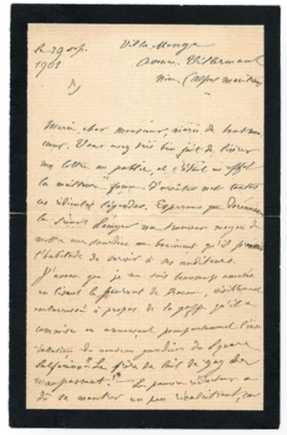
« Mon cher Pinchon,
Permettez-moi de vous remercier de l'article de Céard [nous n'avons pas retrouvé l'article dont il est ici question] *que vous m'avez envoyé. Ce journal venait de Rouen et c'est bien à vous, je pense, que je dois cette amabilité. J'ai eu beaucoup de plaisir à le relire, je connaissais tous les acteurs et cela m'a bien interessé – **hélas ce pauvre La Toque**[1] **est mort depuis, Guy aussi – il y a déjà deux membres de cette bande joyeuse qui ne sont plus…***
*J'ai eu bien des ennuis avec la liquidation de mon pauvre fils – Elle n'est finie que depuis 6 jours ! **Guy était déjà fou quand sa mère lui fit faire son testament à Cannes et se fit donner 10000 livres de rente qu'il ne pouvait donner – il lui a laissé prendre en outre tout ce qu'elle a voulu*** […] ***Elle en a usé et abusé !… N'ayant voulu, par respect pour la mémoire de mon fils, protester en rien j'ai accepté le testament dans toute sa teneur*** *– je vous parle de tout cela car je veux en venir à ceci – j'aurais voulu conserver une de ses œuvres les plus curieuses : <u>feuille de rose</u>*[2] […]
J'ai été bien malade depuis que je ne vous ai vu – j'ai eu une hémiplégie il y a trois ans et il m'est resté une boiterie des plus désagréables avec laquelle je suis condamné à faire bon ménage pour le reste de mes jours. Je m'arrête mon cher ami, j'écris difficilement, cela me fatigue – Adieu mon cher Pinchon et encore merci
Tout à vous
Gustave de Maupassant »

[1] Gustave de Maupassant se trompe, “La Toque” est le surnom du destinataire Robert Pinchon. Il doit nécessairement confondre avec un autre.
[2] La pièce pornographique *À la feuille de rose* (ici évoquée) est représentée pour la première fois le 19 avril 1875 par Guy et Robert, et par d’autres camarades de canotage. Gustave de Maupassant assistera à la seconde représentation.
Progressivement rongé par une syphilis qu’il contracte dans le cours des années 1870, Guy de Maupassant voit son état de santé décliner brutalement en 1891. Sa correspondance ne laisse place à aucune ambiguïté quant à ses accès de folie et son état physique. Dans une lettre au docteur Despaigne du mois d’octobre, il relate : « J’ai passé une nuit folle sans pouvoir rester au lit, allant de place en place, comme après ma piqûre de cocaïne. Mes yeux ont l’air de ceux d’un fou. Ma mémoire disparue… ».
Installé dans son appartement parisien du 24 rue Boccador, l’écrivain prend le train le 14 décembre pour Nice, où il compte rendre visite à sa mère. Il rédige son testament le même jour en présence de celle-ci. Un témoignage “confidentiel” de la mi-décembre (venant de Georges Ohnet ou Paul Ollendorff), relayé par le journal *Le Jour*, explicite par ailleurs l’état de santé de l’écrivain au moment où le testament est rédigé : « Guy de Maupassant est atteint d’une carie de l’os frontal qui paralyse son intelligence ; il a toutes les peines du monde à trouver ses mots. Il tient des conversations insensées. »
Maupassant fait une tentative de suicide avec un pistolet quinze jours plus tard, dans la nuit du 1er au 2 janvier 1892 (son valet François Tassart avait enlevé les balles). Il saisit alors un coupe papier et tente de s’ouvrir à gorge. Tous les médecins tombent d’accord, une nouvelle crise suicidaire peut survenir à chaque instant, Maupassant doit être hospitalisé.
Un infirmier le prend en charge dans sa résidence cannoise et lui passe une camisole de force. Il est interné le 7 janvier 1892 dans la clinique du docteur Blanche. Après un calvaire interminable, et atteint d’une paralysie générale, il succombe le 6 juillet 1893.
Légalement toujours mariés (et ce même après la légalisation du divorce le 27 juillet 1884), Gustave et Laure (née Le Poittevin) de Maupassant étaient séparés de corps à l’amiable depuis 1859.
Maupassant et Robert Pinchon se rencontrent au Lycée impérial de Rouen. Le père du dernier, Adolphe, y enseigne le français. Robert est dans la même classe que Louis de Poittevin, le cousin de Guy. Les deux amis se retrouvent plus tard à Paris. Pinchon, dit « La Toque », fait partie de la bande des canotiers.
La pièce pornographie *À la feuille de rose* (ici évoquée) est présentée conjointement par Guy et Robert pour la première représentation le 19 avril 1875. Robert Pinchon retourne à Rouen vers 1880 et devient bibliothécaire à la ville et critique musical et dramatique dans *Le Nouvelliste de Rouen*. Il écrit de nombreuses pièces de théâtre qu’il publie en 1894 sous le titre *Théâtre*. Le souvenir de son ami Maupassant est évoqué dans la préface de l’ouvrage. Maupassant lui dédie sa nouvelle *L’Aventure de Walter Schnaffs*, en 1883.

On joint :
Gustave de Maupassant
Carte de visite autographe
Antibes, s.d, 1 p. in-24°, adressée au même
« avec mes plus sincères compliments et condoléances »

« La pauvre vieille exilée retrouverait un sourire pour accueillir l’ancien hôte d’Étretat, qui apporterait tant de chers souvenirs des êtres et des choses disparus »

45. [MAUPASSANT] Laure de MAUPASSANT



Lettre autographe signée « Laure de Maupassant » [à Robert Pinchon]
Nice, 29 sep[tembre] 1901, 3 p. in-8°, d’une écriture très serrée et hésitante, liseré de deuil
Fente au pli central, quelques décharges d’encre

Longue lettre inédite faisant suite à son démenti sur le prétendu frère de lait de son fils Guy, publié dans *Le Journal de Rouen* quelques jours plus tôt

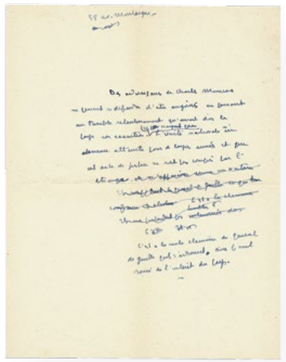
> *« Merci, cher monsieur, merci de tout mon cœur.* ***Vous avez très bien fait de livrer ma lettre au public, et c’était en effet la meilleure façon d’arrêter sur toutes ces ridicules légendes.*** *Espérons que dorénavant le Sieur Lécuyer va trouver moyen de mettre une sourdine au boniment qu’il prenait l’habitude de servir à ses auditeurs.* ***J’avoue que je me suis beaucoup amusée en lisant le Journal de Rouen, visiblement embarrassé à propos de la gaffe qu’il a commise en annonçant pompeusement l’installation du nouveau gardien du Square Solférino “Le frère de lait de Guy de Maupassant”****. Le pauvre rédacteur a dû se montrer un peu récalcitrant, car il trouve que je démolis un peu rudement la légende que son journal a mise en circulation, et il faut suivre ma lettre d’une petite réclame en faveur de son protégé* […] ***Que je sois délivrée des prétentions d’un intriguant, que je n’entende plus parler de lui, c’est tout ce que je désire.***
> ***Mais il est des sentiments maternels si saints, que personne ne devrait y toucher*** […] *N’avez-vous donc jamais la pensée de venir sur le beau rivage de la Méditerranée ?* ***N’oubliez pas, je vous en prie, que les portes de la villa Monge s’ouvriraient bien grandes pour vous recevoir et que la pauvre vieille exilée retrouverait un sourire pour accueillir l’ancien hôte d’Étretat, qui apporterait tant de chers souvenirs des êtres et des choses disparues, mais jamais oubliées*** […]
> *Laure de Maupassant* […] *»*

L’affaire du frère de lait de Guy de Maupassant

Le 12 septembre 1901, *Le Journal de Rouen* publie une mésinformation affirmant qu’un certain M. Lécuyer, prétendument frère de lait de Guy de Maupassant, vient d’être nommé gardien du jardin Solférino à Rouen, à l’endroit même où est érigé le buste de l’écrivain un an plus tôt. Le journal évoque en outre la ressemblance physique entre les deux hommes, ainsi que quelques anecdotes sur leur enfance. Robert Pinchon (1846-1925), l’un des plus proches amis de Guy, plusieurs fois invité chez ce dernier à Étretat, garde une correspondance suivie avec les parents de Guy (depuis longtemps divorcés). Il semble donc que Robert Pinchon ait transmis la mésinformation du *Journal de Rouen* à Madame Laure de Maupassant (née Le Poittevin), retirée depuis longtemps à Nice, qui réagit vivement. Elle adresse aussitôt une lettre à son correspondant, démentant point par point les fausses allégations du journal.

On joint :
La copie autographe (de la main de Robert Pinchon, également inédite) de sa lettre à Laure de Maupassant, qui précède la réponse de cette dernière, transcrite supra
[Rouen], 23 septembre 1901, 2 p. in-8° sur papier vergé, à l’encre noire

Provenance :
Succession Robert Pinchon (également pour la lettre de Gustave de Maupassant)



46. François MAURIAC

Manuscrit autographe de travail
S.l.n.d. [seconde quinzaine de janvier 1945 ?], 1 p. in-4°

Mauriac exprime sa ferme opposition à la possible exécution de Charles Maurras lors du procès de celui-ci en janvier 1945

> *« Des adversaires de Charles Maurras ne peuvent se défendre d'être angoissés en pensant au terrible retentissement qu'aurait dans le pays son exécution. Ils craignent que l'unité nationale n'en demeure atteinte pour de longues années et que cet acte de justice ne soit pas compris par l'étranger. ~~et n'apparaisse comme une victoire~~*
> *~~Ils supplient le général de Gaulle en qui leur confiance est absolue. C'est à la clémence~~*
> *~~Ils ne prétendent pas intervenir dans / troubler / C'est~~*
> *C'est à la seule clémence du général de Gaulle qu'ils s'adressent avec le seul souci de l'intérêt du pays. »*

Mauriac figure, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, parmi les intellectuels opposés aux excès de l'épuration, au nom du pardon chrétien. Arrêté le 8 septembre 1944, Maurras est jugé par la cour de Justice de Lyon du 24 au 27 janvier 1945. Inculpé pour intelligence avec l'ennemi, il lui est en outre reproché son antigaullisme, sa haine des Juifs et ses prises de positions radicales dans L'*Action française* à l'encontre des résistants, qu'il qualifie de « terroristes », tout en appelant à leur exécution. Pour sa défense, Maurras met en avant son anti-germanisme tout le procès durant. Il est finalement déclaré coupable le 27 janvier de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi. La cour de Justice le condamne à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale. Il échappe ainsi de justesse à la peine de mort.
En marge du procès Maurras se tient aussi celui de Robert Brasillach. Avec le concours de Jean Anouilh et Marcel Aymé, Mauriac lance une pétition demandant au général de Gaulle la grâce du jeune journaliste pamphlétaire. En dépit de cette initiative, Brasillach est exécuté le 6 février 1945.
Sa défense des collaborationnistes à cette époque vaut à Mauriac le surnom de « Saint François des Assises » par les journalistes.

Ce manuscrit semble inédit

Provenance :
Archives Thierry Maulnier

« Un juif traîne après soi un régiment de juifs, et quand les juifs se trouvent quelque part, il faut qu'ils détruisent : ceci est tout à fait fatal »

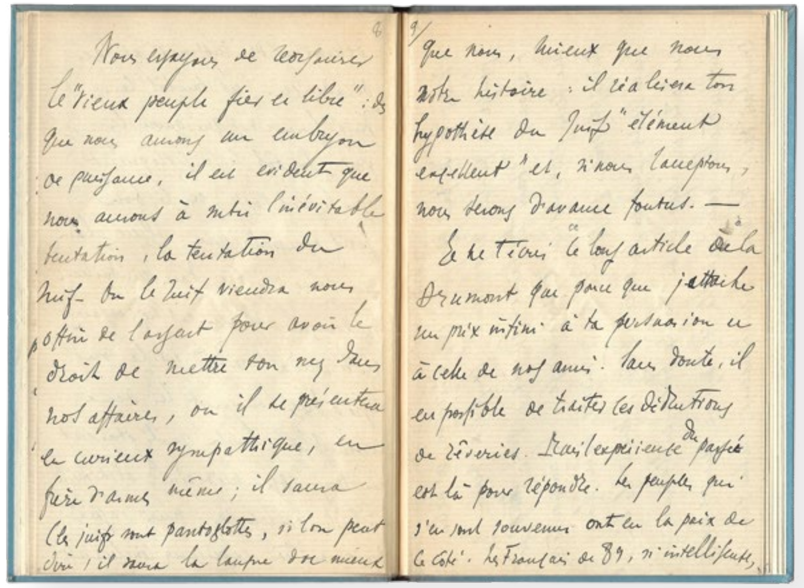
47. Charles MAURRAS

Lettre autographe signée « ton Charles Maurras » à René de Saint Pons
S.l.n.d. [1894], 22 p. in-8° sur papier vergé, à l'encre noire
Enveloppe autographe (premier plat seulement)
Chaque page foliotée, plusieurs ratures, corrections et surcharges de la main de Maurras
Le tout monté sur onglet, reliure moderne à la bradel en plein tissu bleu pâle, dos lisse, doublure en papier vergé (insolation sur le dos se prolongeant sur le second plat).

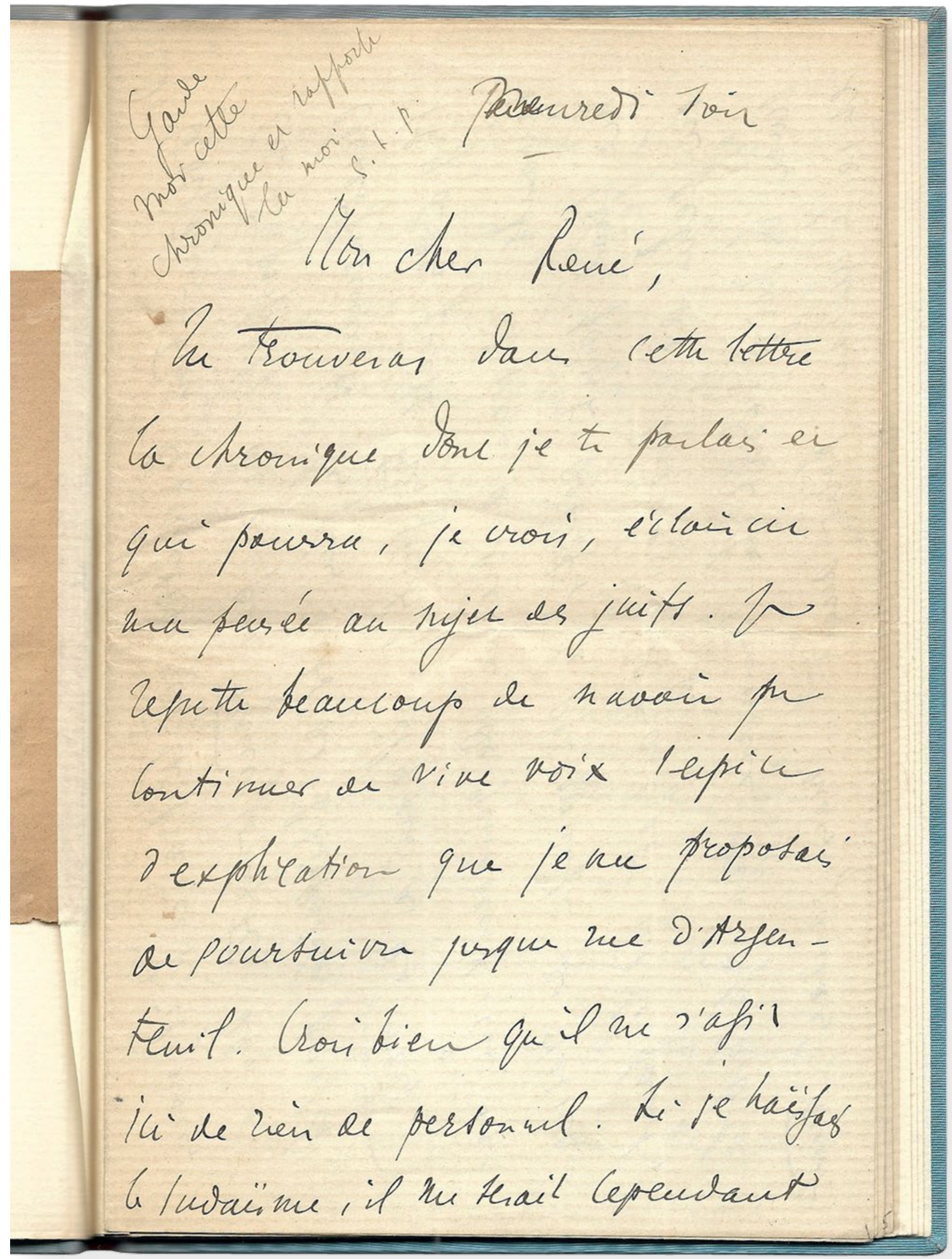
Lettre capitale sur vingt-deux pages du jeune Maurras, âgé de 26 ans, permettant de prendre la mesure de sa pensée déjà très structurée sur la question antisémite

Lettre inédite

> *« Mon cher René,*
> *Tu trouveras dans cette lettre la chronique dont je te parlais et qui pourra, je crois, éclaircir ma pensée au sujet des juifs.* […] ***Si je haïssais le judaïsme, il me serait cependant impossible de le haïr plus que le protestantisme, que j'ai en horreur plus que tout.*** *: or, s'il y a deux protestants dans la société* [l'Escolo Felibrenco]*, c'est moi qui les ai introduits :* [Marcel] *Coulon et* [Jules] *Ronjat m'ont tous deux demandé d'être leur parrain et c'est moi qui ai moralement obligé Amouretti à préciser, le jour de la réception de Roujat, notre parfaite indifférence en matière confessionnelle et religieuse. Mais puisque nous préparons l'histoire future avec nos idées de réorganisation fédératrice de la France, il nous est impossible de ne pas tenir compte des enseignements les plus nets de l'histoire passée.*
> ***Il y a des juifs très gentils, il y en a de très savants, il y en a même de généreux. Tu ne me feras point détester le personnage de*** [Heinrich] ***Heine ou celui de*** [Benjamin] ***Disraeli. Je traiterai, s'il le faut, avec les juifs dont le commerce sera agréable et je les aurai pour amis : mais jamais, tant que je disposerai d'une influence, si petite qu'elle soit, je ne tolérerai d'admission d'un juif parmi nous, par la simple raison qu'il n'y a pas un seul individu de race juive (même, et surtout, le juif antisémite, le plus dangereux) qui soit dépourvu ~~de~~ d'esprit de solidarité ~~nationale~~ pour sa nation juive : de force ou de gré, ou autrement, un juif traîne après soi un régiment de juifs, et quand les juifs se trouvent quelque part, il faut qu'ils détruisent : ceci est tout-à-fait fatal****. L'espèce est dissolvante, corrosive, et je n'aurai jamais la présomption d'élever un doute contre un fait attesté par l'histoire ~~moderne~~ ancienne comme par les dernières anecdotes du boulangisme et du socialisme allemand.* […] *le juif partout où il se trouve, sous quelque latitude et quelque siècle qu'il vive, détermine des ruptures et des décadences. C'est tantôt le juif financier qui ouvre les voies, tantôt le juif éloquent ou le juif poète ou le bon juif sympathique : il est clair que pour pénétrer dans un milieu quelconque, il lui est nécessaire de se rendre d'abord utile ou agréable, souvent les deux ensembles. Songe qu'ils étaient au Moyen Âge, alchimistes, linguistes, philosophes : mais, après deux ou trois expériences concluantes, les hommes d'état de ce temps-là, qui étaient intelligents et qui ne méprisaient pas la tradition, trouvèrent le moyen de profiter de leurs services, sans leur laisser exercer leur métier naturel de fléaux des nations. Ils leur ouvrirent des cités, des ghettos. Ils firent en détail ce que le grand Julien* [empereur romain] *(que les*


Nous essayons de réorganiser le "vieux peuple fier et libre". Dès que nous aurons un embryon de puissance, il est évident que nous aurons à subir l'inévitable tentation, la tentation du juif. Ou le juif viendra nous offrir de l'argent pour avoir le droit de mettre son nez dans nos affaires, ou il se présentera en curieux sympathique, en frère d'armes même ; il saura (les juifs sont polyglottes, si l'on peut dire) il saura la langue d'oc mieux
que nous, mieux que nous notre histoire. Il réalisera ton hypothèse du juif "élément excellent" et, si nous l'acceptons, nous serons d'avance foutus. —
Je ne t'écris ce long article de la Drumont que parce que j'attache un prix infini à ta persuasion et à celle de nos amis. Sans doute, il est possible de traiter ces déductions de rêveries. Mais l'expérience du passé est là pour répondre. Les peuples qui s'en sont souvenu ont eu la paix de leur côté. Les Français de 89, si intelligents,

chrétiens nomment apostat parce qu'il voulut rétablir nos anciens dieux) avait essayé de faire en gros par la reconstruction de Jérusalem et du Temple.
Nous essayons de réorganiser le 'vieux peuple fier et libre' : dès que nous aurons un embryon de puissance, il est évident que nous aurons à subir l'inévitable tentation, la tentation du juif. Ou le juif viendra nous offrir de l'argent pour avoir le droit de mettre son nez dans nos affaires, ou il se présentera en curieux sympathique, en frère d'armes même : il saura (les juifs sont polyglottes, s'il on peut dire) il saura la langue d'oc mieux que nous, mieux que nous notre histoire, : il réalisera ton hypothèse du juif 'élément excellent' et, si nous l'acceptons, nous serons d'avance foutus. –
Je ne t'écris ce long article à la [Édouard] *Drumont que parce que j'attache un prix infini à ta persuasion et à celle de nos amis. Sans doute, il est possible de traiter ces déductions de rêveries. Mais l'expérience du passé est là pour répondre. Les peuples qui s'en sont souvenu ont eu la paix de leur côté. Les Français de 89, si intelligents, mais qui avaient l'esprit faussé par leurs idées préconçues de l'identité de tous les hommes, sont en train de payer (dans leurs descendants) le coup de tête de l'affranchissement de la nation juive. Ils ne croyaient pas à l'histoire. Mais les voilà punis par l'histoire de nos derniers cent ans. Je ne voudrais pas recommencer cette niaiserie.* […]
Nous ne sommes pas la réunion des plus gentils jeunes gens de 1894, ni d'avantage une assemblée de méridionaux de talent, ni non plus une cohue de poètes du midi ou même de langue d'oc : nous sommes des félibres fédéralistes, nous représentons une certaine nationalité qui veut revivre - et dès lors qu'avons-nous souci de sens (charmants, soit ; nés au sud de la Loire, soit ; parlant la langue d'oc, soit encore ;) mais faisant naturellement partie d'une collectivité qui n'est pas la nôtre et fondant je ne dis pas un état dans notre état, mais ce qui est bien pis, un état dans chacune de nos provinces.
Remarque bien qu'en tout ceci je n'ai pas parlé de la race. Je n'ai parlé que d'histoire et de logique. Il n'y a pas de milieu. Ou agissons comme je dis ou lâchons nettement félibrige et fédéralisme, voyons l'empire à la fin de la décadence et regardons passer les grands barbares blancs ! –
La race ! Je trouve que ton objection publique m'a très vivement déprimé et découragé ; non certes à cause des idées personnelles que j'ai sur la race (cela n'a aucune importance), mais plus profondément par ce que ton mot 'définissez la race' ~~attaquait~~ touchait droit à


Garde moi cette chronique et rapporte la moi S.t.P.

Mercredi soir

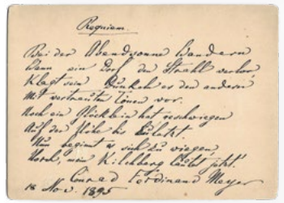
Mon cher René,
Tu trouveras dans cette lettre la chronique dont je te parlais et qui pourra, je crois, éclaircir ma pensée au sujet des juifs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu continuer de vive voix l'espèce d'explication que je me proposais de poursuivre jusque rue d'Argenteuil. Crois bien qu'il ne s'agit ici de rien de personnel. Si je haïssais le Judaïsme, il me serait cependant

notre principe essentiel 'la race d'oc' qui est inscrite en même temps que terre et langue d'oc dans nos statuts. Et j'y ai vu la preuve que nous manquions vraiment d'esprit et de mœurs politiques, nous qui tendons à une conception politique nouvelle.
Comment ! on a usé des séances et des séances à se mettre d'accord sur des pauvres statuts. On en a marqué et précisé l'esprit. Sur le point spécial du judaïsme, on ~~est~~ a même convenu de ne point désigner proprement les juifs (à cause des fonctionnaires présents dans notre groupe et qu'un éclat de ce genre eût pu exposer) ~~et~~ l'on a spécifié que 'race d'oc' était exclusive de 'race juive' et moins de six mois plus tard, voilà le principe contesté en public, en même temps que son interprétation, et par un membre du bureau [Maurras fait-il allusion à Bernard Lazare, le futur défenseur de Dreyfus ?] *!* […]
Je veux bien que la race soit une fiction ; mais, lis Pascal, tout est fiction et Ibsen lui-même t'apprendrait qu'il est des mensonges hors desquels les sociétés ne se maintiennent plus. La fiction de la race nous est essentielle. Supprimons-là, nous nous biffons. Nous pourrons vivoter. Nous n'existerons plus.
Pourquoi, depuis que nous faisons de la propagande avec [Frédéric] *Amouretti, nous escrimons-nous à répéter ces vers de Dono Guiraudo :*
Lis ome au pelage rous…
Moun amant es de raço bruno…
C'est une fiction. ***Nous savons qu'il y a des blonds au midi et Vénus elle-même, née de l'écume de nos mers, était blonde, je pense : cela n'empêche pas que cette couleur brune reste notre symbole, bien que toutefois elle ne représente ici ni les nègres, qui ne sont jamais blonds, ni les juifs, qui le deviennent que sous certains climats.***
Je suis profondément découragé, je le répète et peut-être aurai-je, d'ici peu, des choses curieuses à te raconter. Dans tous les cas, nous devrions bien nous liguer, tous, tous, pour éviter que le bas esprit parlementaire ne pénètre au milieu de nous. […] *J'aimerais mieux tout planter là que nous voir piétiner en vain. Je t'attends toujours lundi après-midi. J'aurai des documents et tu me diras ce que tu penses de toutes ces observations si tu as eu le courage de les lire jusqu'au bout.*
Ton
Charles Maurras […] »

Suite à leur exclusion du Félibrige de Paris, Maurras, Amouretti et leurs amis fédéralistes décident de fonder en 1893 l'Ecolo felibrenco, avec pour idée commune de combattre une république modérée. Regroupant des membres de bords politiques antagonistes, Maurras y côtoie entre autres Louis-Xavier de Ricard, ancien communard, ou encore Jules Ronjat, surnommé « sang de biòu » (sang de bœuf) pour ses idées de gauche. L'affaire Dreyfus, à la fin de 1894, met un terme à ce groupe hétérogène, ambigu attelage s'il en est.
Dans ce qui constituera plus tard l'un de ses principaux axes idéologiques via sa formule consacrée des « quatre États confédérés », symboles pour lui de l'Anti-France, Maurras en cible déjà deux d'entre eux : les Juifs et les protestants. Sa construction politique et journalistique après l'affaire Dreyfus montre néanmoins que son antisémitisme ardent n'est pas à mettre sur même plan que ses sentiments à l'égard des protestants ou des francs-maçons. Les propos qu'il développe ici, alors qu'il n'a que 26 ans, permettent de comprendre chez Maurras une idéologie antisémite déjà très structurée, qu'il renforce au travers de l'Action française, à partir de 1899. Son parcours et sa pensée ont une influence considérable au sein de l'extrême droite française tout au long du XXe siècle.

Provenance :
Succession Paul Beauvais

48. Conrad Ferdinand MEYER



Poème autographe signé « Conrad Ferdinand Meyer »
au verso d'un tirage albuminé d'époque
S.l, 18 nov[embre] 1895, (12,3 x 17 cm)
Tirage contrecollé sur carton fort (12,8 x 17,7 cm), tranches dorées
Timbre sec au coin inférieur droit : « Ganz Zürich »
Quelques défauts de surface mineurs et infimes taches sur la partie manuscrite

Meyer rédige l'un de ses plus célèbres poèmes au verso de son portrait par Rudolf Ganz

Conrad Ferdinand Meyer est ici immortalisé à son bureau de Kilchberg par le photographe Rudolf Ganz, dans la banlieue sud de Zurich. L'écrivain pose une plume à la main, dans une atmosphère studieuse, entouré d'innombrables ouvrages disposés en désordre sur sa table de travail.
On connaît de lui une pose légèrement différente prise lors de cette même séance du 3 octobre 1895, le regard orienté vers sa droite.

Au verso du tirage, Meyer rédige l'un de ses plus fameux poèmes :

« Bei der Abendsonne Wandern
Wann ein Dorf den Strahl verlor,
Klagt sein Dunkeln es den andern
Mit vertrauten Tönen vor.

Noch ein Glöcklein hat geschwiegen
Auf der Höhe bis zuletzt.
Nun beginnt es sich zu wiegen,
Horch, mein Kilchberg läutet jetzt!

Conrad Ferdinand Meyer
18 nov. 1895 »

Composé de deux quatrains octosyllabiques, ce court poème paraît pour la première fois en deuxième partie de son recueil *Gedichte*, en 1882, chez Verlag von H. Haessel à Leipzig, en Allemagne. Meyer fait paraître quatre nouvelles éditions de ce même recueil jusqu'en 1892, illustrant le passage d'une poésie narrative en ballades à une poésie d'un lyrisme intense.

Précieux document

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Gedichte (II Stunde), éd. Verlag von H. Haessel, Leipzig, p. 55

« Elle était la beauté humaine »

49. Frédéric MISTRAL

Manuscrit autographe signé « F. Mistral »
S.l.n.d, 2 p. petit in-8° sur papier vergé, en français
Importante fente à la pliure centrale sans atteinte au texte, toutes petites rousseurs

Très beau texte inédit légèrement teinté d'érotisme et enrichi de quelques vers issus de son recueil *Lis Óulivado*

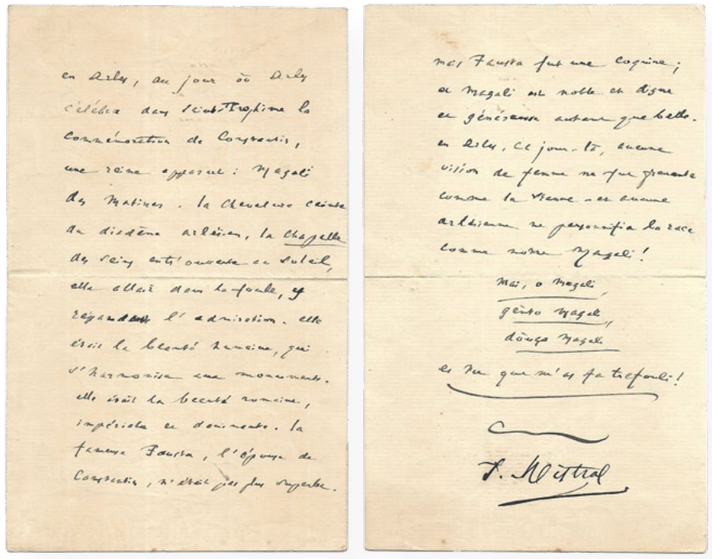
Nous respectons l'usage aléatoire des majuscules par Mistral

« en Arles, au jour où Arles célébra dans saint Trophime[1] la commémoration de Constantin, une reine apparut : Magali des matines. La chevelure ceinte du diadème arlésien, la chapelle des seins entr'ouverte au soleil, elle alla dans la foule, y répandant l'admiration. elle était la beauté humaine, qui s'harmonise aux monuments. elle était la beauté romaine, impériale et dominante. la fameuse Fausta[2], l'épouse de Constantin, n'était pas plus superbe. mais Fausta fut une coquine ; et magali est noble et digne et généreuse autant que belle. en arles ce jour-là, aucune vision de femme ne fut grande comme la sienne -et aucune arlésienne ne personnifia la race comme notre magali !

mai, o magali [mais, ô Magali,]
gènto magali, [douce Magali,]
douço magali, [Magali allègre]
es tu que m'as fa trefouli [c'est toi qui m'as fait tressaillir]

F. Mistral »

[1] La cathédrale Saint-Trophime d'Arles est une église romane de la ville d'Arles construite au XII[e] siècle et située place de la République. Elle est considérée comme l'un des plus importants édifices du domaine roman provençal. [2] Fausta Flavia Maxima (vers 289-326) est la fille de l'empereur Maximien Hercule et Eutropia. Mariée à l'empereur Constantin 1[er] en 307, elle lui donne trois fils, futurs empereurs, et trois filles. En 324, elle reçoit le titre suprême d'Augusta. Les circonstances de sa mort deux ans plus tard, documentées par des sources incomplètes ou partiales, restent à jamais incertaines.



Inconnu à ce jour, ce manuscrit est-il un hommage à une arlésienne particulièrement attractive ? Écrit en français, on pourrait penser que le destinataire ne maîtrisait pas la langue d'oc. Ou s'agit-il d'un exercice de style du poète ? Cette hypothèse n'est pas improbable. Mistral évoque "Magali" dans sa prose, idole de son poème *Tremount de luno* [*Coucher de lunes*] duquel il extrait ici les quatre derniers vers.

Publié en 1912, *Lis Óulivado* est le dernier grand recueil de poèmes lyriques de Frédéric Mistral. Il rassemble des poèmes écrits jusqu'en 1907.

Provenance :
Bibliothèque Marc Loliée
Collection particulière

Bibliographie :
Les Olivades, éd. Alphonse Lemerre, 1912, p. 164-165 (pour les vers)

50. Jean MOULIN

Carte postale autographe signée « Jean » à sa mère « Madame A[ntoine] E[mile] Moulin », née Blanche Élisabeth Pègue, et sa sœur Laure Moulin
Megève, 6 février [1940], 1 p. in-12° (au verso d'une carte postale figurant la chapelle du Max enneigée, à Megève)
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée (petites déchirures réparées au ruban adhésif)
Infime défaut au coin supérieure gauche du tirage de la carte postale

Très rare carte de Jean Moulin à sa famille, envoyée depuis Megève, quelques semaines seulement avant l'invasion allemande

« Chère maman, chère Laure,
Me voici depuis 48 heures à Megève, où, après une période de mauvais temps qui a duré 8 jours, j'ai eu de la chance de trouver du soleil.
La plupart des hôtels sont ouverts et il y a pas mal de monde. Il est vrai qu'il y a un centre de ski pour les aviateurs et énormément de permissionnaires.
Ces deux jours passés au bon air m'ont fait le plus grand bien et je me sens maintenant en pleine forme physique.
Je compte rester toute la semaine et si tout va bien être à Montpellier lundi soir.
Bon baiser à toutes deux.
Jean »

Nommé un an plus tôt préfet d'Eure-et-Loir, Jean Moulin avait entre-temps demandé à être dégagé de ses fonctions depuis la déclaration de guerre du 1er septembre 1939. Ainsi qu'il l'écrivait : « ma place n'est point à l'arrière, à la tête d'un département essentiellement rural » (*Jean Moulin : mémoires d'un homme sans voix*, éd. F. Zamponi, N. Bouveret et D. Allary, Éditions du Chêne, p. 72). Il se porte candidat à l'école des mitrailleurs, allant à l'encontre de la décision du ministère de l'Intérieur. Il est toutefois déclaré inapte pour un problème de vue, au lendemain de sa visite médicale d'incorporation, le 10 décembre 1939. Moulin exige une contre-visite à Tours où il est cette fois déclaré apte. Le ministère de l'Intérieur oblige néanmoins la future icône de la Résistance à reprendre immédiatement son poste de préfet, d'où il s'emploie, dans des conditions difficiles, à assurer la sécurité de la population. On connaît une lettre envoyée à sa famille du 25 janvier où Moulin annonce prendre quelques jours de congés après avoir contracté une vilaine grippe : « J'ai demandé quelques jours de congés pour aller me reposer en Haute-Savoie. Les congés viennent en effet d'être rétablis pour ceux qui n'ont pu avoir leurs congés réguliers en 1939 […] Si tout va bien, je compte partir à la fin de la semaine prochaine pour Megève […] Je vous donnerai mon adresse avant de partir, mais je crois bien que je descendrai dans une pension qui s'appelle "Sunny home". »

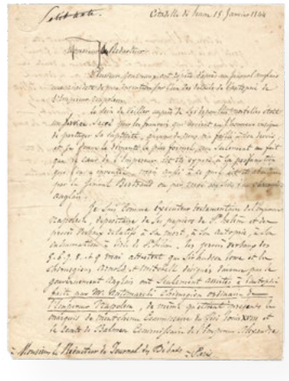
On joint :

Le légendaire portrait du résistant par son ami Marcel Bernard, réalisé au cours de l'hiver 1939, à Montpellier, en contrebas du château du Peyrou

Épreuve argentique – tirage postérieur sur papier Agfa Portriga Rapid (17×11 cm)
Très fine marge blanche sur les quatre tranches
Parfait état.
« Il profite de ces quelques jours dans l'Hérault pour faire venir de Béziers son cher ami d'enfance, Marcel Bernard. Celui-ci, qui n'a pas oublié sa caméra, fait de lui, dans le jardin du Peyrou, ce beau portrait où Jean, debout contre une arche de l'aqueduc, porte un feutre mou et un cache – nez, et qui est l'image même du Résistant. »
(*Jean Moulin*, éd. Laure Moulin, Presse de la Cité, Paris, 1969, p. 217.)

« Le corps de L'empereur Napoléon a constamment été gardé par le général Bertrand ou par moi depuis le 5 mai six heures du soir, moment où l'Empereur a rendu le dernier soupir »

51. [NAPOLÉON] Charles-Tristan de MONTHOLON



Lettre autographe signée « Montholon » au rédacteur en chef du *Journal des débats*
[Armand Bertin ?]
Citadelle de Ham, 15 janvier 1844, 1 p. 1/2 grand in-4° (19,4 x 24,9 cm)
Résidus de ruban adhésif restaurés avec légère décoloration aux marges droites, petites rousseurs, manque à la deuxième page (bris de cachet)
Adresse autographe sur la quatrième page, compostage «Ham / 17 janv. 1841»
Quelques annotations typographiques d'époque

Extraordinaire lettre de Montholon rétablissant la vérité sur l'autopsie et l'inhumation de l'empereur Napoléon à l'île de Sainte-Hélène

« Monsieur le Rédacteur,
Plusieurs journaux ont répété d'après un journal anglais une anecdote de pure invention sur l'un des détails de l'autopsie de l'Empereur Napoléon.
Le soir de veiller auprès de ses dépouilles mortelles étoit un service sacré pour les français qui avaient eu l'honneur insigne de partager sa captivité, aucun de nous n'a failli à son devoir ; et ***je donne le démenti le plus formel, non seulement au fait que le cœur de l'Empereur ait été exposé à la profanation que l'on a inventée, mais aussi à ce qu'il ait été abandonné par le Général Bertrand ou par moi aux soins d'un chirurgien anglais****.*
Je suis comme exécuteur testamentaire de l'Empereur Napoléon, dépositaire de ses papiers de Ste Hélène et des procès-verbaux relatifs à sa mort, à son autopsie, à son inhumation, à l'Ile de Ste Hélène. Les procès-verbaux des 5.6.7.8. et 9 mai attestent que Sir Hudson Lowe et les chirurgiens Arnold **[sic]** ***et Mitchell désignés d'avance par le gouvernement Anglais ont seulement assistés à l'autopsie faite par M. Antommarchi , chirurgien ordinaire de l'Empereur Napoléon****, de même qu'étoient présents le marquis de Montchenu Commissaire du Roi Louis XVIII et le comte de Balmen* [sic] *Commissaire de l'Empereur Alexandre.*
Le corps de l'Empereur Napoléon a constamment été gardé par le général Bertrand ou par moi depuis le 5 mai six heures du soir, moment où l'Empereur a rendu le dernier soupir*, jusqu'au 9 mai à midi qu*[and] *le cercueil a été déposé dans le caveau construit à la fontaine Tolbett au-dessous d'Hussgate, et Messieurs Marchand, Vignaly, Antommarchi, St Denis, Noverraz, Pierron, Coursot, Archambault n'ont pas cessé un seul instant de nous assister dans ce pieux service.*
Veuillez Monsieur le Rédacteur insérer cette lettre dans l'un de vos plus prochains numéros et recevez je vous prie l'expression de ma considération très distinguée.
Montholon »

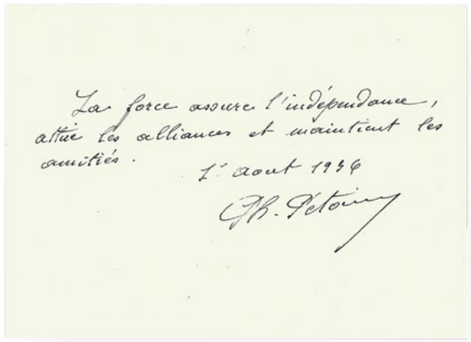
La mort de l'Empereur s'amorce le 17 mai 1821, quand ce dernier décrit à son entourage une douleur gastrique tel un « coup de canif ». Dès lors, Napoléon ne quitte plus le lit. Installé depuis le mois de septembre 1819 à Longwood, François Antommarchi (1789-1838) est désigné - sur l'insistance de la famille Bonaparte - nouveau médecin de l'Empereur. Antommarchi demeure impuissant face à la situation. Bertrand et Montholon ont finalement raison des réticences du malade et font appel au secours d'un autre médecin, britannique cette fois, le docteur Arnott. Cela n'y changera toujours rien. Napoléon meurt le 5 mai 1821 à 5h49 du soir.
Montholon est celui qui ferme les yeux de l'empereur. Le gouverneur de l'Île, sir Hudson Lowe, vient avec son état-major et le commissaire français, le marquis de Montchenu, constater officiellement la mort du « général Bonaparte ».
Dans son testament, Napoléon écrit : « Je lègue au comte de Montholon deux millions de francs comme une preuve de ma satisfaction des soins filials qu'il m'a donnés depuis six ans.
Je lègue au Bertrand cinq cent mille francs.
Je lègue à Marchand, mon premier valet de chambre, quatre cent mille francs. Les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami. Je désire qu'il épouse une veuve, sœur ou fille d'un officier ou soldat de ma vieille Garde.
J'institue les comtes Montholon, Bertrand et Marchand, mes exécuteurs testamentaires […] ».
Le corps est ouvert le 6 mai 1821 à 14 par Antommarchi, assisté de cinq médecins anglais : les docteurs Thomas Shortt, Archibald Arnott, Charles Mitchell, Francis Burton et Matthew Livingstone notent dans leurs procès-verbaux de l'autopsie l'existence d'un ulcère gastrique chronique perforé (ce qui aurait provoqué une péritonite fatale), probablement en évolution vers le cancer, et de lésions pulmonaires liées à la tuberculose. Avant de refermer le cadavre, le cœur et l'estomac en furent extraits pour être enfermés dans des coupes d'argent contenant de l'esprit de vin.

On ne voit pas Montholon embarquer le 7 juillet 1840 sur la *Belle Poule* pour se joindre à l'expédition du retour des cendres. Il est cependant présent un mois plus tard au désastreux débarquement de Boulogne-sur-Mer, le 6 août. Cette aventure lui vaut d'être condamné par un arrêt de la Cour des pairs le 6 octobre 1840 à six ans de forteresse à Ham (département de la Somme). Son ami Gourgaud l'en fait sortir le 10 juillet 1846 après l'évasion de Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III.

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Nous n'avons pas retrouvé trace de la publication de cette lettre dans le *Journal des débats*. Elle fut néanmoins transcrite *in-extenso* (et fautive sur un mot) dans *Le Patriote Français* [2e année], 12 mai 1844, p.2.

Source :
Revue du Souvenir Napoléonien, Albert Benhamou, avril-juin 2011, p. 10-17


La force assure l'indépendance, attire les alliances et maintient les amitiés.
1er août 1936
Ph. Pétain

52. Philippe PÉTAIN

Aphorisme autographe signé « Ph. Pétain »
S.l., 1er août 1936, 1 p. in-8° oblongue

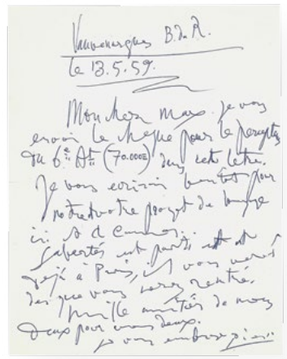
Bel aphorisme extrait de son discours commémoratif pour le vingtième anniversaire de la bataille de Verdun

> *« La force assure l'indépendance, attire les alliances et maintient les amitiés.*
> *1er août 1936*
> *Ph. Pétain »*

Commémoré le 21 juin 1936 par la France et l'Allemagne sur les lieux de la bataille, ce vingtième anniversaire permet surtout aux adjoints d'Hitler, Goebbels et Hess, de servir leur propagande. Après une marche silencieuse, derrière une bannière à croix gammée, les allemands prononcent un serment solennel, jurant de protéger la paix des lieux. Il n'en est rien, le troisième Reich prépare déjà son pays à la guerre et développe une économie entièrement militarisée, tournée vers la production d'armes.

L'original dactylographié du discours de Pétain est conservé aux Archives nationales sous la côte 45AP3, dossier 3.

Provenance :
[Album amicorum] col. Henri Reine


Vauvenargues B.d.R.
le 13.5.57.
Mon cher Max, je vous envoie le chèque pour le percepteur du 6e A.t (70.000) dans cette lettre.
Je vous écrirai bientôt pour notre et votre projet de banque ici et à Cannes. Jaime Sabartés est parti et est déjà à Paris. Il vous verra dès que vous serez rentré.
Mille amitiés de nous deux pour vous deux.
Je vous embrasse.
Picasso

53. Pablo PICASSO

Lettre autographe signée « Picasso » à Max Pellequer
[Château de] Vauvenargues, « le 13.[0]5.[19]59 », 1 p. in-4°

Picasso écrit à son ami et conseiller Max Pellequer pour un projet financier

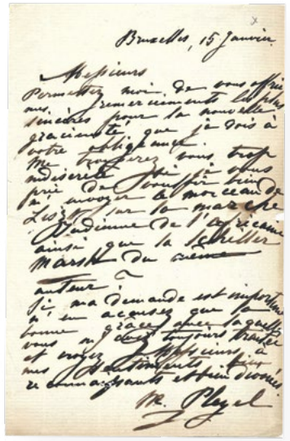
> *« Mon cher Max. Je vous envoie le chèque pour le percepteur du 6e A.t (70.000)* [sans doute pour son appartement au 7, rue des Grands Augustins dans le 6e arrondissement] *dans cette lettre. Je vous écrirai bientôt pour notre et votre projet de banque ici et à Cannes.* [Jaime] ***Sabartés est parti et est déjà à Paris****. Il vous verra dès que vous serez rentré.*
> ***Milles amitiés de nous deux pour vous deux.***
> *Je vous embrasse.*
> *Picasso »*

Banquier et amateur d'art avisé, Max Pellequer rassemble dès les années 20 une considérable collection d'œuvres modernistes. Il épouse en 1920 Francine Level, nièce du marchand et homme d'affaires André Level. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de ce dernier qu'il fait la connaissance de Picasso, en 1914. Cette rencontre marque la genèse d'une indéfectible amitié entre les deux hommes. Pellequer devient l'un des plus intimes de l'artiste, mais aussi son banquier et conseiller financier. Durant plus de 30 ans, il acquiert auprès de Picasso une incroyable collection de peintures et sculptures. La relation épistolaire qu'ils entretiennent toutes ces années durant nous permet de prendre la mesure des liens qui unissaient les deux hommes.
Toujours avec l'aide précieuse de son ami Max, Picasso fait l'acquisition d'un château du XIVe siècle en 1958, à Vauvenargues, près d'Aix en Provence, au pied de la montagne Sainte-Victoire. Il l'occupe par intermittence entre 1959 et 1962. À ce sujet, il déclare à Danier-Henry Kahnweiler : « J'ai acheté la Sainte-Victoire de Cézanne. Laquelle ? La vraie ». C'est dans le parc de cette même propriété que le peintre sera inhumé dans une ambiance délétère, le 10 avril 1973.
Jaime Sabartés (1881-1968), ici mentionné, est un poète espagnol qui fut longtemps le secrétaire particulier de Picasso, dont il publie une biographie : *Picasso : Toreros*, en 1961.

Provenance :
Collection Max Pellequer
Puis collection particulière

« Le morceau de Liszt sur la marche Indienne… »

54. Marie PLEYEL



Lettre autographe signée « M. Pleyel » [à Louis Brandus et Ernest d'Hannecort ?]
Bruxelles, s.d « 15 janvier » [après 1865], 1 p. in-8°
Petits manques en marge droite sans atteinte au texte, petits trous de corrosion d'encre, marges renforcées à l'adhésif neutre au verso.

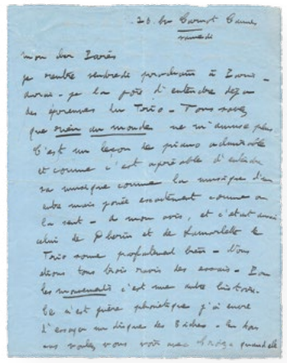
Curieuse requête de la pianiste virtuose désirant obtenir deux travaux musicaux de Franz Liszt

« Messieurs,
Permettez-moi de vous offrir mes remerciements les plus sincères pour la nouvelle gracieuseté que je dois à votre obligeance.
Me trouverez-vous trop indiscrète si je vous prie de vouloir bien m'envoyer le morceau de Liszt sur la marche Indienne de l'Africaine ainsi que la Schiller Marsch du même auteur ?
Si ma demande est importune n'en accusez que la bonne grâce avec laquelle vous m'avez toujours traitée et croyez, Messieurs, à mes sentiments bien reconnaissants et bien dévoués.
M. Pleyel »

Les travaux demandés ici par Marie Pleyel sont, pour le premier un morceau, extraits de *Illustrations de l'opéra « L'Africaine »* (S.415) composé par Liszt d'après l'opéra de Meyerbeer. Liszt appréciait particulièrement cet opéra et en compose deux pièces pour piano quelques semaines seulement après la création : la première est une fantaisie sur la prière matinale des marins portugais au début du troisième acte et la seconde, une transcription virtuose de la *Marche indienne* qui ouvre le quatrième acte, dont il est ici question dans la lettre.
Le second est l'un des treize poèmes symphoniques écrits par Liszt, genre dont il est par ailleurs le créateur. Marie Pleyel se réfère ici au *Kunstler Festzug "Schiller Marsch"*, tiré de *Die Ideale* (d'après le poème au titre éponyme de Friedrich von Schiller) composé par Liszt en 1859.
Née Marie-Félicité-Denise Moke, Marie Pleyel est une enfant prodige du piano. Elle devient par la suite l'une des plus célèbres virtuoses de son temps. Après avoir été fiancée à Hector Berlioz, elle épouse Camille Pleyel, fils du grand facteur de piano Ignace Joseph Pleyel, le 5 avril 1831. Considérée par Liszt comme « pas simplement une grande pianiste femme, mais un des plus grands artistes du monde », ils se produisent ensemble à Vienne en 1839. Après de grandes tournées dans toute l'Europe, elle s'installe à Bruxelles en 1842, créant une école de piano au Conservatoire royal où elle enseigne de 1848 à 1872.
Cette lettre est sans doute adressée à Louis Brandus et son associé Ernest d'Hannecort. La maison d'édition de Brandus fut la seule à avoir édité les deux partitions ici évoquées.

« Aurai-je la joie d'entendre déjà les épreuves du trio.
Vous savez que rien au monde ne m'amuse plus »

55. Francis POULENC

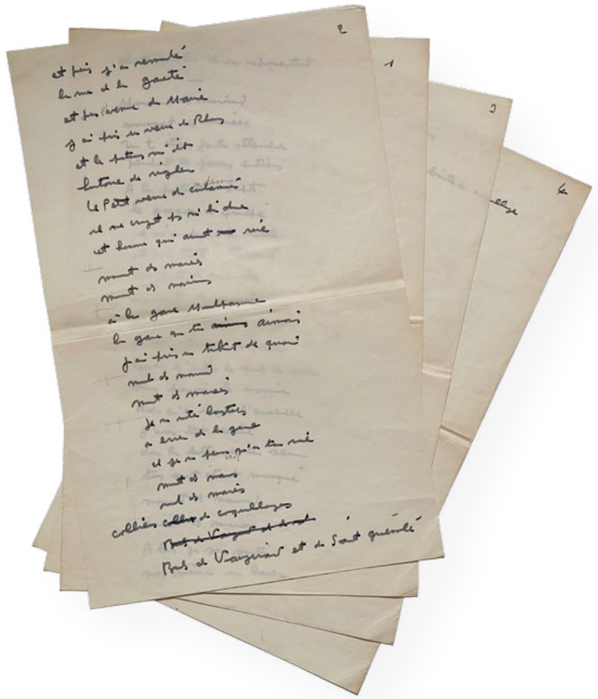


Lettre autographe signée « Francis Poulenc » au compositeur Philippe Parès
Cannes [fin de mars 1928 ?], 1 p. 1/2 in-4° sur papier bleu ciel, à l'encre noire
Traces de pliures inhérentes à l'envoi d'origine
Nous avons rétabli la ponctuation pour une lecture plus aisée

Belle lettre inédite de Poulenc au sujet de l'enregistrement de son *Trio pour hautbois, basson et piano* et du *Bestiaire*

« Mon cher Parès,
Je rentre vendredi prochain à Paris. ***Aurai-je la joie d'entendre déjà les épreuves du trio. Vous savez que <u>rien au monde</u> ne m'amuse plus****. C'est un*[e] *leçon de piano admirable et comme c'est agréable d'entendre sa musique comme la musique d'un autre mais jouée exactement comme on la sent. À mon avis, c'était aussi celui de Dhérin et de Lamorlette.* ***Le trio sonne parfaitement bien. Nous étions tous trois ravis des essais. Pour les <u>mouvements</u> c'est une autre histoire. Ce n'est guère phonétique, j'ai envie d'essayer un disque des Biches*** [ballet composé par Poulenc en 1924 et créé par Diaghilev le 6 janvier 1924]. ***En tout cas voulez-vous voir avec Croiza*** [sic], ***quand elle veut enregistrer le Bestiaire.*** […]
Voyez cela. En tout cas sitôt débarqué je vous téléphone. Nous causerons aussi sérieusement de la question contrat.
Mille amitiés en hâte pour vous et votre aimable collaborateur.
Francis Poulenc »

Cette lettre pourrait dater de 1928, année durant laquelle les trois musiciens cités effectuent l'enregistrement de leur *Trio*. Composé en 1926 par Poulenc, ce dernier, au piano, est accompagné par Gustave Dhérin, bassoniste et Roland Lamorlette, hautboïste. Poulenc compose cette musique de chambre en hommage à Manuel de Falla, qui l'apprécia tout particulièrement. Le *Trio pour hautbois, basson et piano* est par ailleurs considéré par certains comme la première œuvre importante du répertoire de musique de chambre du compositeur, reflétant intensément la personnalité de Poulenc.
L'enregistrement du *Bestiaire ou Cortège d'Orphée* évoqué plus loin dans la lettre, ne se fera que bien plus tard, le projet ayant dû être repoussé. Poulenc compose ce cycle de mélodies en 1918 en reprenant l'œuvre éponyme de Guillaume Apollinaire.
Cette lettre se situe à une époque charnière, au moment de la naissance des revues sur le disque, de la critique de disque et de l'apparition de nouveaux critères de jugement.



« J'avais le mal de mort / et sans même en mourir /
comme d'autres le mal de mer / sans pouvoir le vomir »

56. Jacques PRÉVERT

Poème autographe : « Chant funèbre d'un représentant »
Adressé à Maurice Saillet, de la revue littéraire *Les Lettres nouvelles*
[Saint-Paul-de-Vence, 14 avril 1953], 4 p. in-plano à l'encre noire (25 x 43,7 cm), chacune paginée
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée (28,5 x 22,5 cm)
Jacques Prévert a inscrit son nom et son adresse au dos de l'enveloppe
Traces de pliures inhérentes à la mise sous pli d'origine
Plusieurs caviardages et corrections inédits de la main de Prévert
Quelques annotations typographiques (de la main de Maurice Saillet ?)

Long et magnifique poème au format spectaculaire paru dans son recueil
La Pluie & le Beau Temps

Manuscrit ayant servi à la première publication en mai 1953 dans *Les Lettres nouvelles*

« Mouvement des navires
mouvement des marées

Tu t'étais fait attendre
pendant des jours entiers
A la porte du Sept
le garçon a frappé
il m'a donné la lettre
et puis tout a tourné

Mouvement des navires
mouvement des marées

J'avais le mal de mort
et sans même en mourir
comme d'autres le mal de mer
sans pouvoir le vomir
Rien qu'en voyant l'enveloppe
j'avais tout deviné
dans la lettre de ta sœur
ton sort était marqué

Mouvement des navires
mouvement des marées

[...]

A la gare Montparnasse
la gare que tu aimais
j'ai pris un ticket de quai
Je suis resté longtemps
à errer dans la gare
et je ne pensais qu'à ta vie

Mouvement des navires
mouvement des marées

Colliers de coquillages
bals de Vaugirard et de Saint-Guénolé
et le pas de tes pieds
sur le sable mouillé
toujours je l'entendais
et les quais étaient balayés
à intervalles réguliers
par les feux du phare de Penmarch

Mouvement des navires
mouvement des marées

Ton sort c'était hier
le mien c'est pour demain
et ta robe neuve et rouge
quand tu l'enlevais
jamais je n'oublierai
tout ce que tu disais
toi qui souriais toujours
comme seul sourit l'amour
Tu vois c'est le rideau d'un théâtre
et j'espère que toujours le spectacle te plaira
quand le rideau se lèvera

[...]

Mouvement des navires
mouvement des marées

Oh je ne vendrai plus
des souvenirs de vacances
des boîtes en coquillages
et des coquilles Saint-Jacques
le paysage dedans
Je vendrai des vieux sacs
je vendrai des cure-dents
horaire itinéraire
Finistère Finistère
tout ça c'est déchiré

Mouvement des navires
mouvement des marées. »

Ce poème est à rapprocher de « *Sous le soc… »*, paru dans le même recueil (p. 58), avec lequel il présente quelques détails communs. Le narrateur, séparé de celle qu'il aime, se souvient avec nostalgie de leur passé. Si la femme semble décédée dans « Chant funèbre d'un représentant », la disparition de celle-ci semble plus énigmatique dans « *Sous le soc… »*. Le narrateur n'oubliera jamais les paroles de sa bien-aimée au moment où celle-ci enlevait sa robe rouge ; il n'oublie pas non plus Saint-Guénolé, un phare, le Finistère, hauts symboles bretons si chers au poète.

Manuscrit demeuré inconnu à Danièle Gasiglia-Laster et Arnaud Laster pour les *Œuvres complètes* à la bibliothèque de la Pléiade

Trois variantes sont à observer entre le texte publié dans *Les Lettres nouvelles* et la version reprise dans le recueil *La Pluie & le Beau Temps*, qui parait le 16 juin 1955.

Ainsi, les vers du quatrième distique (n° 32 et 33) sont inversés dans la première publication de 1953 :

« Mouvement des marées
Mouvement des navires »

Une incise du même distique est présente entre les vers 36 et 37 : « J'ai pris un ticket de quai » et « Je suis resté longtemps ».

Enfin, aux vers 76 et 77, « Je vendrai des moulages » « Je vendrai des cure-dents » devient « Je vendrai des vieux sacs » « Je vendrai des cure-dents ».

Maurice Saillet (1914-1990) fait ses débuts comme libraire auprès d'Adrienne Monnier à *La Maison des amis des livres*, située 7, rue de l'Odéon à Paris. Après avoir été contributeur à la revue *K* (1948), Saillet cofonde en 1953 la revue littéraire *Les Lettres nouvelles* avec Maurice Nadeau. On peut supposer que ce dernier, proche de Prévert depuis les années 1930, a bénéficié du généreux concours de son ami poète pour le lancement de la revue. *Les Lettres nouvelles* devient en 1977 la maison d'édition de Nadeau qu'il dirige jusqu'à sa mort en 2013.

Bibliographie :
Les Lettres nouvelles, mai 1953, n°3
La Pluie & le Beau Temps, Le Point du Jour, NRF, 1955, p. 52-55
Œuvres complètes I, éd. Danièle Gasiglia-Laster et Arnaud Laster, Pléiade, 1992, p. 668-670

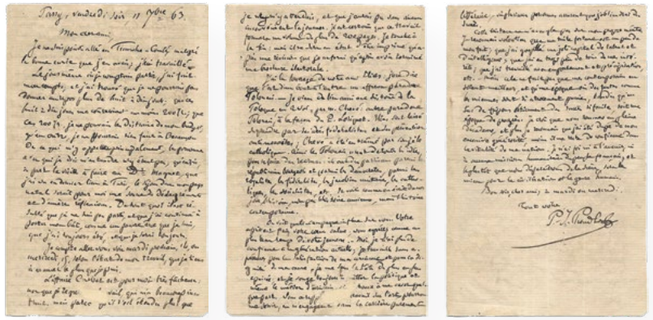
« L'affaire Courbet est pour moi très fâcheuse »

57. Pierre-Joseph PROUDHON

Lettre autographe signée « P.-J. Proudhon » à Gustave Chaudey
Passy [Paris], 11 septembre 1863, 3 p. in-8° sur papier vergé, à l'encre noire
Réparations avec comblements et mise au ton sur les deux feuillets (manques à sept mots, voir scans). Plis centraux renforcés au papier Japon, infimes manques angulaires.

Dans une longue lettre à son avocat et confident, Proudhon évoque son ami Gustave Courbet, son ouvrage en cours, puis termine sa missive par quelques réflexions introspectives sans oublier de vitupérer contre son époque

« Mon cher ami,
Je ne suis point allé en Franche-Comté, malgré la bonne envie que j'en avais ; j'ai travaillé. Le jour même où je comptais partir, j'ai fait mon compte ; et j'ai trouvé que je ne pouvais pas donner au repos plus de huit à dix jours ; que ces huit à dix jours me coûteraient au moins 200 fr. ; que ces 200 fr., je ne pouvais les distraire de mon budget ; qu'en outre, je ne pouvais rien faire à Besançon de ce qui m'y appelle principalement, la personne avec qui je dois m'entendre n'y étant pas ; qu'enfin, à part la visite à faire au docteur Maguet, que j'ai vu en dernier lieu à Paris, le séjour dans mon pays natal serait pour moi une source de désagréments et d'amères réflexions. De tout quoi il est résulté que je ne suis pas parti, et que j'ai continué à porter mon bât comme un pauvre âne que je suis, que j'ai toujours été, et que je serai toujours.
Je compte aller vous voir mardi prochain 14, ou mercredi 15, selon l'état de mon travail, que je tien à avancer le plus que je puis.
L'affaire Courbet est pour moi très fâcheuse : non que je regrette ce travail, qui m'a beaucoup instruit ; mais parce qu'il s'est étendu plus que je ne m'y attendais, et que j'aurais pu sans aucun inconvénient l'ajourner. Il est certain que ce travail formera un volume de plus de 200 pages [Du principe de l'art et de sa destination sociale, paru à titre posthume en 1865]. *Je touche à la fin : mais il ne sera en état d'être imprimé qu'après une révision que je ne ferai qu'après avoir terminé une brochure électorale.*
J'ai lu l'ouvrage de notre ami Élias, j'ose dire que c'est d'un bout à l'autre un affreux paradoxe polonais. Je viens de lire aussi une histoire de la Pologne, en 2 volumes, par M. Chevé : un autre paradoxe polonais, à la façon du P. Loriquet. Élias s'est laissé surprendre par ses idées fédéralistes et ses préventions anti-moscovites ; Chevé a été entraîné par son zèle catholique. Ainsi les Polonais usent de toutes les idées pour se faire des recrues : ils ont des partisans parmi les démocrates, parmi les royalistes, les fédéralistes, les jacobins unitaires, les catholiques, les socialistes, etc. ; et voilà comme on écrit de nos jours l'histoire, non pas l'histoire ancienne, mais l'histoire contemporaine.
On voit que la campagne influe sur vous. Votre esprit est frais, votre cœur calme ; vous espérez comme au plus beau temps de votre jeunesse. – ***Moi, je n'ai plus de confiance à la génération actuelle ; je travaille sans espérance pour la satisfaction de ma conscience, et pour la dignité de ma cause. Je me sens la tête de plus en plus***



épuisée ; et je songe toujours à quitter la politique et même le métier d'écrivain, si je trouve à me caser quelque part. Sous ce rapport, mon travail sur l'art pourra me servir en m'engageant dans la carrière purement littéraire, où plusieurs personnes m'assurent que j'y obtiendrai du succès.

Cette tristesse ne m'aveugle pas sur mon propre mérite. Je reconnais volontiers que ma triste fortune est un peu de mon fait ; que j'ai gaspillé un joli capital de talent et d'intelligence ; que j'ai eu trop peu de soin de mes intérêts ; que j'ai travaillé avec emportement et précipitation, etc. Mais cela ne fait pas que mes contemporains ne soient meilleurs, et qu'une époque où des fautes comme les miennes sont si atrocement punies, tandis qu'un tas de fripons obtiennent des succès si faciles, soit une époque de progrès. ***Je crois que nous sommes en pleine décadence, et plus je reconnais que j'ai été dupe de mon excessive générosité, moins il me reste de confiance dans la vitalité de ma nation. Je n'ai ni foi à l'avenir, ni à aucune mission humanitaire du peuple français ; et le plus tôt que nous disparaîtrons de la scène sera le mieux pour la civilisation et le genre humain.***

Bonsoir, cher ami ; à mardi ou mercredi.

Tout vôtre.

P.-J. Proudhon »

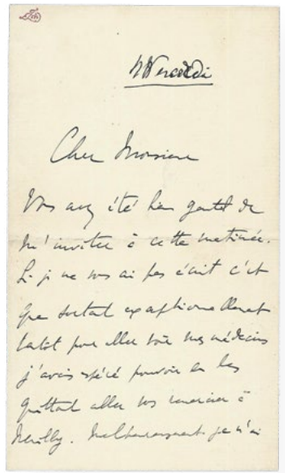
« L'affaire Courbet » ici évoquée fait sans doute allusion au tableau *Le Retour de la conférence,* caractéristique de l'anticléricalisme du peintre. Réalisé en Saintonge en 1863, le tableau (aujourd'hui disparu) fait scandale au Salon des refusés de la même année. Animé par les mêmes idées socialistes que son ami Proudhon, Courbet presse alors ce dernier de rédiger sa défense. Ce qui ne devait à l'origine être qu'une brochure de quelques pages devient bientôt un vaste traité sur le rôle social de l'artiste : *Du principe de l'art et de sa destination sociale*. L'ouvrage paraît en 1865, quelques mois seulement après la mort de son auteur. Le texte sera sévèrement étrillé par la plume du jeune critique Émile Zola, encore inconnu du grand public, dans son ouvrage *Mes Haines*.

Provenance :
Collection M. P.

Bibliographie :
Correspondance, éd. J-A Langlois, Slatkine (Genève), t. XIII, p. 145-147

« La véritable terre inesthétique n'est pas celle que l'art n'ensemença pas, mais celle qui, couverte de chefs-d'œuvre, ne sait ni les aimer, ni même les conserver »

58. Marcel PROUST



Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Robert de Montesquiou
S.l., [7 décembre 1904], 4 pp. in-8°, liseré de grand deuil
Timbre humide de Robert de Montesquiou (à son chiffre) au coin supérieur gauche
Fentes aux plis, annotation typographique au crayon sur la quatrième page

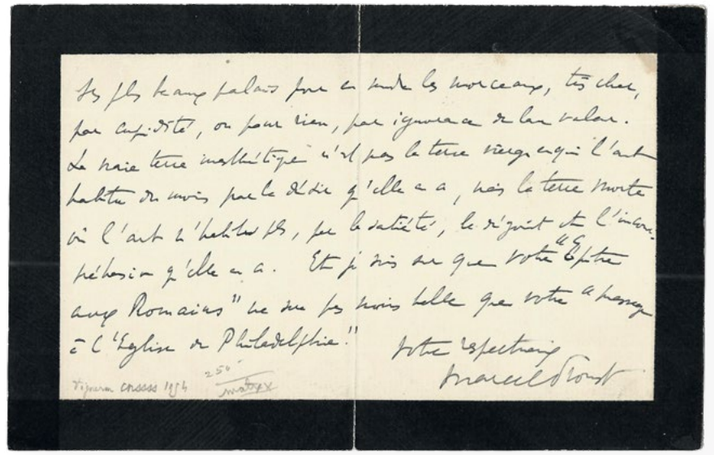
Dans une étonnante lettre à son mentor, Proust dresse un constat acerbe sur l'Italie et la conservation de son patrimoine

« Cher Monsieur,

Vous avez été bien gentil de m'inviter à cette matinée. Si je ne vous ai pas écrit c'est que, sortant exceptionnellement tantôt pour aller voir mes médecins, j'avais espéré pouvoir, en les quittant, aller vous remercier à Neuilly. Malheureusement, je n'ai été libre qu'à 7 heures. ***J'aurai ces jours-ci, par Reynaldo, de beaux récits qui préciseront mes regrets*** [d'après le compte rendu du Figaro du lendemain, Hahn a ravi l'auditoire avec ses compositions]. ***Et dire que c'est peut-être la seule fois que vous m'inviterez !*** *Mes rendez-vous avec ces médecins étaient pris et comme j'étais souffrant cela m'a fait, de sortir, beaucoup plus de mal qu'ils ne me feront jamais de bien. On m'a parlé, avec la vague déformation que prennent les bruits quand ils arrivent jusqu'à ma chambre de malade, des conférences que vous feriez en Italie. Malgré ce que vous m'avez dit en faveur de l'évangélisation plus efficace d'une terre inesthétique comme l'Amérique, je pense que les « Conférences d'Italie » seront plus glorieuses encore****.* ***La véritable terre inesthétique n'est pas celle que l'art n'ensemença pas, mais celle qui, couverte de chefs-d'œuvre, ne sait ni les aimer, ni même les conserver et laisse les Tintoret s'effacer peu à peu sous la pluie quand elle ne les repeint pas entièrement, qui détruit pièce à pièce ses plus beaux palais pour en vendre les morceaux, très cher, par cupidité, ou pour rien, par ignorance de leur valeur. La vraie terre inesthétique n'est pas la terre vierge en qui l'art habite, du moins par le désir qu'elle en a mais la terre morte où l'art n'habite plus, par la satiété, le dégoût et l'incompréhension qu'elle en a****. Et je suis sûr que votre Épitre aux Romains ne sera pas moins belle que votre Message à l'Église de Philadelphie* [allusion au voyage de Montesquiou aux États-Unis l'année précédente].

Votre respectueux

Marcel Proust »



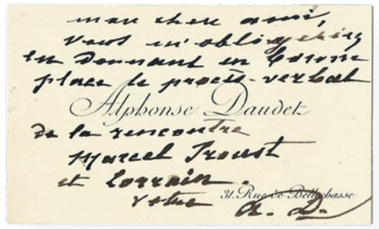
Le rendez-vous manqué par Proust semble être la matinée que Montesquiou donne au Pavillon des Muses en l'honneur de l'écrivain italien Mathilde Serao, le mercredi 7 décembre 1904. Cette matinée est annoncée dans *Le Figaro* du mardi 6 décembre 1904, le compte rendu est donné le surlendemain dans le même journal.

Il n'est pas étonnant que Proust exprime ici avec insistance des sentiments appuyés sur l'Italie et sur son plus illustre peintre vénitien, lui dont sa traduction de *La Bible d'Amiens* de Ruskin vient de paraître. Touché par l'ouvrage de l'auteur anglais (qu'il découvre en 1898 grâce à son ami Robert de Billy), Proust entreprend plusieurs pèlerinages « ruskiniens » lorsqu'il procède à la traduction, aidé de sa mère Jeanne Weil. Il se rend dans le nord de la France, à Amiens, et surtout à Venise. Il visite la cité lacustre à deux reprises en 1900, une première fois en avril, une seconde en novembre. Le pays, son histoire, ses œuvres… la fascination de Proust pour l'Italie ne résume pas seulement au chapitre qu'il y consacre dans *Le Temps retrouvé*. Elle émane en lui d'abord, et significativement dans l'œuvre ruskinienne.

L'écrivain a-t-il eu connaissance du monumental *Paradis* du Tintoret "détaché" du palais des Doges en 1903 quand il dresse ici une critique peu flatteuse sur la façon dont l'Italie conserve les peintures de ses maîtres ? Ou est-ce un constat de sa propre expérience de Venise et ses environs ? Toujours est-il que l'engouement des collectionneurs américains pour les peintures européennes, ceux de « la terre vierge en qui l'art habite », battait son plein depuis déjà de nombreuses années.

Provenance :
Robert de Montesquiou
Robert Proust (qui racheta l'ensemble des lettres de son frères après la mort de Montesquiou)
Succession Suzy-Mante Proust

Bibliographie :
Correspondance générale, t. I, éd. Robert Proust et Paul Brach, Plon, p. 179-180, n°CLXXIV (transcription fautive sur un mot)
Correspondance, t. IV, éd. Philip Kolb, Plon, n°202



59. [PROUST] Alphonse DAUDET

Carte de visite autographe signée « A.D. » [à Gaston Calmette]
S.l.n.d. [Paris, soirée du 6 février 1897], 1 p. in-24° à la plume biseautée
Adresse imprimée : 31, Rue de Bellechasse
Très légères décharges d'encre

Témoignage inédit sur le duel Proust-Lorrain

> *« Mon cher ami,*
> *Vous m'obligeriez en donnant en bonne place le procès-verbal de la rencontre Marcel Proust et Lorrain.*
> *Votre A.D. »*

Déjà l'auteur d'un premier compte rendu ironique sur *Les Plaisirs et les Jours* en juillet 1896, Jean Lorrain récidive le 3 février 1897 dans *Le Journal* tout en visant les Daudet : « soyez sûrs que, pour son prochain volume, M. Marcel Proust obtiendra sa préface de M. Alphonse Daudet, de l'intransigeant M. Alphonse Daudet, lui-même, qui ne pourra la refuser, cette préface, ni à Mme Lemaire ni à son fils Lucien ».

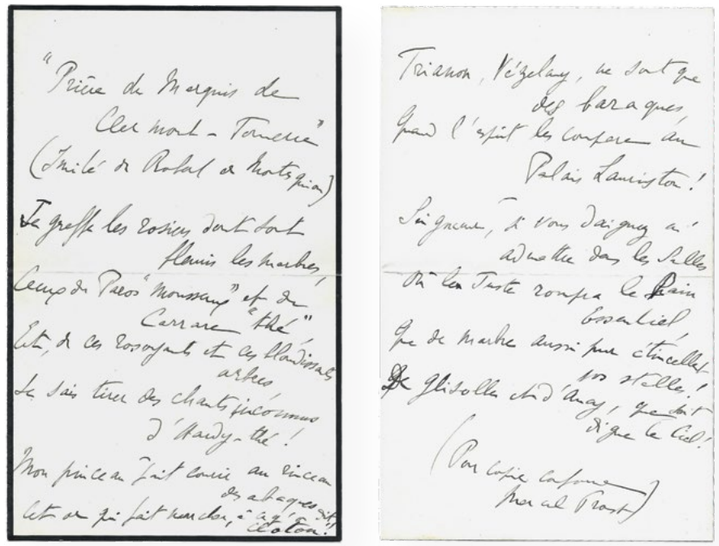
C'en est trop pour Proust, qui provoque Lorrain en duel. L'évènement prend place dans l'après-midi du 6 février 1897, sous la pluie, à la Tour de Villebon, dans la forêt de Meudon. Le duel fait couler plus d'encre que de sang : « Je n'ai pas été touché, rapporte Proust à Lucien Daudet, ni Lorrain non plus bien que ma balle ait tombé [sic] presqu'à son pied droit » (*Lettres à Lucien Daudet*, p. 130). Il n'en demeure pas moins que cette épreuve du feu est pour Proust l'acte héroïque de sa vie.

Alphonse Daudet écrit-il ce court message à son ami Gaston Calmette à la demande de son fils Lucien ? On pourrait le supposer. Toujours est-il que le directeur du *Figaro* respecte la volonté de son ami et fait publier un compte-rendu en première page du journal dès le lendemain :

« Une rencontre au pistolet a eu lieu hier, dans les environs de Paris, entre MM. Marcel Proust et Jean Lorrain, à la suite d'un article publié par ce dernier sous la signature Raitif de la Bretonne.

Deux balles ont été échangées sans résultat. Les témoins de M. Marcel Proust étaient MM. Gustave de Borda et Jean Béraud ; ceux de M. Jean Lorrain, MM. Octave Uzanne et Paul Adam. »

Provenance :
Collection particulière



60. Marcel PROUST

Poème-pastiche autographe signé « Marcel Proust » au marquis Philibert de Clermont-Tonnerre
S.l.n.d. [c. été 1908], 2 p. in-8° sur papier filigrané, liseré de deuil
Filigrane : « Original / Turkey Mill / Kent »
Trace de pliure centrale inhérente à l'envoi d'origine

Rare et admirable poème-pastiche de Proust, à la manière de Robert de Montesquiou, dont il moque quelque peu le style

« "Prière du Marquis de Clermont-Tonnerre"[1]
(Imité de Robert de Montesquiou)

Je greffe les rosiers dont sont fleuris les marbres,
Ceux du Paros "mousseux" et du Carrare "thé",
Et, de ces rosoyants et ces blondissants arbres,
Je sais tirer des chants inconnus d'Hardy-Thé ![2]

Mon pinceau fait courir au rinceau des abaques
Cet or qui fait marcher, à ce qu'on dit, Cloton ![3]
Trianon[4]*, Vézelay, ne sont que des baraques,*
Quand l'esprit les compare au Palais Lauriston ![5]

Seigneur, si vous daignez m'admettre dans les Salles
Où le Juste rompra le Pain Essentiel,
Que de marbre aussi pur étincellent vos stalles !
De Glisolles et d'Ancy[6]*, que soit digne le Ciel !*

(pour copie conforme[7]
Marcel Proust) »

[1] Le titre rappelle les *Prières de tous* de Robert de Montesquiou (1902), illustré par Madeleine Lemaire.
[2] Lucien Hardy-Thé, compositeur et chanteur mondain.
[3] Clotilde Legrand (1857-1944), née de Fournès, surnommée « Cloton ». Elle entretient vers 1890 une relation avec Guy de Maupassant.
[4] Montesquiou acquiert en 1908 le palais Rose du Vésinet, copie réduite du Grand Trianon de Versailles.
[5] Les Clermont-Tonnerre demeuraient en leur hôtel, au 74 de la rue de Lauriston à Paris.
[6] Le duc Aimé Gaspard Marie de Clermont-Tonnerre (1779-1865) possédait un château, bâti au XVIII[e] siècle, à Glisolles dans l'Eure, et un autre bâti au XVI[e] siècle à Ancy-le-Franc dans l'Yonne.
[7] Proust indique « pour copie conforme », pratique courante à l'époque et dont il avait l'habitude pour ses pastiches.

Proust reprend avec ce pastiche le motif floral abondamment utilisé par Robert de Montesquiou dans ses œuvres et poèmes. Quand ce dernier fait paraître son premier recueil *Les Chauves-souris* en 1893, Proust (22 ans à l'époque) lui écrit le 29 avril que « Jamais les fleurs vaines des jardins n'ont senti si bon » (*Corr.*, t. I, p. 206). Les deux hommes se rencontrent pour la première fois quelques jours plus tôt chez Madeleine Lemaire, le 13 avril 1893. Dandy au profil pur, le regard fascinateur… Montesquiou, futur modèle de Charlus, provoque l'admiration de Proust. Les deux hommes échangent par la suite une abondante correspondance, souvent flatteuse du côté de Proust. Si le jeune écrivain n'a de cesse de louer le goût de Montesquiou pour l'étalage érudit des noms, des références culturelles et du mot rare, on observe au travers du présent poème-pastiche un brin de moquerie à l'égard du style du dandy-poète. Au moment où Proust songe à reprendre son pastiche de Saint-Simon, « Fête chez Montesquiou » (*Textes retrouvés*, éd. P. Kolb, Gallimard, p. 191-195), il écrit à Montesquiou le 16 février 1909 sans oublier les précautions d'usage : « Au fond le pastiche qui m'amuserait le plus à faire, quand je pourrai écrire un peu (sans préjudice d'études plus sérieuses) c'est un pastiche de vous ! Mais d'abord cela vous fâcherait peut-être, et je ne veux pas que rien de moi vous fâche jamais [...] ! » (*Corr.*, t. IX, p. 34).
Tous deux conserveront cependant une amitié qui durera jusqu'aux derniers jours de Montesquiou, en 1921.
L'épître, adressée au marquis Philibert de Clermont-Tonnerre (1871-1940), est publiée par sa femme Elisabeth de Clermont-Tonnerre (née de Gramont) en 1955, dans le *Bulletin Marcel Proust*. Cette dernière, qui rencontre Proust pour la première fois en 1903, publie *Robert de Montesquiou et Marcel Proust* chez Flammarion en 1925.

Provenance :
Philibert de Clermont-Tonnerre (destinataire)
Elisabeth de Clermont-Tonnerre, née de Gramont, par descendance

Bibliographie :
BSAMPAC, n°5, 1955, p. 5 (publié par Elisabeth de Clermont-Tonnerre)
Correspondance, t. VIII, Kolb, Plon, p. 207 (n°111)
Essais, éd. Antoine Compagnon, 2022, Pléiade, p. 630

Source :
Marcel Proust I – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 283-295
Essais, éd. Antoine Compagnon, 2022, Pléiade, p. 1605-1606

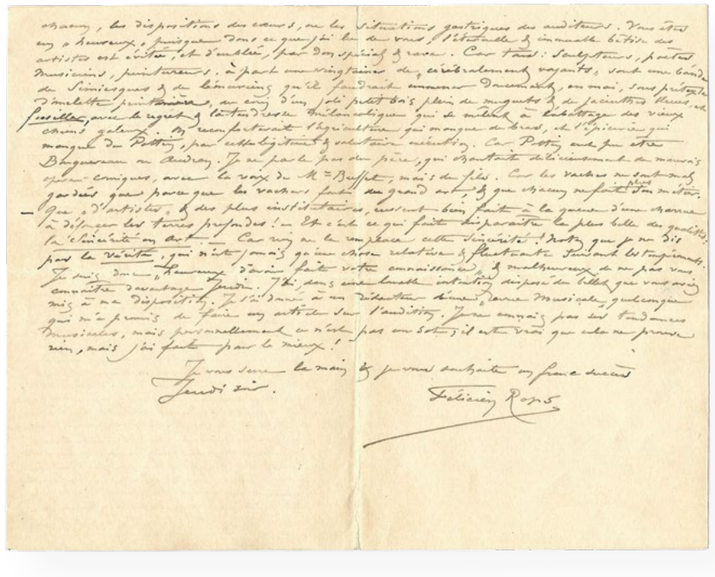
« Tous : Sculpteurs, poètes, musiciens, peintureurs, à part une vingtaine de 'cérébralement voyants' sont une bande de Simiesques & de lémuriens qu'il faudrait emmener doucement… et fusiller »

61. Félicien ROPS

Lettre autographe signée « Félicien Rops » à un monsieur
Paris, 28 mai [1891 ?], 3 p. in-8° sur papier crème
Infimes taches sur la première page, pliure centrale inhérente à la mise sous pli

Rops décline une invitation pour une représentation musicale dans une lettre foisonnante et loufoque, livrant par ailleurs quelques traits de son passé puis un implacable jugement sur l'art de ses contemporains

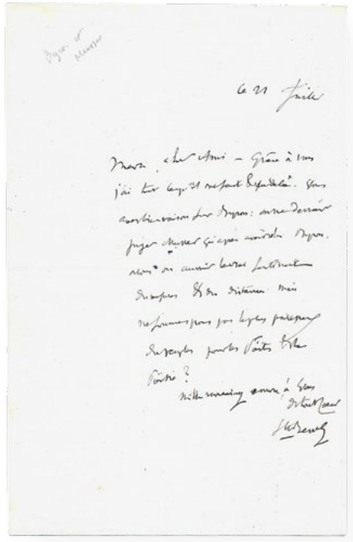
« Mon Cher Monsieur,
Je suis à la fois très charmé de la gracieuseté grande que vous avez eue de m'envoyer une place pour l'audition de vos Proses en Musique ; et désolé aussi ! Charmé, parce que ayant fait pianoté par ma grande fille, ne pianotant plus moi-même, votre "album", que [Auguste] *Delâtre m'avait prêté, je tiens en réelle estime votre talent, d'une allure très moderne : musique d'un nervosisme spécial, parisienne au possible sous-dermique, sceptique, & rêveuse avec cela, aux bons endroits. –* ***Notez que en 1869 je "Bayreuthais"*** [allusion à la salle d'opéra de Wagner dans la ville de Bayreuth] ***avant que ce ne fut de mode, ceci pour vous dire que je ne suis Philistin que d'apparence****. – Désolé aussi suis-je, parce que je suis forcé par des invitations préalables de promener, nourrir & faire rire des Canadiens des grands lacs, qui, dans les temps, au Manitoba* [province canadienne], *(****déjà embêté et souillé avant moi, par Chateaubriand*** [allusion à son roman Les Natchez]***, qui aurait mieux fait de polluer anticipativement Mme Récamier), m'ont donné l'hospitalité de leur campement, à l'époque où Buffalo-Bill n'avait pas encore inventé le Far-West ambulant*** […]
Ah ! Tout se paie ! – J'aurais voulu être à cette audition pour ma joie particulière, & pour jouir aussi du bonheur des oreilles finaudes qui seront là ; car cela ne peut être "médiocre" ce que vous avez écrit, mauvais peut-être, ou très beau, suivant l'âme de chacun, les dispositions des cœurs, ou les situations gastriques des auditeurs. ***Vous êtes un "heureux" puisque dans ce que j'ai lu de vous, l'éternelle & immuable bêtise des artistes est évitée, et d'emblée, par don spécial & rare. Car tous : sculpteurs, poètes, musiciens, peintureurs, à part une vingtaine de "cérébralement voyants" sont une bande de Simiesques & de lémuriens qu'il faudrait emmener doucement, en mai, sous prétexte d'omelette printanière, au coin d'un joli bois plein de muguets & de jacinthes bleues, et fusiller, avec le regret & la tendresse mélancolique qui se mêle à l'abattage des vieux chiens galeux****. On réconforterait l'agriculture qui manque de bras, et l'épicerie qui manque de* [Henri] *Pottin, par cette légitime & salutaire exécution. Car Pottin eut pu être Bougereau ou* [Edmond] *Audran. Je ne parle pas du père, qui chantait délicieusement de mauvais opéras-comiques, avec*



la voix de Mr Buffet, mais du fils. Car les vaches ne sont mal gardées que parce que les vachers font du grand art, & que chacun ne fait plus son métier. – ***Que "d'artistes" & des plus institutaires, eussent bien fait à la queue d'une charrue à défoncer les terres profondes ! – Et c'est ce qui fait disparaître la plus belle des qualités : la Sincérité en Art. – Car rien ne la remplace cette sincérité ! Notez que je ne dis pas la vérité, qui n'est jamais qu'une chose relative & fluctuante suivant les tempéraments****.* […] *Je vous serre la main & je vous souhaite un franc succès Jeudi soir.*
Félicien Rops »

On peut dater cette lettre avec quasi-certitude après 1887, compte tenu des références de Rops à l'Amérique du nord. Il effectue cette année-là un voyage aux États-Unis avec les sœurs Duluc qui avaient prospecté le marché américain pour leur maison de couture. L'artiste se rend à New-York, Baltimore, Chicago, Ottawa, Montréal, Québec, et en profite ici pour livrer un sévère jugement à l'égard de Chateaubriand qui, près d'un siècle plus tôt, s'était rendu dans les mêmes contrées qui lui inspirèrent ses premiers romans, chefs-d'œuvre du courant romantique.
On connaît les liens d'amitié qui unissent Rops et Auguste Delâtre (évoqué en début de lettre), illustrateur et imprimeur français. Ce dernier publie, en 1887, un traité technique intitulé *Eau-forte, Ponte sèche et Verni mou*, auquel contribue activement Rops.

Bibliographie :
Rops lettres : n°1580



« On ne devrait juger Musset qu'après avoir relu Byron.
Alors on aurait le vrai sentiment des injures et des distances »

62. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE

Lettre autographe signée « Ste Beuve » [à Auguste Lacaussade ?]
S.l.n.d., « ce 21 juillet », 1 p. in-8° sur papier crème
Très légères rousseurs, petites taches

Savoureuse comparaison entre Musset et Byron par le critique littéraire

> *« Merci, cher Ami – Grâce à vous j'ai tout ce qu'il me faut & au-delà. Vous avez bien raison sur Byron :* ***on ne devrait juger Musset qu'après avoir relu Byron. Alors on aurait le vrai sentiment des injures et des distances, mais ne sommes-nous pas le plus paresseux des peuples pour les poètes et la poésie ?*** *Mille remerciements encore à vous.*
> *De tout cœur*
> *Ste Beuve »*

Présenté à Alfred de Musset par Paul Foucher, Sainte-Beuve devient un intime du poète. Ardent défenseur de son œuvre littéraire, il est l'un des confidents de Musset lors de sa relation tumultueuse avec George Sand. À l'apparition de ses *Poésies complètes*, en 1840, Sainte-Beuve dira de lui : « Il a osé avoir de l'esprit, même avec un brin de scandale. Depuis Voltaire, on a trop oublié l'esprit, en poésie ; M. de Musset lui refit une large part ; avec cela il eut encore ce qu'ont si peu nos poètes modernes, la passion ».
On sait par ailleurs que Sainte-Beuve est le dédicataire d'un poème de son ami, sobrement intitulé « À Sainte-Beuve » (Poésies nouvelles, Charpentier, 1857).

Cette lettre semble inédite

« Nous vous aimons. J'ai rêvé de vous toute la nuit »

63. George SAND

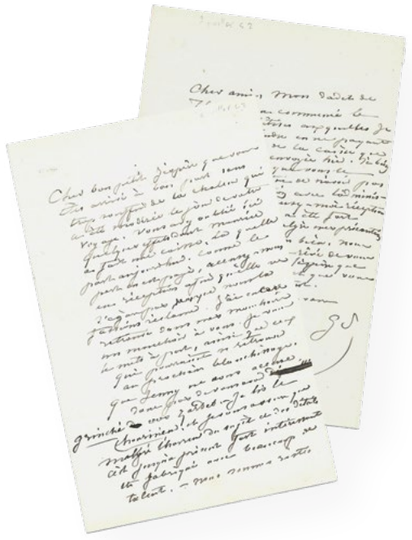
Deux lettres autographes signées « GS » à Eugène Delacroix
[Nohant, 6 et 7 juillet 1842], en tout 3 p. in-8° à l'encre noire
Adresses autographes sur chacune des quatrièmes pages
Marques de compostage, ancienne trace d'onglet

Attristée du départ de son « bon petit » Delacroix après un séjour de ce dernier à Nohant en compagnie de Chopin et du reste de la famille Sand, l'écrivain se retrouve plongée dans sa lecture des *Mystères de Paris*

Provenant de la bibliothèque Marc Loliée

> *« **Cher bon petit**, J'espère que vous êtes arrivé à bon port sans trop souffrir de la chaleur qui a été modérée le jour de votre départ. Vous avez oublié ici quelques effets dont Maurice a fait une caisse, laquelle part aujourd'hui. Comme le port en est payé, accusez-en réception afin qu'elle ne s'égare pas, sans que nous la fassions réclamer. J'ai encore retrouvé dans mes mouchoirs un mouchoir à vous. Je vous le mets à part, ainsi que ceux qui pourraient se retrouver au prochain blanchissage.* ***Que Jenny*** [la gouvernante de Delacroix] ***ne nous accuse donc pas de vous avoir grinché vos zardes***[1]. *–* ***Je lis le Chourineur et je vous assure que malgré l'horreur du sujet et des détails***[2]***, c'est jusqu'à présent fort intéressant et fabriqué avec beaucoup de talent. – Nous sommes restés tout tristes et tout déconfits de votre départ****. Nous tâchons de jouer au billard, mais je crois que vous avez emporté le carambouillage*[3] *dans votre poche et que vous ne nous avez laissé que le manque de touche. J'attends avec impatience un petit mot de vous.* ***Nous sommes encore trop chagrins pour vous en dire long aujourd'hui****. Et puis l'heure me presse. À présent, cher, soyez bien portant. Si vous nous regrettez autant que nous vous regrettons, faites un effort pour nous oublier jusqu'à notre retour* [Sand et Chopin rentreront *à Paris le* 31 juillet]*, alors vous nous raimerez de nouveau.* ***Adieu, moi et tous vous embrassons et vous aimons****.*
> *GS. »*

> *« Cher ami, mon dadet* [sic] *de Thomas* [peut-être Thomas Aucante, autrefois vacher] *a commencé le cours de bêtises auxquelles je dois m'attendre en ne payant pas le port de la caisse que je vous ai envoyée hier. Si bien qu'il faut que vous le sachiez afin de n'avoir pas de contestation avec l'administration. Accusez-moi réception car tout ceci a été fort mal fait, malgré mes précautions.*
> *Nous nous portons bien.* ***Nous vous aimons. J'ai rêvé de vous toute la nuit*** *; j'espère que c'est bon signe et que vous êtes bien portant.*
> *À vous*
> *GS. »*



[1] « Grincher vos zardes » : voler vos vêtements (hardes)
[2] Le Chourineur, l'un des personnages centraux des *Mystères de Paris*. Ce surnom provient du verbe argotique chouriner, c'est-à-dire tuer (ou blesser) à coups de couteau : « Mon premier métier a été d'aider les équarrisseurs à égorger les chevaux à Montfaucon […] Quand j'ai commencé à chouriner ces pauvres vieilles bêtes » (Sue, *Les Mystères de Paris,* t. 1, 1842-43, p. 84
[3] Jeu de mots faisant volontairement la confusion entre le carambolage, propre au jargon des joueurs de billard, et du carambouillage, opération délictueuse consistant à vendre ce que l'on a acheté sans l'avoir payé.

En réponse aux invitations répétées de son amie, Delacroix passe près de deux semaines à Nohant en juin 1842. Il souhaite avant tout se reposer, « végéter », comme il le dit, et savourer les plaisirs de la campagne.
De retour à Paris, il lui répond le 8, affirmant qu'il a reçu la caisse et traité de fourbe et d'imposteur celui qui lui a apporté en réclamant des frais de port. Il réclame à son amie une petite bourse laissée à Nohant, bourse que lui avait donnée Solange, et un petit cordon d'Alger. Il termine : « Il fait un temps affreux pour les nerfs. En rêvant que vous me voyez, avez-vous rêvé que vous étiez la duchesse de Berry ? Je vous embrasse sincèrement tous, mais je suis bien triste » (*Corr. gén. de Delacroix*, t. II, p. 116).

En faisant usage de l'argot présent dans l'œuvre d'Eugène Sue, on comprend que Sand est ici en pleine lecture des *Mystères de Paris*. Le roman-feuilleton, publié dans le *Journal des débats* du 19 juin 1842 jusqu'au 15 octobre 1843, inaugure la littérature de masse au XIX^{e} siècle et vaut à son auteur une célébrité immense dans toutes les couches sociales.

Provenance :
Bibliothèque Marc Loliée

Bibliographie :
Correspondance, t. V, éd. G. Lubin, Garnier, n°2477 & 2478

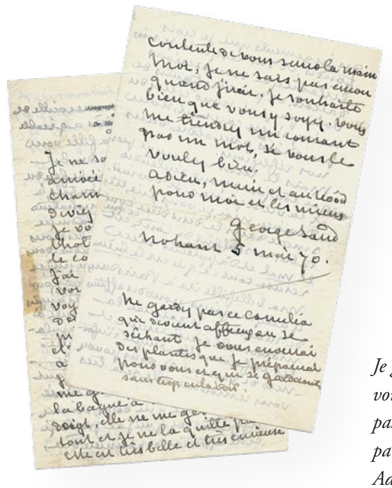
« Je crois avoir dit dans l'Histoire de ma vie qu'il faut peut-être parler de soi une fois en sa vie, pour n'y plus penser et n'y plus revenir »

64. George SAND

Lettre autographe signée « George Sand » à Cora Chamberlaine
Nohant, 5 mai [18]70, 6 pp. in-8°
Cachet de collection en marge supérieure de la première page
Anciennes traces de ruban adhésif aux plis

Longue et superbe lettre dans laquelle l'écrivain, évoquant son autobiographie *Histoire de ma vie*, se livre sans ambages sur son rapport au monde

> *« Je ne sais pas si vous êtes arrivée à Paris, bonne et charmante femme.* […] *Ma fille vous remercie beaucoup du bel ambre qui a gardé le feu du soleil d'Italie, et mon fils, à qui j'ai donné la miniature indienne, l'a prise et l'admire infiniment. Je lirai les livres quand ma tête reviendra. Vous m'avez trouvée dans une phâse d'idiotisme complet pour avoir passé beaucoup de nuits (28) auprès de Maurice, et cela ajoûté à une timidité presque maladive, a dû me faire paraître bien froide et bien gauche.* […] ***Mais il m'est impossible de parler de moi. Je suis la personne que je connais le moins et dont je m'occupe le moins. Je crois avoir dit dans l'histoire de ma vie qu'il faut peut-être parler de soi une fois en sa vie, pour n'y plus penser et n'y plus revenir*** [Premier chapitre d'Histoire de ma vie : « Je sentais qu'il ne faut parler de soi au public qu'une fois en sa vie, et très sérieusement, et n'y plus revenir »]. ***Ceux qui ont pris la peine de lire ces souvenirs me connaissent, car je n'ai rien dit que de vrai et je n'ai pas changé. Je ne sais pas me communiquer par la parole à moins d'une longue habitude d'intimité.*** *Aussi je vis renfermée dans la famille et n'en sors que contrainte absolument.* ***Je ne reçois jamais personne, sauf de bien rares exceptions, et je suis cruellement impolie pour les curieux qui m'assiègent à Nohant et à Paris.*** *J'ai donc eu, en lisant la première lettre que vous m'avez fait remettre, la divination d'une amitié sincère qui venait à moi, et non d'une curiosité oiseuse comme mille autres, et je m'en applaudis, car je vous sens admirablement bonne et intelligente. Votre mari me plaît aussi extrêmement. Il a un air de douceur et de distinction qui le font aimer, et mon fils qui est presque aussi sauvage que moi, a trouvé qu'il était charmant. Quant à la chère Lina, elle partage ma confiance en vous deux. – Je ne sais où vous avez vu que j'avais des préventions contre l'Amérique et les Américains.* ***Je préfère la France à tout, je ne puis faire autrement, et j'en pense pourtant beaucoup de mal. Je pense aussi du mal de l'Amérique et je l'admire quand même. Ce ne sont pas là des préventions, mais des jugements que je crois fondés*** […].
> ***Mais le tems manque presque toujours pour s'entendre et la vie se passe à se deviner. Devinez-moi, je vous prie, très sincère dans le désir d'être équitable, de souffrir de tout ce qui est le mal et d'apprécier sans réserve tout ce qui est le bien.***
> *Ma belle-fille ira à Paris dans quelques jours pour des affaires de succession* [Lina partira le 20 mai pour Paris, afin de régler avec sa mère la succession de Calamatta].



Je garderai la maison, le convalescent et les enfans. Elle compte s'informer de vous, et si vous pouvez vous rencontrer, elle sera très contente de vous serrer la main. Moi, je ne sais pas encore quand j'irai. Je souhaite bien que vous y soyez. Vous me tiendrez au courant par un mot, si vous le voulez bien.
Adieu, merci, et au revoir pour moi et les miens.
Nohant, 5 mai 70, George Sand
Ne gardez pas ce camélia qui devient affreux en se séchant. Je vous enverrai des plantes que je préparerai pour vous et qui se garderont sans trop enlaidir. »

Le couple Chamberlaine rend visite à l'écrivain et sa famille les 2 et 3 mai 1870. Sand en réfère dans son agenda, le 2 mai : « Visite d'un couple américain de Boston, Mr et Mme Chamberlaine. Ils sont très biens et sympathiques. Je les reçois de mon mieux. » Le 3 mai, elle note : « Visite des Chamberlaine qui repartent pour Paris. Ils sont très gentils, le mari surtout. La femme est un peu bavarde, mais je crois très bonne et assez intelligente. » (*Agenda* IV, p. 267).

Cette lettre vient en réponse à une longue missive de Cora Chamberlaine adressée à George Sand, le soir même de son départ de Nohant, et aujourd'hui conservée à la BHVP (f. G-3646). Nous en produisons ici quelques courts passages :
« Je suis encore trop émue au souvenir de toute bonté pour des inconnus comme nous, pour que vous puissiez attendre de moi une lettre bien cohérente […] La miniature nous l'avons trouvé à Bombay. C'est peint à Delhi et on prétend qu'on ne peut plus en avoir. Le morceau d'ambre est de la rivière Simeto en Sicile […] Je vous montre naïvement le grand désir que j'ai de faire aller quelque chose, n'importe quoi, de moi à vous. La camélia et la fleur d'oranger sont arrivées très fraîches, suspendues en haut du coupé, dans le chapeau de mon mari […] Je ne sais comment cela s'est fait, mais il me semble que vous avez daigné nous aimer un peu, et me voilà déjà osant vous écrire amicalement. Peut-être avez-vous pensé à 'Amore, Ch'a nullo amato amar perdona' [*La Divine Comédie*, Dante, v. 103, chant V]. Voilà bien des mots et je n'ai rien dit. Je vous aime, de tout mon cœur […] Nous savons quelque chose de votre linéage par ce que vous nous en avez raconté dans l'*Histoire de ma vie* […] »

Provenance :
Collection du docteur Max Thorek (cachet de collection),
Parke-Bernet auction, New York, 15-16 novembre 1960, n°541
Charles Hamilton auction, New York, 31 mai 1966, n°240
Catalogue Morssen, hiver 1966-1967, pièce n°268
Fonds MLM
Collection particulière

Bibliographie :
Correspondance générale, t. XXII, éd. Georges Lubin, Garnier, n°15011 (partiellement transcrite)
Nouvelles lettres retrouvées, éd. Thierry Bodin, Le Passeur, n°316

« Sous la poésie des blés qui lèvent et des terres qui meurent, vous retrouvez le mécanisme de la pensée bourgeoise et sa vision atomistique du monde social »

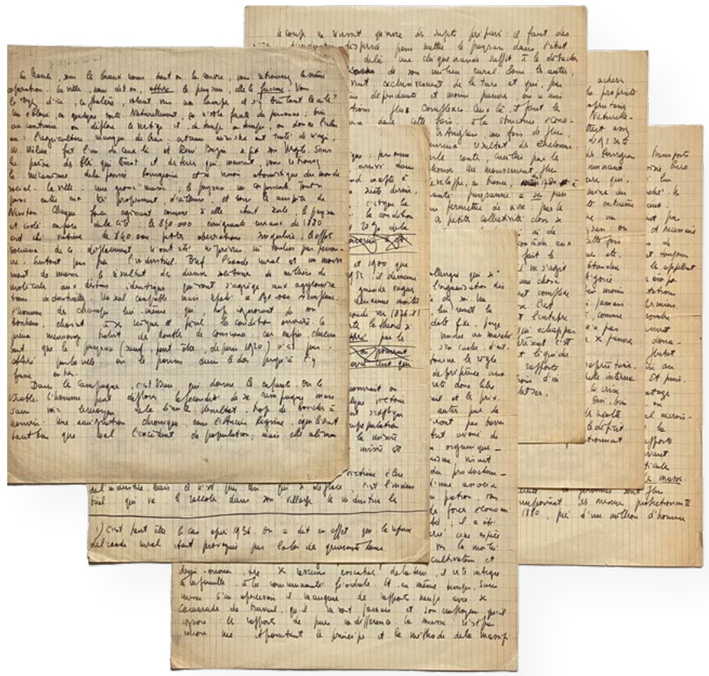
65. Jean-Paul SARTRE

Manuscrit autographe (fragments)
S.l. [c. fin 1953 – mars 1954], 6 p. in-4° sur papier quadrillé, à l'encre noire
Plusieurs ratures et caviardages de la main de Sartre
Très petit manque au coin inférieur droit du premier feuillet sans atteinte au texte, infimes déchirures marginales, légères brunissures

Important manuscrit préparatoire inédit pour la troisième partie des « Communistes et la paix » – Sartre analyse en profondeur le monde paysan, l'histoire de l'exode rural et ses causes

[Feuillets n° 1 à 3]
« En France, sous les beaux noms dont on la couvre, vous retrouverez la même opération. La ville, nous dit-on, attire le paysan, elle le fascine […] *l'agriculture manque de bras ; certains ministres ont tenté de réagir, M. Méline* [Jules Méline (1838-1925), défenseur du monde agricole, plusieurs fois ministre, met en place en 1892 des mesures protectionnistes pour les produits agricoles] *fut l'un de ceux-là et René Bazin se fit son Virgile* [allusion à son roman *Ainsi la terre meurt,* publié en 1898]. ***Sous la poésie des blés qui lèvent et des terres qui meurent, vous retrouvez le mécanisme de la pensée bourgeoise et sa vision atomistique du monde social***. ***La ville : une grosse masse, le paysan : un corpuscule. Tout se passe entre eux très proprement, d'ailleurs, et sous les auspices de Newton.*** […] *Le pieux mensonge traduit des troubles de conscience : car enfin, chacun sait que le paysan (sauf, peut-être, depuis 1920) n'est pas attiré par la ville : on le pousse dans le dos jusqu'à l'y faire entrer.* ***Dans les campagnes, c'est Dieu qui donne les enfants. Ou le Diable. L'homme peut déflorer la fécondité de sa compagne mais sans voir le moyen de la limiter. Résultat : trop de bouches à nourrir.*** *Une émigration chronique, dans l'Ancien Régime, équilibrant tant bien que mal l'excédent de population, mais elle alimenterait rarement l'industrie.* ***Le cas des Bretons est typique : personne n'émigre plus qu'eux et depuis des siècles. Pourtant, arrivé dans les villes, il garde sa mentalité de primitif, qui le rend inapte à la spéculation du travail…*** […] *Si le paysan était attiré par les villes, l'émigration serait continue. Ou, du moins, pourrait-on faire coïncider ses plus grandes poussées avec quelque victoire ouvrière. Ici rien de tel : cet exode intermittent ne peut s'expliquer ni par les charmes de la vie urbaine, ni par une surpopulation chronique ni même par l'émiettement de la terre.* ***C'est la misère qui chasse l'homme des champs vers l'usine. Et cette misère est provoquée.***
Sous l'ancien régime, de plus, le paysan est la victime élue de l'industrie. Mais ce n'est pas lui qui se déplace, c'est l'industriel qui va le récolter dans son village.
[Renvoi en pied de page :]
1/ c'est peut-être le cas après 1936. On a dit en effet que la reprise de l'exode rural était provoquée par la loi des quarante heures. […] *Pas d'atelier, pas de fabrique : chacun travaille chez soi. Un commis du patron va faire visite au campagnard, lui remet la matière première et lui prête les outils ; il revient à date fixe, paye le travail effectué, emporte le produit fini et va le vendre au marché.*

« Dans les campagnes, c'est Dieu qui donne les enfants. Ou le Diable. L'homme peut déflorer la fécondité de sa compagne mais sans voir le moyen de la limiter. Résultat : trop de bouches à nourrir »



Vous l'avez deviné : c'est une combine. Personne ne s'en cache d'ailleurs et le gouvernement la favorise ; il s'agit de tourner les règlements corporatifs. ***En somme l'inexpérience s'adresse de préférence aux paysans parce qu'ils ne sont pas protégés*** *: il reste donc libre de fixer lui-même le salaire, les conditions de travail et les prix* […] ***La solitude de l'ouvrier en face du patron, vous voyez bien que ce n'est pas le simple jeu des forces économiques qui l'a produite : le patron l'a inventée, il a été chercher sa victime à domicile et il a créé une espèce spéciale de travailleurs*** […] »

[Feuillet n° 4]
« Le coup ne réussit qu'avec des sujets préparés : il faut des siècles d'industrie dispersée pour mettre le paysan dans l'état souhaitable : à partir de là une chiquenaude suffit à le détacher de son milieu rural. ***Pour les autres, pour ceux qui vivent exclusivement de la terre et qui, par conséquent, sont moins dépendants et moins pauvres, on a mis sur pied des opérations plus complexes. Ceux-là, il faut les ruiner, on s'attaque donc, cette fois, à la structure économique et sociale du paysannat*** […] »

[Feuillet n°5]
« Il faut amener l'homme à se définir par les choses, donc achever de liquider la propriété féodale et la remplacer par la propriété bourgeoise. ***Dès 1791, le droit des pauvres est aboli : les propriétaires peuvent à leur gré enclore et lotir les communaux. Naturellement les paysans riches seront complices.*** *Les pauvres luttent assez efficacement au début et, pendant la Révolution, la loi de 91 reste lettre morte. Mais l'alliance des riches propriétaires et des bourgeois des villes finit par porter ses fruits : en 1850, les communaux ont entièrement disparu : et c'est la concentration des terres qui, vers la même époque, chasse les Picards vers les mines du Nord. D'autant plus que la transformation de la propriété entame une transformation de la culture. »*

[Feuillet n°6]
« […] *La bourgeoisie Européenne avait créé l'industrie du Nouveau Monde, celui-ci lui renvoie, en échange, des denrées alimentaires à bon marché. Les fermiers sont coincés : la hausse des prix est impossible ; mieux : même aux prix des bonnes années, leurs blés ne trouveraient pas preneurs. Vous dites que c'est une conséquence aveugle et nécessaire du progrès. Regardez-y mieux ; prenez, par exemple, le cas de l'Angleterre. Les Anglais, plus naïfs ou plus durs, nous éclairent toujours sur les manœuvres des français : ils font les mêmes et ils les appellent par leur nom* […] ***Et puis, à part ça, la bourgeoisie ne voyait que des avantages à la baisse des prix : les masses se tenaient tranquilles, on avait pas besoin d'élever les salaires et l'exode rural accroissait l'offre de main d'œuvre*** […] »

L'époque à laquelle Sartre rédige « Les Communistes et la paix » marque le point de départ de son compagnonnage avec le PCF. Publié dans la revue *Les Temps modernes* en avril 1954, l'article (dont les présents feuillets forment un manuscrit préparatoire) s'inscrit dans une série qui débute en 1952. Si Sartre y fait avant tout une dénonciation rageuse de l'anti-communisme, on y retrouve aussi sa critique de la bourgeoisie, caractérisant l'essentiel de ses articles à cette époque.
Le philosophe finit par rompre définitivement avec le Parti communiste français en 1956 après l'écrasement de l'insurrection de Budapest, sans pourtant renoncer à ses idéaux socialistes ni à ses amitiés avec les communistes d'autres pays, notamment polonais et italiens.
Le présent manuscrit se rattache à la troisième partie des « Communistes et la paix ». Si les trois premiers feuillets (dont le début et la fin manquent) forment séquence, les trois suivants sont isolés. La thématique abordée, celle de l'histoire du monde rural opprimé par la bourgeoisie à travers les siècles, reste toutefois identique pour l'ensemble du corpus. La publication en avril 1954 dans le n° 101 des *Temps modernes* permet en conséquence de dater avec quasi-certitude ces feuillets entre la fin de l'année 1953 et mars 1954.

Provenance :
Collection B. & R. Broca

Bibliographie :
Les Temps modernes, n° 101, avril 1954, p. 1731-1819
Situations, VI, problèmes du marxisme, 1, Gallimard, 1964, notamment p. 299 sqq.

« Une machine est un monstre »

66. Jean-Paul SARTRE

Manuscrit autographe en premier jet
S.l.n.d. [c. 1957-1959], 33 p. in-4° sur papier quadrillé, à l'encre bleue
Nombreuses ratures, caviardages et corrections. Certaines pages ne sont pas entièrement remplies, ce qui est caractéristique de la technique de rédaction de Sartre qui passe à une autre page à la première rature ou après un repentir d'idée
Quelques déchirures et marges effrangées (sans manque de texte), brunissures marginales, brûlure de cigarette sur un feuillet

Manuscrits préparatoires inédits pour l'ouverture de *Critique de la raison dialectique*, l'une des œuvres philosophiques majeures de Sartre marquant son affirmation marxiste

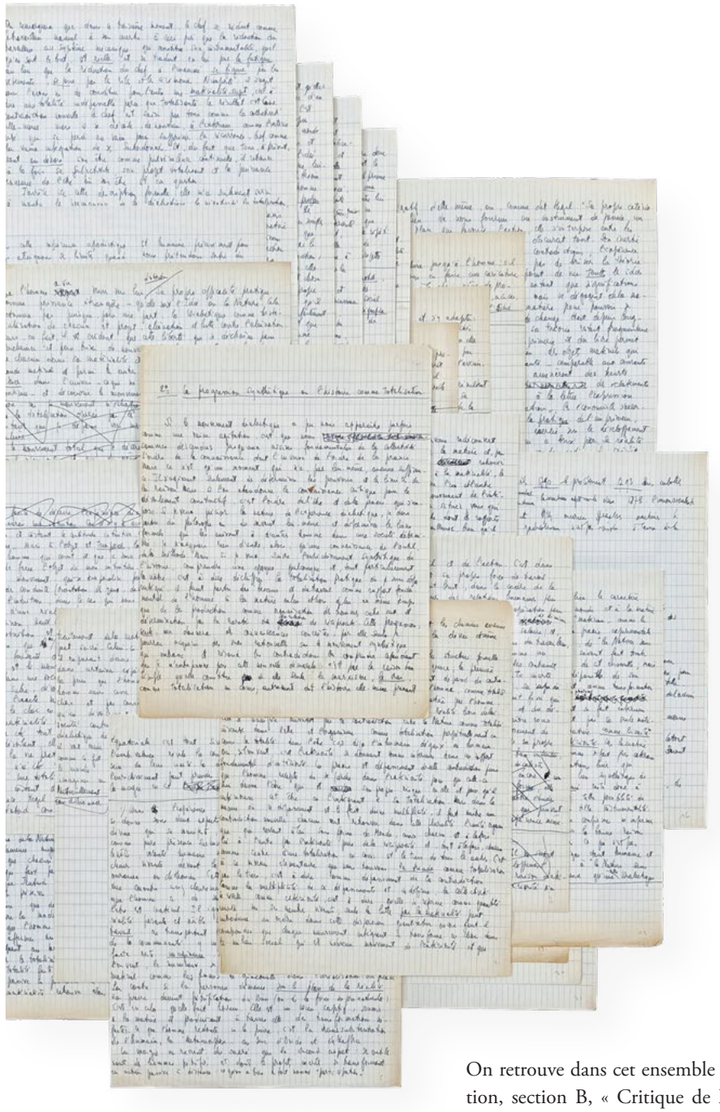
Provenant des collections Sickles et Broca

Extrait des brouillons préparatoires à la *Critique de la raison dialectique*, le présent corpus se scinde en quatre mouvements distincts :

- Un bilan de 5 feuillets sur la philosophie de la *praxis* comme philosophie dialectique mettant en relation l'homme et l'extériorité, et dégageant trois rapports de la totalisation à l'être :
« L'ordre de la connaissance était l'inverse de l'ordre de la praxis. Mais ce n'est qu'un moment qui n'a, par lui-même, aucune suffisance. ***Il s'agissait seulement de déterminer les pouvoirs et les limites de la raison****. Mais si l'on abandonne la connaissance critique pour le dévoilement constructif, c'est l'ordre de l'être et de la praxis qui s'impose.* ***Si je veux préciser la nature de l'expérience dialectique, je dois partir du philosophe ou du savant lui-même et déterminer les liens formels qui les unissent à d'autres hommes dans une société déterminée*** *: je n'acquiers rien d'autre, alors qu'une connaissance de l'outil, de la méthode* […] »

- Quelques fragments d'analyses (en tout 8 feuillets) sur le sacré et les sociétés primitives, le rôle du chef, puis le statut de l'idée et son enracinement dans le besoin et la *praxis*. :
« Le chef est matérialité-sujet : ce n'est pas la personne, en lui, qui est matérialité ; c'est la matière qui se fait personne. Car c'est en son être que réside l'unité et chacun lui obéit en tant que c'est cette unité matérielle qui commande et non pas la subjectivité qui l'anime. ***Le chef est un fétiche*** […] »

- Un mouvement de transition, de 7 feuillets, sur la question de la dialectique matérialiste :
« Nous avons touché le fond : nous avons redécouvert la relation primitive de l'homme du besoin avec la matière et, par sa médiation, avec les autres hommes. Nous avons retrouvé ces deux rapports détotalisés : le lien de l'entreprise à la matérialité, le lien de réciprocité entre les hommes et nous avons vu l'un et l'autre dans leur liaison susciter la trinité et le mouvement de l'intégration. En même temps, cette régression nous a situés vous qui lisez et moi qui écris, comme des intellectuels dont les rapports avec la matière sont médiés par les classes travailleuses, bien qu'ils soient conditionnés en tout par la matérialité. ***Nous avons vu que le monde humain était tout entier matériel dans la mesure où à l'intérieur de ce monde, la matière est tout entière humaine*** […] ».
Ce passage développe une critique de la *« dialectique de la nature » : elle « demeure aujourd'hui une rêverie métaphysique et sans fondement ».*



- Un mouvement de rédaction sur La machine et ses conséquences, développé sur 7 feuillets :
« Une machine est un monstre : ce système mécanique est déjà beaucoup plus qu'un « matériau », même usiné, puisqu'il a une fin, un avenir, un sens totalisé. *Dans une société donnée, dont les structures et les institutions, en tant que pratiques matérialisées, donnent au machinisme son statut, par exemple dans la France bourgeoise de 1830 qui importe prudemment les machines anglaises, l'ouvrier passe à l'inessentiel et la machine affirme son essentialité* […] »

L'un des feuillets propose un plan, visant à préciser la nature de la dialectique : *« en son cœur : l'idée de totalité totalisante »*

On retrouve dans cet ensemble des analyses proches de celles conduites dans l'Introduction, section B, « Critique de l'expérience critique » (*Critique de la raison dialectique,* Gallimard, 1985, p. 159 sv.). D'autres passages se rattachent à l'ouverture du Livre I, « De la praxis individuelle au pratico-inerte », A : « De la praxis individuelle comme totalisation » (*Id.,* p. 193 sv.).
Ces pages ont sans doute été écrites dans le mouvement qui a suivi la rédaction de *Questions de méthode*, rédigé fin 1956-début 1957 (paru initialement en revue en 1957 puis republié avec la *Critique*). On peut dater les présents feuillets entre 1957 et 1959 avec quasi-certitude.

Critique de la raison dialectique parait chez Gallimard en 1960.

Provenance :
Littérature du XX^e siècle [Bibliothèque du colonel Daniel Sickles], Drouot, 15 juin 1983, n°477
Puis collection B. & R. Broca

67. Jean-Paul SARTRE

Deux manuscrits autographes (fragments) pour « L'Engagement de Mallarmé »
S.l, [1952], 2 p. in-4° à l'encre bleue sur papier quadrillé
Plusieurs repentirs de la main de Sartre
Marge supérieure effrangée sur l'un des feuillets (sans atteinte au texte)

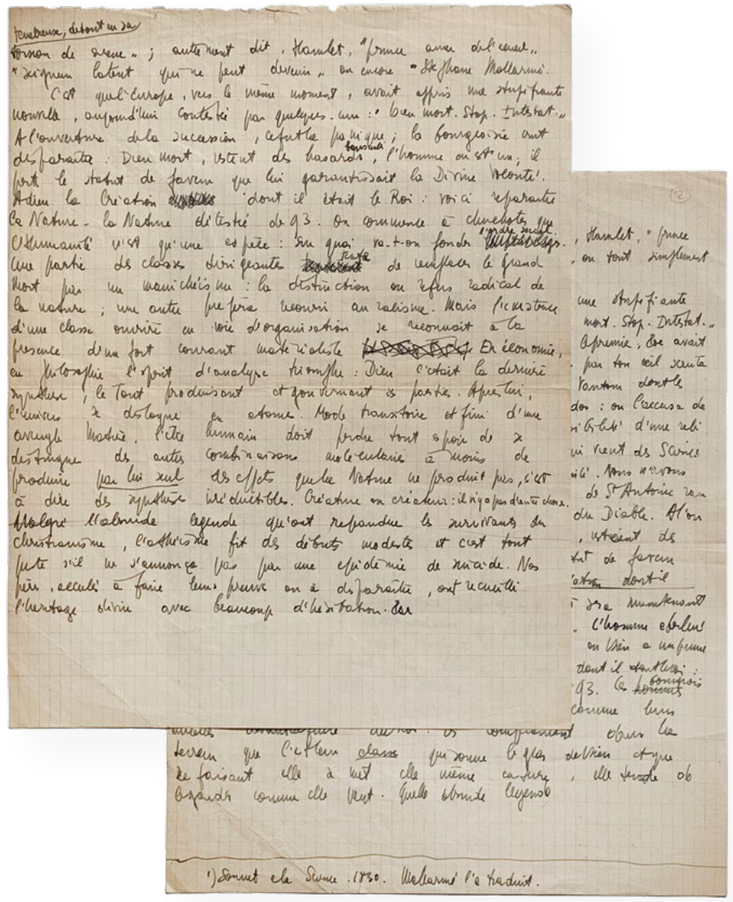
Ensemble de deux textes préparatoires inédits et de premier jet pour l'ouverture de son essai « L'engagement de Mallarmé », resté inachevé

Nous transcrivons ici l'un des deux feuillets :

« ***Ténébreux, debout en sa torsion de sirène ; autrement dit, Hamlet, 'prince amer de l'écueil', seigneur latent qui ne peut devenir, ou tout simplement Stéphane Mallarmé.***
C'est que l'Europe, vers le même moment, avait appris une stupéfiante nouvelle, aujourd'hui contestée par quelques-uns : ***'Dieu mort. Stop. Intestat'.***
À l'ouverture de la succession, ce fut la panique ; la bourgeoisie crut disparaître : Dieu mort, reste des hasards bousculés, l'homme en est un, il perd le statut de faveur que lui garantissait la Divine volonté. Adieu la création dont il était le roi : voici reparaître la Nature. La Nature détestée de 93. On commence à chuchoter que l'humanité n'est qu'une espèce : sur quoi va-t-on fonder l'ordre social. Une partie des classes dirigeantes tente de remplacer le Grand Mort par un manichéisme : la distinction ou refus radical de la nature ; une autre préfère recourir au réalisme. Mais l'existence d'une classe ouvrière en voie d'organisation se reconnaît à la présence d'un fort courant matérialiste. En économie, en philosophie l'esprit d'analyse triomphe : ***Dieu, c'était la dernière synthèse, le tout produisant et gouvernant des parties. Après lui, l'univers se disloque en atomes****. Mode transitoire et fini d'une aveugle matière. L'être humain doit perdre tout espoir de se distinguer des autres combinaisons moléculaires à moins de produire par lui seul des effets que la nature ne produit pas, c'est-à-dire des synthèses irréductibles.* ***Créature ou créateur, il n'y a pas d'autre choix. Malgré l'absurde légende qu'ont répandu les survivants du Christianisme, l'athéisme fit des débuts modestes et c'est tout juste s'il ne s'annonça pas par une épidémie de suicides****. Nos pères, acculés à faire leurs preuves ou à disparaître, ont recueilli l'héritage divin avec beaucoup d'hésitation… »*

Nourri d'une grande admiration pour Mallarmé, Sartre esquisse une première étude sur le poète en 1947, puis la reprend en 1952. Resté inachevé, le texte est d'abord publié dans la revue *Obliques* en 1979, puis par Gallimard, en 1986. On observe dans ces deux feuillets préparatoires inédits que le paragraphe d'ouverture de l'essai publié en 1986 est extrait d'un mouvement nettement plus ample.
En 1960, Sartre confiait à Madeleine Chapsal sa « sympathie » pour Mallarmé et Genet, « l'un et l'autre engagés consciemment […] Mallarmé devait être très différent de l'image qu'on a donnée de lui. C'est notre plus grand poète. Un passionné, un furieux. Et maître de lui jusqu'à pouvoir se tuer par un simple mouvement de la glotte !… Son engagement me paraît aussi total que possible : social autant que poétique »

« Dieu mort. Stop. Intestat »



Provenance :
Collection B. & R. Broca

Bibliographie :
Obliques, 1979, n°18-19
Mallarmé – La lucidité et sa face d'ombre, coll. Arcades, Gallimard, 1986, p. 15

68. Henri de TOULOUSE-LAUTREC

Dessins originaux. Plume et encre sur papier : [*Chien et chat*]
S.l.n.d. [c. 1876-1880], 1 p. in-4° à l'encre noire
Au verso d'un devoir en anglais sur Cromwell, d'une main inconnue
Cachet du monogramme (Lugt 1338) au coin inférieur gauche
Très petite tache en marge droite, infimes manques en marges supérieures et inférieures, papier uniformément bruni

Charmantes études de jeunesse figurant un chien et un chat

Cette étude d'animaux à main levée est à rapprocher d'une importante série de dessins que le jeune Toulouse-Lautrec effectue vraisemblablement lorsqu'il est scolarisé au lycée Fontanes (devenu lycée Condorcet), à Paris. On retrouve une ébauche analogue de la même époque sur l'œuvre référencée D.448 dans le C*atalogue raisonné* de M.G. Dortu, figurant une tête de chien très semblable à celle ici présentée.
S'il n'est pas possible d'identifier le scripteur du devoir d'anglais au verso du feuillet, on constate une écriture identique pour un « Thème anglais » au verso d'une autre œuvre de l'artiste, référencée cette fois D.449 dans le *Catalogue raisonné*.

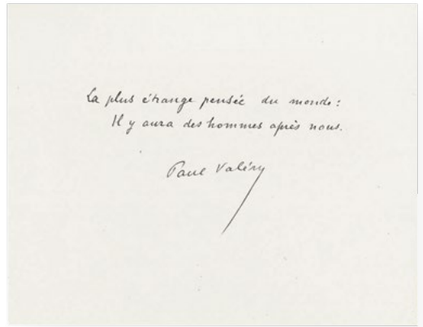
À bien observer l'étude de chien sur la droite, on remarque que la tête de l'animal est plus élaborée que le reste du corps, demeuré à l'état d'ébauche primitive. Le chat, quant à lui, est croqué de façon plus aboutie. Le tout jeune Toulouse-Lautrec dévoile ici un style qui lui est déjà propre, immédiatement reconnaissable.

Un certificat d'authenticité du Comité Toulouse-Lautrec, établi le 12 novembre 2024, sera remis à l'acheteur.

Provenance :
Ancienne collection Galy

Bibliographie :
Henri de Toulouse-Lautrec, 1864-1901, Dessins-Estampes-Affiches, Maurice Joyant, éd. Floury, Paris, 1927, p. 178 (Dessins à la plume et à l'encre)

Iconographie :
Catalogue raisonné de l'Œuvre de Toulouse-Lautrec, Collectors Editions, M.G. Dortu, New York 1971, vol. IV, D. 447, p. 78-79, repr. N&B (titré : *Croquis à l'encre*)



69. Paul VALÉRY

Sentence autographe signée « Paul Valéry »
S.l.n.d., [après 1930], 1 p. in-8° oblongue

Belle sentence du poète, résumant en quelques mots l'éphémérité de l'existence humaine

« La plus étrange pensée du monde :
Il y aura des hommes après nous.
Paul Valéry »

Le poète compose cette sentence à la demande son ami et secrétaire bénévole Julien-Pierre Monod, ce dernier souhaitant la sceller sur un banc de sa propriété d'Anthy.
Valéry envoie la sentence à Monod sur un « petit papier » le 18 août 1930 et la recopie par ailleurs dans ses *Cahiers* : « J'envoie à Monod, qui réclame une sentence pour la sceller dans son banc d'Anthy, ceci : / Ceci est la plus étrange pensée du monde : / "Il y aura des hommes après nous." »
Valéry publie une première variante de cette réflexion la même année dans le numéro du 10 décembre de *La Muse française* à lui consacré : « Entendez la parole la plus étrange : / Il y aura des hommes après nous. »
Le poète la répète au Collège de France, le 17 décembre 1943, dans le *Cours de poétique*.

En soulevant l'idée d'immédiateté perçue de notre vie et de son importance, Valéry provoque en nous un sentiment d'étrangeté mêlée d'inquiétude, en mettant en lumière la relative insignifiance de l'individu face à la durée de l'humanité. Il semble ainsi nous inviter à réfléchir sur notre propre finitude et à considérer que, bien qu'éphémères, la vie et le monde poursuivront leur cours.

Provenance :
[Album amicorum] col. Henri Reine

Bibliographie :
Cahiers - 1930, éd. CNRS, t. XIV, p. 551, repris dans l'anthologie des *Cahiers*, t. I, éd. Judith Robinson, Pléiade, 1973, p. 121
Œuvres II, éd. Jean Hytier, Pléiade, 1960, « Remarques de poète » - p. 1428-1430 (pour la variante du 10 déc. 1930)
Cours de poétique, t. II, éd. William Marx, p. 267

« À travers la brume infinie de Londres j'entrevois Paris se saignant sous la mollesse de son ciel bleu, et je vois les caporaux se disputant à travers les rues les testons du parlement, les magots de la légalité »

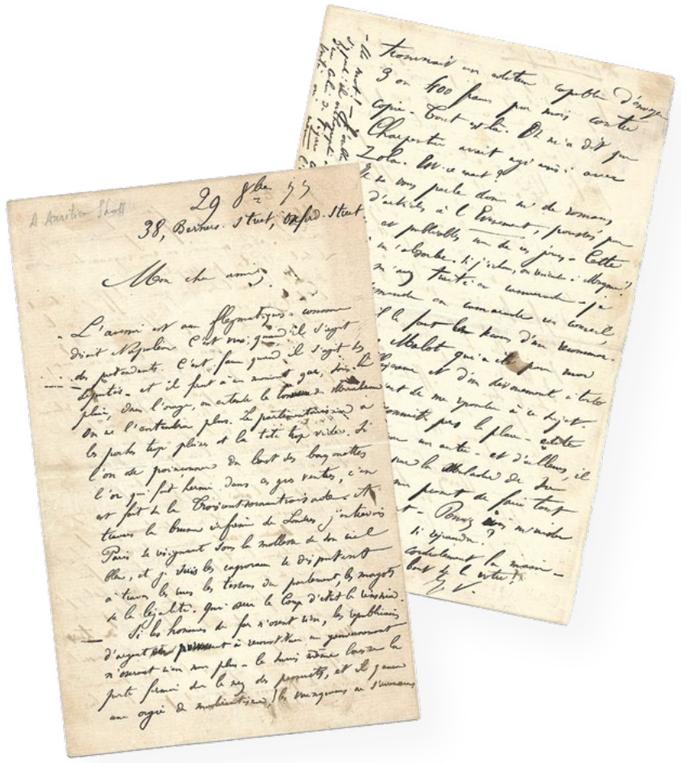
70. Jules VALLÈS

Lettre autographe signée « J.V. » à Aurélien Scholl
[Londres], 29 8bre [octobre] [18]77, 6 pp. in-8° à l'encre brune d'une écriture très serrée
Papier vergé, filigrane « Ivorite »
Quelques ratures et décharges d'encre de la main de Vallès

Éloigné et désabusé de la politique française, Vallès livre dans une longue et superbe lettre entièrement inédite ses ambitions éditoriales pour sa trilogie autobiographique

« Mon cher ami,

L'avenir est aux flegmatiques, comme disait Napoléon. C'est vrai quand il s'agit des prétendants. C'est faux quand il s'agit des députés – et il faut à un moment que, sous la pluie, dans l'orage, on entende le tonnerre de Mirabeau. On ne l'entendra plus. Le parlementarisme a les poches trop pleines et la tête trop vide. Si l'on ose poinçonner du bout des bayonettes l'or qui fait hernie dans ces gros ventres, c'en est fait de la troiscent-soixantroisade[1]. À travers la brume infinie de Londres j'entrevois Paris se saignant sous la mollesse de son ciel bleu, et je vois les caporaux se disputant à travers les rues les testons du parlement, les magots de la légalité. *Qui osera le Coup d'état* […]
Devant les reculades du grand suffrage, devant la tactique asinique de l'opportunisme, à la veille d'un 2 décembre [allusion au Coup d'État de Napoléon III du 2 décembre 1851] *du plus déshonorant que le premier, ou en face d'une bourgeoisie aussi anti-socialiste que le 2 décembre,* ***je songe à laisser dormir mes espoirs politiques, et à retourner en plein à mon métier.*** *Je vous écris sous le coup de cette violation douloureuse.*
Un éditeur – qui ne l'est plus – devait se trouver à Londres il y a quatre jours. Il m'a apporté l'odeur des librairies et a essayé de me griser avec. Il m'a soutenu que je réussirais maintenant comme romancier. Sacrebleu, je pense depuis longtemps à m'enfermer face à face avec ce que j'ai vu, pour le photographier à la lumière fauve de mon temps, et je ne demanderai qu'à tirer sur l'ennemi à travers un livre, qui s'évanouirait comme la broussaille d'Afrique derrière laquelle l'Arabe murmurerait « chien de français ! » et épaulait pour tuer les sentinelles. Je ferais feu abrité par le sentiment, sous le déguisement de la passion ou de l'ironie. Mais j'ai dû vous écrire cela vingt fois ! Parlons sur un ton moins inspiré et en mettant les points sur les i.
Durand n'a pas paru trouver que j'étais trop téméraire en pensant à la combinaison suivante : à faire un traité avec Charpentier [éditeur entre autres de Zola et Maupassant] ***par exemple ; par lequel il s'engagerait à me fournir des provisions pendant un temps nécessaire à bâtir mon œuvre, à finir mes Misérables.***
J'ai le plan, l'étoffe d'un grand roman en trois parties à peu près distinctes, qui représenterait l'histoire des grotesques et des héros, des hardis de l'idée ou du crime depuis 48. *1ère partie 48 jusqu'à 51. 2ème (plus longue) 51 jusqu'à 70. Dernière 70 jusqu'au 28 mai 1871* […] *Le bouquin vaudrait dix fois l'avance faite, s'il avait du succès – que dis-je : vingt fois, quarante fois !* […] *Il serait bien fait.*



Je compte que j'écrirais cinq volumes [Charpentier le convaincra d'en écrire trois au lieu de cinq] ***– lesquels sont déjà tous armés et en ligne dans mon cerveau et mes papiers.***
J'ai donc recours à votre expérience et je fais appel à votre camaraderie pour avoir votre avis et aussi votre appui. ***Je vais écrire à Goncourt et à Zola*** […]. *Vous avez vu* [Maurice] *Dreyfous pour La Rue à Londres, n'est-ce pas ? Voulez-vous le voir pour ce grand roman ? Je n'écrirai à Zola ou de Goncourt qu'après votre réponse. Écrivez-le promptement, mon cher Scholl, car* ***je vais à la dérive, et n'attendez pas qu'il fasse encore plus mauvais pour le proscrit ! Vous voyez bien ce que je rêve. Vous sentez bien l'avantage qu'y trouverait un éditeur capable d'envoyer 3 ou 400 francs par mois contre copie. Tout est là. On m'a dit que Charpentier avait agi ainsi avec Zola. Est-ce vrai ?***
Je ne vous parle donc ni de roman ni d'article à l'Évènement, poussés par vous et publiables un de ces jours. Cette idée m'absorbe […] *Vous m'avez traité en camarade. Je vous demande en camarade un conseil, et s'il le faut le secours d'une recommandation.* [Hector] *Malot qui a été pour moi d'une obligeance et d'un dévouement à toute épreuve vient de me répondre à ce sujet. Mais il ne connaît pas la place. Édité qu'il est par un autre – et d'ailleurs, il est absorbé par la maladie de sa femme.* […]
Je vous tends cordialement la main. Mettez une perche, image d'une poignée de main au-dessus de la Manche au bout de la votre !
J.V. […]

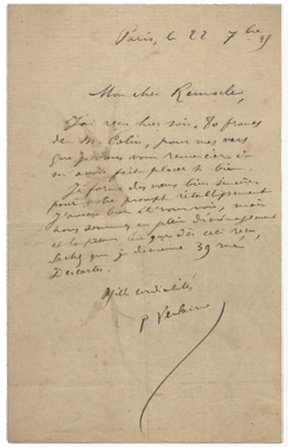
1- Allusion au Manifeste des 363. La déclaration est dressée au président de la République Patrice de Mac Mahon le 18 mai 1877 par les députés républicains, opposés à la politique qu'il mène et à l'instauration du monarchiste duc de Broglie à la présidence du Conseil, alors même que la majorité de la Chambre est républicaine. Le texte qui a été rédigé par un ami de Gambetta, Eugène Spuller, reçoit trois cent soixante-trois signatures.

Menacé en 1871 pour avoir appartenu à la minorité du conseil de la Commune (opposée à la dictature d'un comité de Salut public), Vallès prend la fuite vers Lausanne. Il est ensuite condamné à la peine de mort par contumace le 14 juillet 1872 par le 6e conseil de guerre. Ayant trouvé refuge à Londres depuis 1875, le journaliste-communard commence à cette époque la rédaction du premier volume de sa trilogie *Jacques Vingtras* : *L'Enfant*.
À mi-chemin entre un roman autobiographique et social, *Jacques Vingrat* est l' « histoire d'une génération sacrifiée, vaincue en juin 1848, humiliée le 2 décembre 1851 puis écrasée en mai 1871 [semaine sanglante] ». Contournant la censure et s'inventant un double, Vallès créé un roman original et polémique.
L'enfant paraît pour la première fois en feuilletons dans le quotidien *Le Siècle* du 28 juin au 5 août 1878 sous le pseudonyme de La Chaussade. Les démarches de Vallès auprès de Georges Charpentier porteront leurs fruits puisque l'éditeur fait paraître cette première partie en volume en 1879. Suivront les deux autres tomes de la trilogie : *Le Bachelier* (publié sous le titre *Mémoires d'un révolté*) et *L'Insurgé*, publiés eux aussi par Charpentier, respectivement en 1881 et 1886 (à titre posthume).
Le journaliste proscrit va trouver auprès d'Aurélien Scholl une aide précieuse pendant ses douloureuses années d'exil.
Les deux hommes, qui se sont rencontrés dans les bureaux du journal *La Nymphe* autour de 1854, appartiennent à la même génération, les Quarante-huitard. À cette époque, Scholl est déjà un journaliste connu, apprécié pour sa plume souvent ironique. Ils fréquentent les même cafés, publicistes, artistes et caricaturistes de l'époque : Courbet, Daudet, Carjat etc. Ils font ensemble leurs armes au *Figaro* et ne se quittent plus, jusqu'à la défaite sanglante de la Commune de Paris.

Dans l'édition 1970 des EFR/Livre club Diderot, une lettre adressée à Hector Malot en date du 6 novembre 1877 évoque notre lettre : « J'ai écrit après votre lettre à Scholl qui avait offert mon volume *la Rue à Londres* à Dreyfous, lequel s'est offert à la publier à la première éclaircie…»

Provenance :
Collection particulière

Les Lettres à Aurélien Scholl sont publiées par le journal *L'Echo de Paris* du 17 au 26 février 1885, ainsi que dans *Le Mercure de France* – éd. J. Thiercelin, 1938. Cette lettre, demeurée inédite, n'y figure pas.



« Sachez que je demeure 39 rue Descartes »

71. Paul VERLAINE

Lettre autographe signée « P Verlaine » à Adrien Remacle
Paris, 22 7bre [septembre] 1895, 1 p. in-8° sur bifeuillet vergé
Papier uniformément bruni, quelques taches et petites rousseurs

D'une écriture fébrile, Verlaine indique sa dernière adresse du 39 rue Descartes, trois mois et demi avant d'y mourir

« Mon cher Remacle,
J'ai reçu hier soir, 80 francs de M. Colin, pour mes vers *que* [sic] *je viens vous remercier et m'avoir fait placer si bien.*
Je forme des vœux bien sincères pour votre prompt rétablissement. J'aurais bien été vous voir, mais nous sommes en plein déménagement et la preuve c'est que dès ceci reçu, ***sachez que je demeure 39 rue Descartes.***
Mille cordialités
P Verlaine »

Paul Verlaine et sa maîtresse Eugénie Krantz logent dans une mansarde rue Saint-Victor depuis le début de l'année 1895. Le couple emménage en septembre au premier étage du 39, rue Descartes, derrière le Panthéon. Souffrant de diabète, d'ulcères et de syphilis, les derniers mois du poète virent au supplice. Verlaine sort à peine et correspond avec ses derniers fidèles, lui dont l'irrémédiable déchéance amorcée quelques années auparavant lui valut d'innombrables séjours en hôpitaux. Figure emblématique du poète maudit, le Pauvre Lélian meurt le 8 janvier 1896 d'une pneumonie aiguë.

Après son envoi de 80 francs à Verlaine, l'éditeur Armand Colin (1842-1900) fait une première publication de quatre de ses poèmes dans sa *Revue pour les jeunes filles* du 5 octobre : « Intermittences », « Sites urbains », « Clochi-clocha » et « En septembre ». Chacun de ces poèmes est republié dans les *Œuvres posthumes de Verlaine*, éditées par Messein, en 1911. Poète et compositeur, Adrien Remacle (1855-1916) devient dès 1885 directeur de *La Revue contemporaine*, à laquelle Verlaine contribue occasionnellement. Remacle est en retour dédicataire d'un poème dans le recueil *Dédicace*, paru en 1890. Remacle tire des *Fêtes galantes* un drame-ballet en deux actes, créé à Paris le 9 février 1914 sur la scène du Théâtre idéaliste.

Provenance :
Catalogue G. Morssen, Paris, automne 1968
Collection H.D.

Bibliographie :
Œuvres poétiques complètes, éd. J. Borel, Pléiade, p. 1033-1036 (pour « [les] vers »)

Lettre inédite

« L'idée première de "Germinal" est déjà très lointaine… »

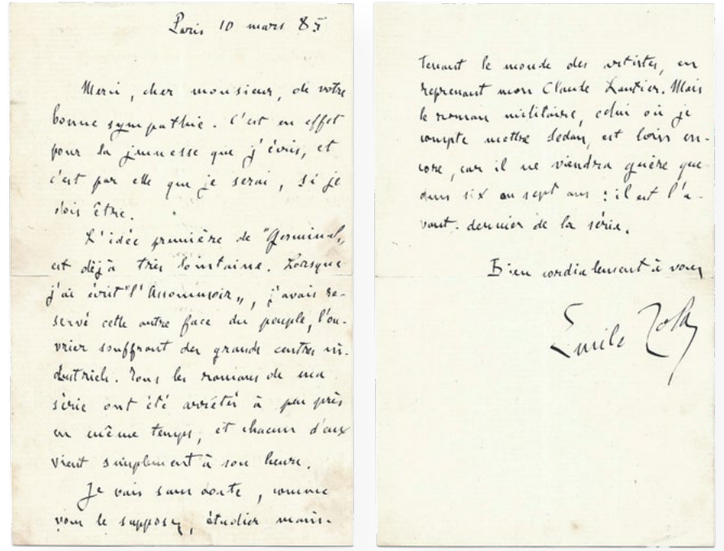
72. Émile ZOLA

Lettre autographe signée « Emile Zola » à Joseph Canqueteau
Paris, 10 mars 1885, 2 p. in-8°
Petites fentes aux plis, légères taches

Dans une belle lettre écrite une semaine après la sortie en volume de *Germinal*, Zola dresse un panorama des œuvres les plus emblématiques des *Rougon-Macquart*

> *« Merci, cher monsieur, de votre bonne sympathie.* ***C'est en effet pour la jeunesse que j'écris, et c'est par elle que je serai, si je dois être.***
> ***L'idée première de "Germinal" est déjà très lointaine. Lorsque j'ai écrit "l'Assommoir", j'avais réservé cette autre face du peuple, l'ouvrier souffrant des grands centres industriels.*** *Tous les romans de ma série ont été arrêtés à peu près en même temps, et chacun d'eux vient simplement à son heure.*
> ***Je vais sans doute, comme vous le supposez, étudier maintenant le monde des artistes, en reprenant mon Claude Lantier*** [L'Œuvre]. *Mais le roman militaire, celui où je compte mettre Sedan* [La Débâcle]*, est loin encore, car il ne viendra guère que dans six ou sept ans : il est l'avant dernier de la série.*
> *Bien cordialement à vous*
> *Emile Zola »*

On sait qu'avant même de rédiger le premier roman de sa série, Zola dresse dès 1868 un arbre généalogique de ses personnages, puis une chronologie de ses ouvrages. D'abord prévue en dix volumes, l'écrivain revoit ses ambitions à la hausse. Ce seront au total vingt romans qu'il fait publier entre 1870 et 1893. Cette lettre permet ainsi de prendre la mesure de l'organisation quasi millimétrée que l'écrivain s'impose, jusqu'à prévoir avec assez de précision, « dans six ou sept ans », la sortie de *La Débâcle*. Car en effet, l'avant dernier volume de la série parait durant l'année 1892. Artiste bohème déjà présent dans *Le Ventre de Paris* mais dont le rôle n'est que mineur, Claude Lantier (grand frère d'Etienne, le héros de *Germinal*) devient le protagoniste principal dans *L'Œuvre*. Le destin de ce peintre maudit (dont les traits rappellent ce de Paul Cézanne) est funeste, à l'instar de sa mère Gervaise Macquart dans *L'Assommoir*. Ce quatorzième roman de la série parait chez Charpentier l'année suivante, en 1886.


Paris 10 mars 85

Merci, cher monsieur, de votre bonne sympathie. C'est en effet pour la jeunesse que j'écris, et c'est par elle que je serai, si je dois être.

L'idée première de "Germinal" est déjà très lointaine. Lorsque j'ai écrit "l'Assommoir", j'avais réservé cette autre face du peuple, l'ouvrier souffrant des grands centres industriels. Tous les romans de ma série ont été arrêtés à peu près en même temps, et chacun d'eux vient simplement à son heure.

Je vais sans doute, comme vous le supposez, étudier maintenant le monde des artistes, en reprenant mon Claude Lantier. Mais le roman militaire, celui où je compte mettre Sedan, est loin encore, car il ne viendra guère que dans six ou sept ans : il est l'avant dernier de la série.

Bien cordialement à vous

Emile Zola

On connaît la lettre que Joseph Canqueteau, sur le point de faire une conférence sur *Les Rougon-Macquart*, adresse à Zola pour lui demander quelques renseignements (tout en ayant vu juste) : « Nous sommes là une réunion de jeunes, qui vous aimons bien, je vous l'assure […]. Vous avez la jeunesse pour vous, cher maître, c'est là un rude appoint. Nous apprécions vivement l'honneur que vous nous avez fait en acceptant le titre de membre d'honneur de notre jeune conférence. Quel puissant livre que Germinal ! […] Je vous saurais obligé, cher maître, de me dire à quelle époque au juste vous avez eu l'idée de cette vaste étude sociale ? La vie militaire et la vie artistique ne feront-elles pas l'objet de deux prochaines œuvres ? ».

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Correspondance, t. V, éd. du CNRS, p. 241-242, n°185

INDEX

1. [AFFAIRE DREYFUS] Alfred DREYFUS
2. [AFFAIRE DREYFUS] Jules SOURY
3. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA
4. Louis ARAGON
5. Louis ARAGON
6. Henri BERGSON
7. Léon BLUM
8. Robert BRASILLACH
9. Gustave CHARPENTIER
10. François-René de CHATEAUBRIAND
11. Sidonie-Gabrielle COLETTE
12. Sidonie-Gabrielle COLETTE
13. Sidonie-Gabrielle COLETTE
14. Sidonie-Gabrielle COLETTE
15. Salvador DALÍ
16. Marceline DESBORDES-VALMORE
17. Paul ÉLUARD
18. [ÉPURATION] Robert CAPA
19. [ÉPURATION] Paul ÉLUARD
20. Gustave FLAUBERT
21. Gustave FLAUBERT
22. Serge GAINSBOURG
23. Serge GAINSBOURG
24. Serge GAINSBOURG
25. Théophile GAUTIER
26. Jean GENET
27. André GIDE
28. Juan GRIS
29. Victor HUGO
30. Victor HUGO
31. [HUGO] Auguste VACQUERIE
32. Victor HUGO
33. [HUGO] Juliette DROUET
34. [HUGO] Juliette DROUET
35. [HUGO] Marceline DESBORDES-VALMORE
36. Joris-Karl HUYSMANS
37. [HUYSMANS] ANONYME
38. Max JACOB
39. Max JACOB
40. Claude LÉVI-STRAUSS
41. Marie-Thérèse de France, dite MADAME ROYALE
42. Édouard MANET
43. Guy de MAUPASSANT
44. [MAUPASSANT] Gustave de MAUPASSANT
45. [MAUPASSANT] Laure de MAUPASSANT
46. François MAURIAC
47. Charles MAURRAS
48. Conrad Ferdinand MEYER
49. Frédéric MISTRAL
50. Jean MOULIN
51. [NAPOLÉON] Charles-Tristan de MONTHOLON
52. Philippe PÉTAIN
53. Pablo PICASSO
54. Marie PLEYEL
55. Francis POULENC
56. Jacques PRÉVERT
57. Pierre-Joseph PROUDHON
58. Marcel PROUST
59. [PROUST] Alphonse DAUDET
60. Marcel PROUST
61. Félicien ROPS
62. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE
63. George SAND
64. George SAND
65. Jean-Paul SARTRE
66. Jean-Paul SARTRE
67. Jean-Paul SARTRE
68. Henri de TOULOUSE-LAUTREC
69. Paul VALÉRY
70. Jules VALLÈS
71. Paul VERLAINE
72. Émile ZOLA

Nous tenons à remercier pour l'élaboration de ce catalogue :
André Guyaux, Philippe Oriol, Frédéric Maget, Julia Greiner, Albert Dichy, Jean-Marc Hovasse, Florence Naugrette, Yvan Leclerc, Ludivine Pichot, Jean-Sébastien Macke, Philippe Martel, William Marx, Jean Bourgault et Olivier Bivort

Achevé d'imprimer en mai 2025 en 400 exemplaires

Photo by Robert Capa / ICP / Magnum Photos
(Couverture et page 34)

Comprenne qui voudra
Moi mon remords ce fut
La malheureuse qui resta
Sur le pavé
La victime raisonnable
À la robe déchirée
Au regard d'enfant perdue
Découronnée défigurée
Celle qui ressemble aux morts
Qui sont morts pour être aimés

Paul Éluard